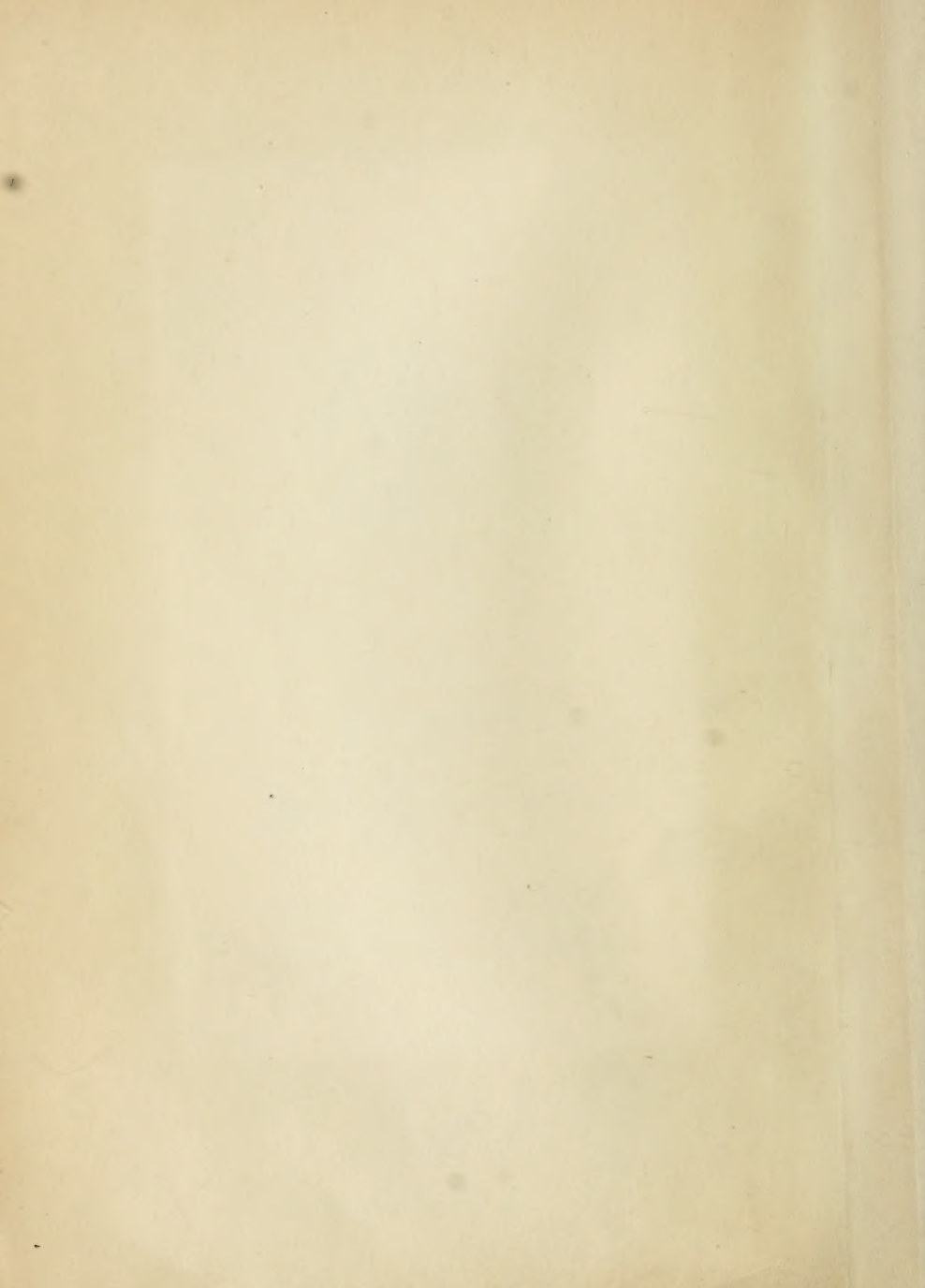




Presented to  
The Library  
of the  
University of Toronto  
by  
The Estate of the late  
Miss Margaret Montgomery





LR  
C5157mu  
·Fr

LES MOUJIKS

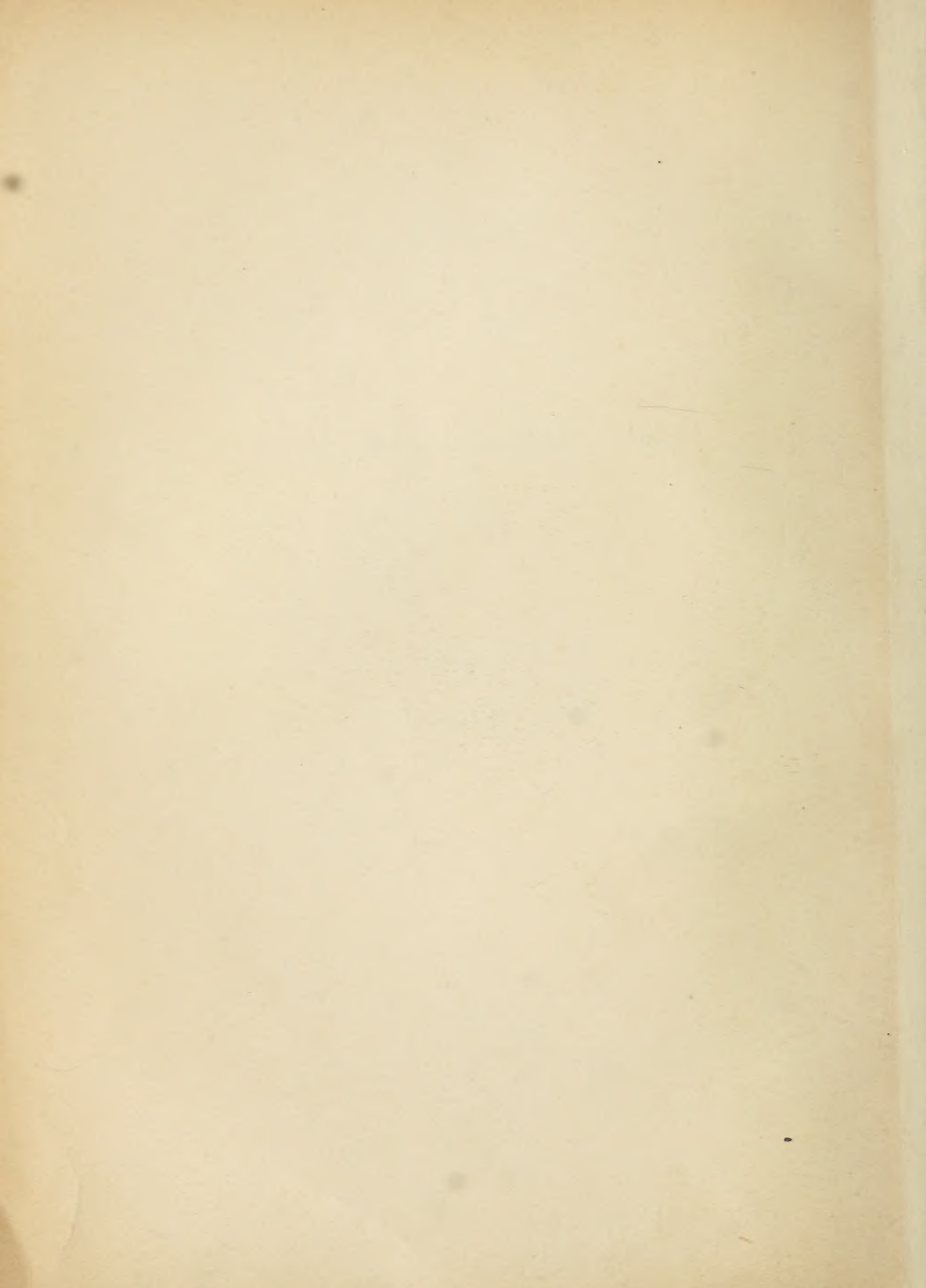
par

Anton Pavlovich Chekhov

Translation  
par  
Denis Roche

391612  
-----  
23: A: 41

Paris,  
Perrin  
1901



# LES MOUJIKS

---

Nicolas Tchikildiev, garçon à l'hôtel du « Bazar Slave », à Moscou, devint malade. Ses jambes faiblirent, sa démarche changea, et un jour, trébuchant dans un couloir, il tomba avec le plateau sur lequel il portait du jambon aux petits pois. Il lui fallut quitter sa place. Il dépensa en remèdes tout l'argent qu'il avait et celui de sa femme, et ne sut plus de quoi vivre. Il s'ennuya à ne rien faire et pensa qu'il fallait retourner chez lui au village. Il vaut mieux être malade chez soi, la vie y est moins chère, et ce n'est pas en vain que l'on dit : les murs de la maison vous aident.

Nicolas arriva à Joukovo vers le soir. Le nid natal, dans ses souvenirs d'enfance, lui apparaissait clair, agréable, commode ; mais maintenant à peine en fran-

chit-il le seuil, il eut peur : comme c'était obscur, étroit, sale ! Sa femme Olga et sa fille Sacha, entrées avec lui, regardaient avec stupeur le poêle immense, malpropre, occupant la moitié de l'isba, tout noir de fumée et de mouches. Que de mouches ! Le poêle penchait, les poutres des parois se déjetaient, il semblait que l'isba allait s'écrouler au moment même. Dans le coin consacré, auprès des Images, des étiquettes de bouteilles et de simples morceaux de papier imprimé, étaient collés, en guise de tableaux. Misère, misère !... A la maison aucune grande personne. Tous moissonnaient. Seule, une fillette de huit ans, aux cheveux blancs, mal lavée, apathique, était assise sur le poêle : elle ne prit même pas garde aux arrivants. Un chat se frottait contre la pelle du four :

— Minet, minet !... appela Sacha.

— Il n'entend pas, dit la petite ; il est sourd.

— Pourquoi ?

— Ah voilà ! on l'a battu.

Nicolas et Olga du premier coup d'œil comprirent quelle vie on menait là ; mais ils ne se dirent rien l'un à l'autre. Ils posèrent leurs paquets en silence, et en silence sortirent dans la rue. Leur isba était la troisième au bout du hameau et paraissait la plus pauvre et la plus vieille de toutes. La seconde n'était pas meilleure ; mais la dernière avait un toit de tôle et des rideaux aux fenêtres. Comme elle était sans enclos et



isolée des autres, elle servait de traktir <sup>1</sup>. Toutes les maisons d'ailleurs étaient disposées sur une seule ligne et le petit village, tranquille et mélancolique, avec des saules, des sureaux et des sorbiers, semblant se pencher hors des cours comme pour regarder, avait un aspect riant.

Tout derrière les jardins des paysans commençait une pente raide du sol vers une rivière. Les terres étaient ravinées et l'on voyait çà et là dans l'argile surgir d'énormes pierres nues. Des sentiers couraient autour de ces pierres et des trous que creusaient les potiers ; des tessons de vaisselle brisée s'amoncelaient en tas épais, rouges et bruns. En bas s'étendait une prairie large, unie, d'un vert clair, déjà fauchée, où errait le troupeau appartenant aux paysans. La rivière était à une verste du hameau, sinieuse, avec des rives merveilleusement boisées. Au delà, une autre large prairie, un troupeau, et de longues bandes d'oies blanches ; puis, comme du côté de Joukovo, une brusque élévation, et, tout en haut, un village avec une église à cinq coupoles, auprès de laquelle se trouvait une maison seigneuriale.

— Comme c'est joli, ici, dit Olga, se signant en regardant du côté de l'église. Quel espace, Seigneur !

Soudain à ce moment-là on se mit à sonner pour les vêpres du soir (le lendemain était un dimanche). Deux

1. Auberge, débit.

petites filles qui, d'en bas, remontaient un seau d'eau s'arrêtèrent pour écouter.

— Maintenant au Bazar Slave, ce sont les dîners..., murmura Nicolas, pensif.

Assis au haut de l'escarpement, Nicolas et Olga regardèrent le soleil descendre, le ciel d'or et de pourpre se réfléchir dans la rivière, miroiter aux fenêtres de l'église et dans toute l'atmosphère, d'une tranquillité, d'une fraîcheur, et d'une pureté inexprimables, que l'on ne voit jamais à Moscou. Puis, le soleil disparut; le troupeau se rassembla, bêlant et mugissant; les oies volèrent vers Joukovo, — et tout se tut. La lumière douce s'éteignit, et à sa place se pressa l'obscurité du soir.

Cependant le père et la mère de Nicolas étaient rentrés chez eux. Ils étaient tous deux maigres, édentés, courbés, et de même taille. Leurs brus, Maria et Fiokla, qui travaillaient de l'autre côté de la rivière, chez le pomechtchik<sup>1</sup>, arrivèrent elles aussi. L'une, la femme de Cyriaque, avait six enfants; Fiokla, la femme de l'autre frère de Nicolas, Denis, qui était soldat, en avait deux. Et quand Nicolas vit dans l'isba toute cette famille, tous ces corps petits et grands grouiller sur la soupenle, dans les berceaux et dans tous les coins, quand il vit avec quelle avidité son père et les femmes mangeaient leur pain noir trempé dans de l'eau, il

1. Propriétaire terrien.

comprit que, malade, sans argent, il était venu ici en pure perte.

— Où est mon frère Cyriaque? demanda-t-il, après l s bonjours.

— Il est gardien chez un marchand dans la forêt, répondit le père. Ce ne serait pas un mauvais moujik, mais il boit sec.

— Il n'apporte rien à la maison, grogna la vieille d'un ton pleurard. Nos malheureux hommes n'apportent rien et ils emportent. Cyriaque boit; le vieux aussi; oh! il n'y a pas à le cacher: il sait le chemin du traktir. C'est une punition de la Sainte Vierge...

En l'honneur des hôtes on prépara le samovar. Le thé sentait le poisson; le sucre était gris et grignoté; des blattes couraient sur la vaisselle et sur le pain. Si le thé était répugnant, la conversation l'était aussi: toute sur les maladies et sur le besoin.

Les moujiks n'avaient pas encore bu une tasse de thé qu'une voix forte, avinée, prolongée, retentit au dehors:

— Ma... aria!

— C'est Cyriaque, je pense, dit le vieux; à parler du loup, on en voit les oreilles.

Tous firent silence. Et peu de temps après, retentit à nouveau, prolongé, brutal, et comme sortant de terre, le même cri:

— Ma-aria!

Maria, la bru la plus âgée, pâlit et se serra contre le poêle. Il était effrayant de voir une expression de peur sur le visage de cette femme laide, forte, et aux larges épaules. Sa fille, la petite qui, à l'arrivée de Nicolas et d'Olga, était assise sur le poêle, et semblait apathique, se mit à pleurer tout à coup, violemment.

— Qu'as-tu, choléra ? lui cria Fiokla, belle femme forte elle aussi, et aux larges épaules. N'aie pas peur, il ne te tuera pas !

Nicolas apprit que Maria redoutait de vivre avec Cyriaque dans la forêt, et que Cyriaque venait la chercher chaque fois qu'il était ivre, faisait du vacarme, et la battait sans merci.

— Ma-aria ! entendit-on tout près de la porte.

— Défendez-moi, pour l'amour du Christ, mes bons parents ! bredouilla Maria, haletant comme si on l'eût plongée dans de l'eau très froide. — Défendez-moi, mes bons parents !...

Tous les enfants pleurèrent, autant qu'il y en avait dans l'isba, et de les voir faire, Sacha aussi se mit à pleurer. On entendit une toux d'ivrogne, et dans l'isba entra un grand moujik à barbe noire, avec une casquette fourrée, effrayant surtout parce qu'on ne distinguait pas son visage à la lumière épaisse de la lampe : c'était Cyriaque. S'étant approché de sa femme, il déploya le bras, et lui donna un coup de poing dans la figure. Elle ne fit pas un cri, étourdie par le coup ;

elle s'affaissa seulement, et son nez se mit à saigner.

— Quelle honte, quelle honte ! marmotta le vieux se hissant sur le poêle. Devant le monde ! Quel péché !

La mère resta assise sans rien dire, courbée, pensant à on ne sait quoi. Fiokla agita un berceau... Ayant conscience d'être effrayant et manifestement heureux de cela, Cyriaque saisit Maria par le bras, la traîna vers la porte, hurlant comme un fauve pour paraître encore plus effrayant. Mais à ce moment-là, soudain, il vit son frère et s'arrêta.

— Ah ! vous êtes arrivés..., fit-il, laissant sa femme. Mon cher frère et sa famille...

Il fit des signes de croix vers l'image, vacillant ; et, ouvrant largement ses yeux enivrés et rouges, il reprit :

— Mon frère et sa famille sont revenus à la maison paternelle... C'est-à-dire que vous venez de Moscou?... La première capitale ; la ville de Moscou ; la mère des villes !... Excuse...

Il s'affala sur le banc auprès du samovar, et se mit à boire du thé, l'aspirant avec bruit sur sa soucoupe, dans le silence général. Il en but dix verres, puis il s'inclina sur le banc, et se mit à ronfler.

On alla se coucher. On mit Nicolas parce qu'il était malade sur le poêle, avec le père, Sacha coucha sur le plancher, et Olga fut coucher avec les femmes, dans la grange.

— Bah ! bah ! ma petite chatte <sup>1</sup>, dit-elle, s'étendant dans le foin à côté de Maria ; les larmes ne servent de rien. Prends patience, tout est là ! Il est dit dans l'Écriture : Qui te frappe sur la joue droite, tends-lui la joue gauche... Bah ! bah ! ma petite chatte !

Puis, bas, d'une voix traînante, elle se mit à parler de Moscou et de sa vie comme femme de chambre dans les maisons meublées.

— A Moscou, dit-elle, les maisons sont grandes, toutes en pierre. Et il y a beaucoup, beaucoup d'églises, quarante fois quarante, ma petite chatte ! Et dans toutes les maisons, c'est des messieurs si gentils, si comme il faut !

Maria dit qu'elle n'était jamais allée non seulement à Moscou, mais même à son chef-lieu de district. Elle était illettrée, et ne savait aucune prière, pas même « Notre père ». Comme Fiokla, l'autre bru, qui était assise un peu à l'écart, et écoutait, elle était inintelligente au plus haut degré, et ne pouvait rien comprendre. Ni l'une ni l'autre n'aimait son mari ; Maria craignait Cyriaque, et quand il restait auprès d'elle, elle tremblait de peur ; chaque fois elle prenait mal de tête tant il puait fort l'eau-de-vie et le tabac. Fiokla, à qui on demandait si elle ne s'ennuyait pas sans son mari, répondit, importunée :

1. Littéralement : ma petite hirondelle.

— Eh! je me moque pas mal de lui!

Elles causèrent encore un peu, puis se turent. Il faisait frais et auprès de la grange un coq chantait à plein gosier, empêchant de dormir. Quand la lumière bleuâtre du matin entraît déjà par toutes les fentes, Fiokla se leva doucement, et sortit. On entendit bientôt comme elle courait, battant le sol de ses pieds nus.

## II

Olga, allant à l'église, emmena avec elle Maria. En descendant vers la prairie toutes deux étaient joyeuses : le libre espace plaisait à Olga, et Maria sentait en sa belle-sœur, une amie. Le soleil se levait. Bas, sur la prairie, un épervier, comme endormi, volait ; la rivière était encore voilée, il traînait des vapeurs çà et là, mais déjà sur la colline, de l'autre côté de la rivière, s'étendait une bande de lumière : l'église brillait, et, dans le jardin du pomechtchik, des freux criaient à tue-tête.

— Le vieux passe encore, racontait Maria, mais la vieille est méchante ; elle ne fait que chamailler. Notre blé n'a duré que jusqu'au carnaval, nous achetons maintenant la farine au traktir. Elle se fâche : Vous mangez beaucoup, dit-elle.

— Bah ! bah ! ma petite chatte ! dit Olga. Prends patience : tout est là. Il est dit : Venez à moi vous qui peinez et qui êtes accablés.

Olga parlait par sentences, d'une voix traînante, et sa démarche était celle des femmes qui font des pèlerinages, rapide et affairée. Elle lisait chaque jour l'Évangile à haute voix, à la façon d'un sacristain et sans comprendre grand' chose. Mais les paroles saintes la touchaient aux larmes, et elle ne pouvait pas prononcer sans une douce défaillance de cœur certains vieux mots slaves comme *atsché* et *dondéjé*. Elle croyait en Dieu, à la Vierge et aux Saints ; elle croyait qu'il ne faut offenser personne au monde, ni les faibles, ni les Allemands <sup>1</sup>, ni les Juifs ; et que même il arriverait malheur à ceux qui n'aiment pas les animaux. Elle croyait que cela est écrit dans les livres saints. Enfin, même quand elle prononçait des mots de l'Écriture qu'elle ne comprenait pas, son visage prenait une expression compatissante, attendrie, et radieuse.

— D'où es-tu ? lui demanda Maria.

— Je suis du gouvernement de Vladimir. Mais il y a déjà longtemps que je suis à Moscou ; j'y suis depuis l'âge de huit ans.

Elles arrivèrent au bord de la rivière. Une femme sur l'autre rive se déshabillait.

1. Le peuple russe appelle allemands, *niémtsi*, tous les étrangers.



— C'est notre Fiokla, dit Maria, la reconnaissant. Elle va travailler dans la cour du bârine <sup>1</sup>, chez les régisseurs... Elle est dévergondée et insolente en diable!

Fiokla, brune, les cheveux épars, jeune encore, et ferme comme une jeune fille, se jeta dans l'eau et se mit à barboter avec les jambes; il se fit autour d'elle des ondes de tous côtés.

— Dévergondée en diable! répéta Maria.

On passait la rivière sur des poutres branlantes sous lesquelles nageaient, dans l'eau pure et transparente, des milliers de poissons à large tête. De la rosée brillait sur les arbustes verts qui se réfléchissaient dans l'eau. Il montait des souffles chauds, délicieux. Quelle belle matinée!... Et comme la vie aurait été agréable dans ce monde, s'il n'y avait pas eu le besoin, le besoin effroyable et sans issue que personne ne peut éviter!... Mais il suffisait de se retourner vers Joukovo pour se ressouvenir au vif de toutes les scènes de la veille. Et le charme émanant de tout ce qui vous entourait s'évanouissait en un clin d'œil.

Les deux femmes arrivèrent à l'église. Maria s'arrêta à l'entrée, n'osant pas aller plus loin. Elle n'osa pas non plus s'asseoir, bien qu'on ne commençât à sonner la messe qu'à neuf heures. Elle se tint debout tout le temps.

1. Le « seigneur », le pomechtchik.

Quand on lut l'évangile, le peuple se rangea tout à coup, faisant place à la famille d'un pomechtchik, composée de deux jeunes filles en robes blanches, à chapeaux à larges bords, et d'un petit garçon rebondi et rose en costume marin. Leur apparition attendrit Olga. Du premier regard, elle décida que c'étaient là des gens comme il faut, instruits, et distingués. Maria les regardait en dessous, d'un air revêché et triste comme s'ils n'eussent pas été des êtres humains, mais des monstres capables de l'écraser si elle ne se rangeait pas.

Quand le diacre psalmodiait quelque chose d'une voix grave, il lui semblait tout à coup entendre : « Ma...aria! » — et elle frissonnait.

### III

La nouvelle de l'arrivée des Tchikildiev s'était répandue à Joukovo et après la messe une foule de gens s'était rassemblée dans l'isba. C'étaient les Léonytchev, les Matviéitchev et les Ilytchov, venant prendre des nouvelles de leurs parents, qui étaient en service à Moscou. On emmenait, en effet, à Moscou tous les enfants de Joukovo qui savaient lire, et on les y plaçait uniquement comme garçons de restaurant ou comme garçons d'hôtel, — de même que le village de

l'autre côté de la rivière ne fournissait que des boulangers. Cela se passait ainsi de longue date, depuis le temps même du servage, où un certain Lucas Ivanytch, de Joukovo, — dont on parle encore maintenant — maître d'hôtel d'un des clubs de Moscou, ne prenait à son service que des gens de son pays. Eux à leur tour, ayant pris de l'autorité, écrivaient à leurs parents de venir, et les distribuaient dans les différents traktirs et restaurants. Depuis ce temps-là, on ne nommait plus Joukovo, aux environs, que terre de Cham<sup>1</sup> et petite Kholouévka. Nicolas avait été amené à Moscou à l'âge de onze ans. C'était Ivan Makarytch, — de la famille des Matviéitchev, — alors garçon au jardin de l'Ermitage<sup>2</sup>, qui lui avait procuré sa place. Aussi maintenant parlant aux Matviéitchev, Nicolas disait, d'un ton pénétré :

— Ivan Makarytch fut mon bienfaiteur, et je dois prier Dieu pour lui nuit et jour. C'est à lui que je dois d'être devenu quelque chose.

— Ah! mon petit père, balbutia, les larmes aux yeux, une grande vieille, sœur d'Ivan Makarytch, on n'entend pas parler de lui, le pauvre petit pigeon!

— Cet hiver il servait chez Omon, dit Nicolas, mais pour la saison présente j'ai entendu dire qu'il est

1. Jeu de mots populaire : Cham veut dire laquais. — Kholouévka est un mot forgé comme serait chez nous le mot « larbinière ».

2. L'Ermitage, et « Omon » (Aumont), dont il est question plus bas, sont des cafés-concerts de Moscou.

quelque part aux environs de Moscou dans un jardin... Il a vieilli ! Autrefois il lui arrivait de rapporter à la maison, dans la saison d'été, jusqu'à dix roubles par jour ; mais maintenant partout les affaires ont baissé ; le petit vieux se fatigue pour rien.

Les femmes jeunes et vieilles regardèrent les jambes de Nicolas, chaussées de bottes de feutre, regardèrent son visage pâle, et dirent tristement :

— Ah ! tu ne peux plus gagner, Nicolas Ossipytych ; tu ne peux plus ! Le temps est passé.

Tout le monde caressait Sacha. Elle avait déjà dix ans faits, mais elle était petite, très maigre, et, à la voir, on lui aurait donné sept ans au plus. Auprès des autres petites filles, brunies par le soleil, aux cheveux mal coupés, vêtues de longues chemises déteintes, elle, pâlotte, avec de grands yeux noirs, et un petit ruban rouge dans les cheveux, paraissait toute drôle. Elle semblait un petit animal pris aux champs et amené dans une isba.

— Elle sait lire, dit Olga avec orgueil, la regardant tendrement. Lis, ma petite ! lui demanda-t-elle, tirant l'Évangile de son paquet. Lis, les chrétiens t'entendront.

L'Évangile était un vieux livre lourd, relié en peau, aux coins fatigués et salis. A son odeur on eût cru que des moines entraient dans l'isba. Sacha leva les sourcils et commença à lire en chantant :

— « Comme ils se retiraient, voici que l'Ange du

Seigneur... apparut en songe à Joseph... lui disant :  
Lève-toi; prends l'Enfant et Sa Mère... »

— L'Enfant et Sa Mère, répéta Olga en extase, devenant rouge d'émotion.

— « Et fuis en Égypte... et restes-y jusques à quand que je te le dise... »

Aux mots « jusques à quand que » Olga ne put plus se contenir et se mit à pleurer. De la voir faire Maria sanglota; puis la sœur d'Ivan Makarytch. Le grand-père toussa et chercha quelque chose à donner à sa petite fille; mais il ne trouva rien et remua seulement les doigts. Quand la lecture fut finie, les voisins rentrèrent chez eux, attendris, et enchantés d'Olga et de Sacha.

A l'occasion de la fête, la famille resta toute la journée à la maison. La vieille, que son mari, que les brus, que les petits enfants, que tous appelaient indistinctement babka (grand'mère), s'efforçait de tout faire elle-même. Elle chauffait elle-même le poêle, et préparait le samovar, elle travaillait aux champs jusqu'à midi, et elle marmonnait ensuite qu'on la tuait de travail. Elle se mettait en quatre pour qu'on ne mangeât pas un morceau de trop, pour que le vieux et ses brus ne restassent pas à ne rien faire. Tantôt il lui semblait que les oies du traktirehtchik<sup>1</sup> étaient entrées par les champs dans son jardin potager, et elle se préci-

1. Le tenancier du « traktir », l'aubergiste.

pitait hors de l'isba avec un long bâton. Elle demeurait une demi-heure à faire les hauts cris autour de ses choux aussi flasques et flétris qu'elle. Tantôt il lui semblait qu'une corneille voulait se jeter sur ses petits poulets et elle se précipitait pleine d'injures sur la corneille. Elle se fâchait et grognait du matin au soir, criant parfois si fort que, dans la rue, les passants s'arrêtaient.

Envers son mari elle ne se comportait pas avec plus de douceur. Elle l'appelait tantôt fainéant, tantôt choléra. C'était, de vrai, un moujik sur lequel il n'y avait pas à faire le moindre fond, et il est possible que, si sa femme ne l'eût pas houspillé sans cesse, il n'eût rien fait du tout, demeurant sur le poêle à discourir. Il raconta à son fils de longues histoires sur on ne sait quels ennemis ; il se plaignait des offenses qu'il croyait endurer chaque jour de ses voisins ; il était assommant à entendre.

— Oui, racontait-il, se tenant les reins, oui, une semaine après l'Exaltation de la croix, je vendis du foin, trente kopeks le poud <sup>1</sup> ; c'était de bon gré... Bon... ça va bien... Je pars donc conduire ce foin un matin ; c'était de bon gré. Je ne fais rien à personne. Mais voilà-t-il pas par malheur que je vois sortir du traktir la staroste <sup>2</sup> Antipe Siédelnikov ! « Où amènes-

1. Le poud vaut à peu près 16 kilog. 38 ; un kopek vaut 2 centimes et demi.

2. Le staroste est le chef d'une communauté de village ; sorte de

tu ce foin, espèce de je ne sais quoi! » se met-il à crier, et il me frappe sur l'oreille...

Cyriaque, cuvant son ivresse, avait un mal de tête horrible et il avait honte devant son frère.

— Voilà ce que fait l'eau-de-vie! gémissait-il, secouant sa tête malade. Ah! mon Dieu! Mon frère et ma belle-sœur, je vous en prie, excusez-moi pour l'amour du Christ! Je ne suis pas content moi aussi.

A l'occasion de la fête, on avait acheté au traktir un hareng, et fait une soupe avec la tête. Dès midi, tout le monde s'attabla pour boire du thé. Les moujiks en burent à n'en plus finir, jusqu'à suer, et ils semblaient gonflés de thé. Pourtant après cela, ils se mirent encore à manger leur soupe, — tous au même pot. Pour le corps du hareng, la vieille l'avait caché.

Le soir venu, au flanc de l'escarpement, le potier alluma son four. Les jeunes filles sur la prairie menèrent des danses et chantèrent. Les jeunes gens jouèrent de l'accordéon. Et par-delà la rivière, un autre four chauffait, et des jeunes filles chantaient; et leurs chants de loin paraissaient tendres et harmonieux. Au traktir, et autour du traktir, les hommes faisaient tapage. Ils chantaient, ivres, chacun pour soi et se disputaient si fort qu'Olga ne faisait que trembler et dire :

— Ah! mes petits pères !...

mère. Dans le cas que rapporte Cyriaque, il va de soi que le staroste n'intervient que par abus d'autorité.

Elle s'étonnait de les entendre se disputer sans trêve et que les vieux qui étaient déjà près de la mort criaient le plus longtemps et le plus fort de tous. Les enfants et les petites filles entendaient les injures sans sourciller : il était clair qu'ils étaient habitués à tout cela dès le berceau.

Minuit passa ; les fours étaient éteints déjà sur les deux rives, mais sur la prairie et au traktir, tout le monde encore se divertissait. Le vieux et Cyriaque, ivres tous les deux, se tenant par la main, se heurtant des épaules l'un l'autre, arrivèrent à la grange où étaient couchées Olga et Maria.

— Laisse-la, conseilla le vieux, laisse-la!... C'est une baba tranquille... Ce serait un péché...

— Ma...aria, hurla Cyriaque.

— Laisse-la... ce serait un péché!... C'est une bonne baba...

Tous deux tournèrent une minute autour de la grange et s'éloignèrent.

— J'ai...aime les fleurs des champs! se mit tout à coup à chanter le vieux d'une voix aiguë. J'ai...aime à les cueillir dans les prés!...

Ensuite il cracha, jura vilainement, et entra dans l'isba.



## IV

La grand'mère avait mis Sacha en faction près du potager pour empêcher les oies d'y entrer. C'était une chaude journée d'août. Les oies du traktirchtchik pouvaient arriver dans le potager par les champs, mais elles étaient pour l'heure occupées à gruger de l'avoine du côté du traktir, babillant doucement ; seul le jars dressait la tête, comme pour voir s'il ne venait pas quelque vieille avec un bâton. D'autres oies pouvaient venir d'en bas, mais elles paissaient maintenant de l'autre côté de la rivière, déployant sur la prairie une longue guirlande blanche. Sacha ne tarda pas à s'ennuyer, et, ne voyant pas venir d'oies, se dirigea vers la descente.

Elle y aperçut la fille aînée de Maria, Motka, qui, debout sur une énorme pierre, regardait du côté de l'église. Sa mère avait eu treize enfants, mais il ne lui en restait que six, rien que des filles, pas un garçon ; et l'aînée avait huit ans. Motka, pieds nus, en longue chemise, se tenait immobile en plein soleil, sans y faire aucune attention, littéralement pétrifiée. Sacha se glissa auprès d'elle et lui dit, regardant l'église :

— Dieu vit dans l'église. Les gens brûlent des lam-

pes et des chandelles, mais à Dieu on donne de jolies petites lampes rouges, bleues, et vertes, comme des petits yeux. La nuit, Dieu se promène dans l'église, accompagné de la Très Sainte Vierge et de saint Nicolas, toup, toup, toup... Et legardien a peur, a peur ! Voilà, ma petite chatte ! — ajouta-t-elle, imitant sa mère inconsciemment. — Et quand viendra la fin du monde toutes les églises monteront dans le ciel...

— A-vec les clo-ches? demanda Motka d'une voix grave, séparant chaque syllabe...

— Avec les cloches ! Et à la fin du monde les bons iront dans le paradis. Quant aux méchants, ils iront brûler dans le feu éternel, ma petite chatte. Dieu dira à maman et à ta mère Maria : « Vous n'avez offensé personne, aussi allez à droite dans le paradis ; » mais à Cyriaque et à la grand'mère, il dira : « Et vous, allez à gauche, dans le feu. » Et aussi ceux qui auront fait gras iront dans le feu.

Elle regarda en l'air, au ciel, ouvrant largement les yeux et dit :

— Regarde le ciel sans ciller, tu verras les anges.

Motka leva les yeux, et une minute passa dans le silence.

— Vois-tu ? demanda Sacha.

— Je ne vois rien, dit Motka, de sa grosse voix.

— Et moi je vois ! De petits anges volent dans le

ciel, et leurs ailes battent, battent; on dirait des *camards* <sup>1</sup>.

Motka réfléchit un peu, regardant par terre, et demanda :

— La grand'mère brûlera?

— Elle brûlera, ma petite chatte.

De la pierre sur laquelle se trouvaient les enfants jusqu'en bas, il y avait une pente douce, unie, couverte d'une herbe si fine, si verte, que l'on se prenait d'envie de la toucher ou de s'étendre dessus. Sacha s'étendit et se laissa rouler. Motka, d'un visage sérieux et rude, gonflant les joues, se coucha elle aussi et se laissa rouler; dans ce mouvement sa chemise se releva jusqu'aux épaules.

— Comme ça fait drôle! s'écria Sacha avec transport.

Elles remontèrent toutes les deux pour se laisser rouler une autre fois. Mais à ce moment-là retentit une voix stridente, trop connue. Comme elles eurent peur! La grand'mère édentée, osseuse, voûtée, ses courts cheveux gris épars dans le vent, chassait, armée d'une longue gaule, les oies de son potager, et criait :

— Elles ont écrasé tous mes choux; maudites, puissiez-vous crever! Trois fois anathème! Pestes, il n'y aura donc pas de mort pour vous!

1. Sorte de moustiques très communs en Russie.

Elle aperçut les fillettes, jeta sa gaule, ramassa une longue verge, et, saisissant Sacha derrière le cou, de ses doigts secs et raides comme des branches de fourche, elle se mit à la fustiger. Sacha pleura de douleur et de peur ; et à ce moment-là le jars, se dandinant d'une patte sur l'autre, se jeta sur la vieille, le cou tendu, lui sifflant on ne sait quoi, qui fit que toutes les oies quand il retourna vers elles l'accueillirent d'un air approbatif : go-go-go ! La vieille ensuite se mit en devoir de fustiger Motka, dont la chemise se retroussa encore. Sacha, désespérée, pleurant très fort, se dirigea vers l'isba pour se plaindre ; Motka la suivit, pleurant aussi, mais sur un ton plus bas. Elle n'essuyait pas ses larmes, et son visage était aussi mouillé que si elle l'eût trempé dans l'eau.

— Ah ! mes petits pères, s'écria Olga, toute saisie, quand les deux enfants arrivèrent dans l'isba ; sainte Vierge Marie !

Sacha commença à raconter ce qui s'était passé, mais tout aussitôt la grand'mère arriva, pleine d'invectives et de cris aigus. Fiokla se mit de la partie, et dans l'isba il y eut du bruit.

— Allons, ce n'est rien, ce n'est rien, fit Olga, pâle et défaite, consolant Sacha doucement et lui caressant la tête : c'est ta grand'mère ; ce serait un péché d'être en colère après elle. Ce n'est rien, ma petite.

Nicolas, excédé de ces cris continuels, énervé par la

faim, par la touffeur et les puanteurs de l'isba, qui déjà détestait et méprisait la pauvreté qui l'entourait, et qui enfin avait honte de ses père et mère devant sa femme et devant sa fille, se redressa, assis les jambes pendantes sur le poêle, et dit, irrité, d'une voix pleurante, s'adressant à sa mère :

— Vous ne pouvez pas la battre ! Vous n'avez aucun droit de la battre !

— Hou ! tu mourras là sur le poêle, chétif ! lui cria Fiokla avec haine. C'est le diable qui vous a amenés ici, pique-assiettes !

Sacha, et Motka, et toutes les petites filles, autant qu'il y en avait, se glissèrent sur le poêle, dans le coin, derrière le dos de Nicolas, et se mirent à écouter tout, sans faire de bruit, avec un tel effroi qu'on entendait battre leurs petits cœurs. Quand il y a dans une famille un malade, malade depuis longtemps déjà et condamné, il est des minutes analogues, où tous ses proches, timidement et en secret, dans la profondeur de leur âme, désirent sa mort ; seuls les enfant redoutent la mort d'un homme de leur famille et tremblent en y pensant. Ainsi, dans l'isba, les petites filles, retenant leur respiration et regardant Nicolas d'un air affligé, pensaient qu'il mourrait bientôt. Et elles avaient envie de pleurer, et de lui dire quelque chose de doux et de compatissant. Nicolas se pressa contre Olga, cherchant véritablement protection auprès

d'elle, et lui dit à voix basse, toujours tremblant :

— Olga, ma chérie, je ne puis plus rester ici. Je n'en ai plus la force. Pour l'amour de Dieu, pour l'amour du Christ qui est au ciel, écris à ta bonne sœur Claudia Abramovna, qu'elle vende ou qu'elle engage tout ce qu'elle a ; qu'elle nous envoie de l'argent, nous partirons d'ici. Ah ! Seigneur, ajouta-t-il avec angoisse, si je pouvais encore une fois voir Moscou ne fût-ce que d'un œil. Si je pouvais seulement la voir en songe, la bonne petite mère !

Quand le soir arriva et qu'il fit sombre dans l'isba, il pesa sur tous une telle gêne qu'il fut difficile de dire un mot. La grand'mère furieuse trempait des croûtes de pain de seigle dans son écuelle, et elle les suçait longtemps, une heure entière. Maria alla traire la vache, rapporta un seau plein de lait et le posa sur le banc. La babka se mit à transvaser le lait dans des cruches, sans hâte, visiblement heureuse que ce fût maintenant le carême de l'Assomption, en sorte que personne ne mangerait de lait, et qu'il resterait tout. Elle en versa seulement quelques gouttes dans une soucoupe pour l'enfant de Fiokla, et elle porta avec l'aide de Maria les cruches dans la cave ; Motka alors sortit soudain de sa torpeur, se glissa à bas du poêle, et, s'approchant du banc sur lequel était restée, avec des croûtes, l'écuelle de sa grand'mère, elle fit sauter dedans du lait de la soucoupe.

La grand'mère, rentrant, se mit à manger ses croûtes. Sacha et Motka, assises sur le poêle, la regardèrent faire avec bonheur, songeant que maintenant elle avait rompu le jeûne et qu'il était sûr qu'elle irait en enfer. Cela les consola, et elles furent se coucher. Sacha s'endormit en se représentant le jugement dernier. Un grand four brûlait, semblable à celui du potier, et le mauvais esprit, avec des cornes de vache, tout noir, poussait dans le feu sa grand'mère avec un grand bâton, pareil à celui dont elle avait tantôt chassé les oies.

## V

Le soir de l'Assomption, vers onze heures, les filles et les garçons qui se divertissaient sur la prairie firent tout à coup des cris et des glapissements, et se précipitèrent dans la direction de Joukovo. Ceux qui se trouvaient en haut de l'escarpement ne purent comprendre d'abord quelle en était la cause.

— Au feu! au feu! criaient en bas des voix désespérées. Nous brûlons!

Ceux qui étaient assis en haut se retournèrent et virent un tableau effrayant, insolite. Une colonne de

feu, haute d'une sagène, qui se tordait et projetait de tous côtés des étincelles, sortait en gerbe du toit de paille d'une des dernières isbas du village. En un instant une flamme vive embrasa tout le toit, et l'on entendit le feu crépiter.

La lune avait disparu, et une lueur rouge et tremblante enveloppait le hameau ; des ombres noires couraient çà et là, et l'on sentait une odeur de brûlé. Tous ceux qui remontaient en courant haletaient, et, de saisissement, ne pouvaient dire un mot. Ils se heurtaient, tombaient, et, offusqués par la lumière vive, voyant mal, ils ne se reconnaissaient pas les uns les autres. C'était effrayant. Il était surtout effrayant de voir au-dessus des flammes, dans la fumée, des pigeons voler, et d'entendre au traktir, où l'on ne savait pas encore qu'il y eût le feu, les chants se prolonger et les accordéons aller, comme si rien ne fût survenu.

— L'oncle Sémionne brûle ! cria quelqu'un d'une voix forte et rude.

Maria courait de côtés et d'autres, autour de l'isba, pleurant, se tordant les mains, claquant des dents, bien que l'incendie fût loin de chez elle, à l'autre extrémité du hameau. Nicolas sortit sur la porte en bottes de feutre. Des enfants coururent au feu en chemise. A la porte du dizenier, on se mit à frapper sur une plaque de fonte : bem, bem, bem... Ce bruit répété, continu, serrait le cœur et donnait froid. Les



vieilles femmes avaient sorti les images. On poussait dans la rue des brebis, des veaux et des vaches. On sortait des coffres, des toisons, des cuveaux. Un étalon noir, qu'on mettait à part, parce qu'il ruait et blessait les autres chevaux, en liberté maintenant, piaffait, hennissait, galopait d'un bout à l'autre du village. Il s'arrêta soudain auprès d'une télègue et se mit de toutes ses forces à battre dedans des pieds de derrière.

On commença à sonner à l'église de l'autre côté de la rivière.

Après de la maison en feu, il faisait extrêmement chaud, et si clair que, par terre, on pouvait distinguer chaque herbe. Sur un des coffres que l'on était arrivé à tirer de chez lui, Sémissionne était assis. C'était un moujik roux, avec un grand nez, une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, et une veste courte. Sa femme gisait la face contre terre, égarée, et gémissait. Un petit vieux de quatre-vingts ans, à grande barbe, semblable à un gnome, que l'on ne connaissait pas et qui, manifestement néanmoins, avait eu part à l'incendie, rôdait autour d'eux avec un paquet blanc sous le bras ; le feu se réfléchissait sur son crâne chauve. Le staroste Antipe Siédelnikov, noir et hâlé comme un tzigane, arriva avec une hache, et enfonça les fenêtres l'une après l'autre ; ensuite, on ne sait pourquoi, il se mit à couper l'avancis de la porte.

— Femmes, de l'eau ! cria-t-il. Amenez la pompe ! Remuez-vous !

Les moujiks, qui l'instant auparavant godaillaient au traktir, amenèrent la pompe. Tous étaient ivres, trébuchaient et tombaient. Tous avaient un sentiment d'impuissance, et des larmes aux yeux.

— Les filles, de l'eau, cria le staroste, ivre lui aussi. Dépêchez-vous, jeunes filles !

Les femmes et les filles couraient en bas à la fontaine, et remontaient à grand'peine des seaux et des baquets pleins d'eau qu'elles versaient dans la machine ; et elles repartaient en courant. Olga, Maria, Sacha, et Motka, portèrent ainsi de l'eau. Les garçons et des femmes pompaient. Le tuyau sifflait, et le staroste, dirigeant le jet tantôt sur la porte, tantôt sur les fenêtres, réglait le débit avec son doigt ; ce qui rendait le sifflement encore plus aigu.

— Bravo, Antipe ! Continue ! crièrent des voix approbatives.

Antipe s'enfonça dans le vestibule, dans le feu, et cria :

— Pompez ! Travaillez, voyons, braves gens, dans une si malheureuse occasion !

Les moujiks étaient rassemblés en tas autour de l'isba et ne faisaient que regarder le feu. Personne ne savait à quoi se mettre, personne n'était capable de rien. Pourtant il y avait là tout auprès des meules de

blé, un hangar, du foin, et des tas de fagots. Cyriaque et son père Ossip regardaient, tous les deux un peu ivres. Le vieux, comme pour excuser son inaction, dit à sa femme, étendue par terre :

— A quoi bon se donner du mal, la vieille ! L'isba est assurée ; que t'importe ?

Sémionne s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, racontait comment le feu avait pris :

— C'est ce petit vieux au paquet, ancien serf du général Joukov... Il a été cuisinier chez notre général (dont Dieu ait l'âme !...) Hier soir il arrive : « Laisse-moi, dit-il, passer la nuit. » Bon. Nous buvons un petit verre, naturellement. La babka s'occupe à préparer le samovar pour que le petit vieux boive du thé. Mais, par malheur, elle posa le samovar <sup>1</sup> dans le couloir, et une étincelle, sortie du tuyau du samovar, vola dans la paille du toit : tout est venu de là. Pour un peu nous brûlions aussi. La casquette du petit vieux a brûlé, quel malheur !

On frappait sur la plaque de fonte infatigablement, et par-delà la rivière, à l'église, on sonnait souvent. Olga, toute éclairée, essoufflée, regardait avec épouvante les moutons rouges, les pigeons roses volant dans la fumée, et elle ne faisait que courir en bas et remonter. Il lui semblait que le tocsin lui perçait

1. Un samovar est, comme on sait, une bouilloire à foyer central, chauffée au charbon.

l'âme, que l'incendie durerait toujours, que Sacha était perdue... Quand le plafond de l'isba s'écrouta avec bruit, Olga, prise de l'idée que maintenant tout le hameau brûlerait inévitablement, eut une faiblesse telle qu'elle ne put plus avancer. Elle posa à côté d'elle le seau qu'elle portait, et s'assit sur la pente. Des femmes s'assirent à côté d'elle, et au-dessous. Elles gémissaient et se lamentaient comme à un enterrement.

A ce moment-là des régisseurs et des ouvriers de la maison du pomechtchik arrivèrent de l'autre rive sur deux chariots, amenant une seconde pompe. Un étudiant très jeune arriva à cheval, en tunique blanche déboutonnée. On prit les haches. On dressa une échelle contre l'isba, et cinq hommes montèrent sur la charpente brûlante. L'étudiant y monta le premier; il était rouge et criait d'une voix brève, enrouée et d'un ton si net, qu'il semblait que l'extinction des incendies fût depuis longtemps son affaire. On désassembla les poutres de l'isba; on démonta l'étable, la barrière de claies, et la meule de foin la plus voisine.

— Ne démolissez pas, crièrent dans la foule des voix sévères. Ne laissez pas démolir!

Cyriaque se dirigea vers l'isba d'un air décidé, comme pour empêcher les arrivants de tout briser; mais un des ouvriers le retourna sens devant derrière, et le frappa sur le cou. Un rire s'éleva; l'ouvrier le

frappa à nouveau ; Cyriaque tomba, et se sauva à quatre pattes dans la foule.

Deux belles jeunes filles en chapeau, et qui étaient sans doute les sœurs de l'étudiant, arrivèrent aussi de l'autre rive. Elles se tinrent à quelque distance pour regarder l'incendie. Les poutres arrachées ne brûlaient déjà plus, mais fumaient violemment. L'étudiant, manœuvrant le jet de la pompe, le dirigeait tantôt sur ces poutres, tantôt sur les moujiks, et tantôt sur les femmes qui portaient de l'eau.

— Georges, criaient les jeunes filles d'un ton de reproche et d'inquiétude, Georges !

L'incendie finit, et alors qu'on commençait à se séparer on s'aperçut qu'il était déjà jour. Tous semblaient pâles et un peu livides, comme on le paraît toujours à l'aurore quand les dernières étoiles s'éteignent dans le ciel. Les moujiks, en se dispersant, riaient et plaisantaient sur le cuisinier du général Joukov et sa casquette brûlée. Ils éprouvaient le besoin de tourner l'incendie en plaisanterie et semblaient regretter qu'il se fût terminé si vite.

— Vous savez éteindre un incendie, bârîne ! dit Olga à l'étudiant. Vous devriez venir chez nous à Moscou : là si l'on comptait, il y a un incendie par jour.

— Vous êtes de Moscou ? demanda une des demoiselles.

— Mais oui. Mon mari sert au Bazar Slave!... Et c'est ma fille, ajouta-t-elle, montrant Sacha qui avait froid et qui se cachait dans ses jupes. Elle aussi est de Moscou.

Les jeunes filles dirent quelque chose en français à l'étudiant et il donna à Sacha une pièce de deux grievniks <sup>1</sup>. Le vieil Ossip vit cela et un espoir aussitôt illumina son visage.

— Grâce à Dieu, dit-il à l'étudiant, il n'y avait pas de vent, Votre Noblesse! Autrement tout aurait brûlé en une heure. Vous êtes de bons seigneurs, Votre Noblesse, ajouta-t-il, d'un air embarrassé et d'une voix plus basse : le matin est froid, il faudrait se réchauffer... S'il était de votre bonté de me donner de quoi acheter une petite demi-bouteille...

On ne lui donna rien et il se traîna chez lui en maugréant. Olga alla se mettre au haut de l'escarpement de Joukovo et regarda les deux chariots passer la rivière à gué et les messieurs s'en aller par la prairie. Une voiture les attendait sur l'autre rive.

Revenue à l'isba, elle raconta tout cela à Nicolas avec exaltation :

— De si braves gens, si gentils!... et les demoiselles, deux chérubins.

— Qu'ils crèvent! dit avec colère Fiokla, à moitié endormie.

1. C'est à peu près cinquante centimes.

## VI

Maria se tenait pour malheureuse et disait qu'elle voudrait bien mourir ; au contraire, Fiokla goûtait la vie qu'elle menait : la misère, la saleté, et les querelles continuelles. Elle mangeait ce qu'on lui donnait, sans choix, elle dormait là où elle se trouvait, elle versait les ringures dans le couloir de l'isba, les lançait à travers le seuil, et elle marchait pieds nus dans leurs flaques. Elle avait dès le premier jour détesté Nicolas et Olga pour cela principalement que la vie de l'isba ne leur plaisait pas.

— Je veux voir ce que vous pourrez manger ici, nobles de Moscou, leur disait-elle avec une joie mauvaise ; je le ver-rai !

Un matin — c'était déjà le commencement de septembre — Fiokla avait remonté de la fontaine deux seaux d'eau. Elle était rose de froid, mais belle et pleine de santé ; Maria et Olga étaient assises à boire du thé.

— Du thé avec du sucre !<sup>1</sup> dit Fiokla ironiquement en posant les seaux. Ces dames se sont donné la mode de boire du thé chaque jour. Voyez un peu !...

1. Formule d'accueil.

Ne finiront-elles pas par gonfler avec tout ce thé-là? et celle-ci, continua-t-elle en regardant Olga avec haine, n'a-t-elle pas pris à Moscou à ne rien faire un beau museau soufflé, grosse dondon!

Elle brandit sa palanche et en frappa Olga sur l'épaule, si fort que les deux brus en levèrent les bras et s'écrièrent :

— Ah! mes petits pères.

Après cela, Fiokla s'en alla à la rivière laver du linge, et en chemin elle criait si fort qu'on l'entendait de l'isba.

Le jour passa. Il vint un long soir d'automne que l'on occupa à l'isba à dévider de la soie. Tous en dévidaient, excepté Fiokla qui était chez les régisseurs. On prenait de la soie à une fabrique voisine et toute la famille n'y gagnait guère : vingt kopeks par semaine.

— Du temps des maîtres <sup>1</sup>, c'était mieux, disait Ossip, réfléchissant, en dévidant de la soie. Tu travaillais, tu mangeais, tu buvais, chaque chose à son temps. Au dîner, tu avais des chtchi et de la kacha <sup>2</sup>; au souper aussi des chtchi et de la kacha. Des concombres et des choux, tu en avais à volonté. Tu mangeais tant

1. Le vieillard veut parler de la période d'avant l'affranchissement des serfs.

2. Les chtchi (sorte de soupe aux choux) et la kacha (gruau de blé noir) sont, comme on sait, la base de l'alimentation russe, et les concombres en sont la plus grande friandise.



que tu pouvais, autant que le cœur te disait. Il y avait plus de sévérité. Mais chacun savait ce qu'il avait à faire.

Dans l'isba ne brûlait qu'une petite lampe terne et fumeuse, et quand quelqu'un se mettait devant la lampe, détachant sa grande ombre sur la fenêtre, on percevait la lumière vive de la lune. Le vieillard Ossip racontait sans se presser comment on vivait avant l'émancipation, comment, dans ces mêmes endroits si ennuyeux et si pauvres, on chassait aux chiens courants, aux lévriers, et aux chiens de Pskov, et combien de vodka les moujiks buvaient au moment des battues. De vrais trains de chariots partaient pour Moscou, chargés de volaille pour les jeunes seigneurs. Puis il racontait comment on punissait de verges les mauvais serviteurs, comme on les envoyait dans le bien patrimonial du seigneur, au Gouvernement de Tver, et comme on récompensait les bons. La babka aussi raconta quelque chose. Elle se souvenait de tout, pertinemment de tout. Elle conta des histoires de sa maîtresse, bonne et pieuse femme qui avait un mari bombancier et débauché, et dont toutes les filles s'étaient mariées en fin de compte, Dieusait comment ! l'une avait épousé un ivrogne, l'autre un artisan, et la troisième avait été enlevée (la babka, qui alors était fille, avait précisément aidé à l'enlèvement) ; enfin elles étaient toutes trois mortes de chagrin, prématuré-

ment, comme leur mère. En se souvenant de tout cela, la vieille se mit à pleurer.

Soudain quelqu'un frappa à la porte et tous tressaillirent.

— Oncle Ossip, permets que je passe la nuit ! dit une voix.

C'était un petit vieux entièrement chauve, le cuisinier du général Joukov, celui-là même dont la casquette avait été brûlée. Il s'assit, écouta, et à son tour se mit à se souvenir et à raconter diverses histoires. Nicolas, assis sur le poêle, les jambes pendantes, l'écoutait et lui demandait sans cesse quels mets on préparait du temps des maîtres. Ils parlèrent de beefsteaks hachés, de côtelettes, et de différentes soupes et sauces. Le cuisinier, qui avait lui aussi une mémoire parfaite, parlait de mets que maintenant on ne prépare plus, par exemple, un plat fait avec des yeux de bœufs, et que l'on appelait « réveille-matin ».

— Et des côtelettes à la maréchal, en faisiez-vous aussi ? demanda Nicolas.

— Non.

Nicolas hocha la tête d'un air de reproche, et dit :

— Ah ! cuisiniers de malheur !

Les petites filles, assises et couchées sur le poêle, regardaient en bas, sans broncher ; elles semblaient très nombreuses, comme des chérubins dans un nuage.

Les récits leur plaisaient ; elles soupiraient, frissonnaient et pâlissaient, parfois d'aise, parfois de crainte. Elles trouvaient les histoires de la grand'mère les plus intéressantes de toutes, et l'écoutaient sans oser respirer ni faire le moindre mouvement.

On se coucha en silence et les vieillards, excités par leurs récits, agités, ne pensaient plus qu'à cela : quelle belle chose la jeunesse, qui ne laisse après soi dans le souvenir, quelle qu'elle ait été, que vie, que joie, et qu'émoi, et quelle froide et horrible chose c'est que la mort prochaine!... Il vaut mieux n'y pas penser. La lampe s'éteignit ; et les ténèbres, et les deux petites fenêtres fortement éclairées par la lune, et le calme, et les grincements des berceaux ne leur rappelaient aussi qu'une chose : que la vie était déjà passée et qu'elle ne reviendrait jamais... On s'assoupit, on s'oublie et voilà que quelque chose vous frappe sur l'épaule, vous souffle sur la joue, — et plus de sommeil ! Votre corps est comme si vous ne le sentiez plus, et les pensées de la mort vous trottent dans la tête. Tournez-vous de l'autre côté, vous ne penserez plus à la mort, mais il vous viendra de longues, de fastidieuses, d'obsédantes pensées sur le besoin, les vivres, l'enchérissement de la farine, et au bout de bien peu de temps, il faudra vous souvenir à nouveau que la vie est déjà passée et qu'elle ne reviendra plus...

— Ah ! Seigneur, soupira le cuisinier.

Quelqu'un doucement, doucement, frappa à la petite fenêtre. Ce devait être Fiokla qui revenait.

Olga se leva, et bâillant, marmottant une prière, ouvrit la porte et tira le verrou. Mais personne n'entra; il souffla seulement du froid du dehors, et le couloir fut éclairé par la lune. On vit par la porte ouverte la rue tranquille et vide, et la lune elle-même qui nageait sur le ciel.

— Qui est là? demanda Olga.

— Moi, souffla une voix. C'est moi.

Après de la porte, appuyée à la muraille, était Fiokla complètement nue. Elle tremblait de froid, claquait des dents et paraissait, au clair de la lune, extrêmement blanche, belle et étrange. Les ombres sur elle et l'éclat de la lune sur sa peau donnaient dans la vue avec une sorte de violence, et ses sourcils sombres et sa jeune et forte poitrine s'accusaient avec une précision particulière.

— Les garnements, de l'autre côté de la rive, m'ont déshabillée, balbutia-t-elle, et m'ont chassée comme je suis. Je suis revenue à la maison sans habits, nue comme ma mère m'a faite. Porte-moi des habits.

— Entre! lui dit Olga doucement, qui commençait elle aussi à trembler.

— Que les vieux ne me voient pas...

La babka, dans le fait, commençait à s'agiter et à grogner. Le vieux demandait : « Qui est là? » Olga

apporta sa robe et sa jupe à Fiokla, l'habilla, et toutes deux, à pas de loup, s'efforçant de ne pas faire battre les portes, entrèrent dans l'isba.

— C'est toi, la grosse ? cria la babka d'un ton de colère, devinant qui c'était ! Hou, coureuse ! que le... Rien ne t'arrêtera donc ?

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, chuchota Olga, enveloppant Fiokla ; ça ne fait rien, ma petite chatte.

Le calme se rétablit.

Dans l'isba en tout temps on dormait mal ; chacun avait quelque obsession ou quelque importunité : le vieillard mal aux reins, les soucis et la méchanceté empêchaient la vieille de dormir, Maria, la peur ; les enfants, la grattelle et la faim. Leur sommeil, comme à l'habitude, était agité ; ils se tournaient d'un côté sur l'autre, parlaient en rêve, se levaient pour boire.

Fiokla tout à coup éclata en sanglots gros et rudes, mais elle se retint vite, et n'en fit plus que quelques uns de plus en plus bas et sourds, jusqu'à ce qu'elle fût calmée.

De loin en loin des heures sonnaient au delà de la rivière ; mais l'horloge était dérangée : il avait sonné cinq coups, il en sonna trois.

— Ah ! Seigneur ! soupira le cuisinier.

En regardant par la fenêtre, il était difficile de dire s'il faisait déjà jour ou si la lune brillait encore. Maria se leva et sortit ; on entendit qu'elle trayait la vache

dans la cour et lui disait : « Tiens-toi. » La grand-mère sortit elle aussi. Il faisait encore sombre dans l'isba, mais on commençait à distinguer pourtant tous les objets.

Nicolas, qui n'avait pas dormi de la nuit, descendit du poêle. Il tira d'un coffre vert son frac, le revêtit, et, s'approchant de la fenêtre, passa les mains sur ses manches et tendit les pans ; — et il sourit. Il quitta ensuite son frac avec précautions, le resserra dans le coffre et alla se recoucher.

Maria rentra et se mit à chauffer le poêle. Visible-ment elle n'était pas encore tout à fait éveillée et finissait de se réveiller en marchant. Elle rêvait sans doute à quelque chose ou quelque bribe des récits de la soirée lui revint en mémoire, car elle s'étendit doucement devant le poêle et dit :

— Non. La liberté vaut mieux !

## VII

Le « bârine » vint au hameau. On appelait ainsi le commissaire rural chargé de recouvrer les impôts. On savait depuis une semaine quel jour, comment et pourquoi il venait. Il n'y avait à Joukovo que quarante

feux, et pourtant les arrérages de la province et de la couronne s'y élevaient à plus de deux mille roubles.

Le commissaire s'était arrêté au traktir. Il y « prit » deux verres de thé, puis il se rendit à pied à l'isba du staroste, auprès de laquelle était assemblée déjà la foule des contribuables en retard. Le staroste Antipe Siédelnikov, malgré sa jeunesse (il avait trente ans au plus)<sup>1</sup> était sévère, et tenait toujours le parti de l'autorité, bien qu'il fût pauvre lui-même et payât ses impôts irrégulièrement. On voyait qu'il se réjouissait d'être staroste, et le sentiment du pouvoir lui plaisait, mais il ne savait se le démontrer à lui-même que par la rigueur. L'assemblée des moujiks le craignait et lui obéissait. Il lui arrivait de se jeter tout à coup dans la rue auprès du traktir, sur un ivrogne, de lui attacher les bras derrière le dos, et de le mener en prison. Une fois même il y avait conduit la babka parce que, venue à l'assemblée à la place d'Ossip, elle s'y était mis à se disputer ; il l'y avait laissée vingt-quatre heures. Il n'avait pas vécu à la ville et ne lisait jamais de livres, mais il avait ramassé çà et là différents mots savants et aimait à s'en servir dans le discours ; pour cela on le considérait, bien qu'on ne le comprît pas toujours.

Quand Ossip arriva à la maison du staroste avec son

1. Le mot staroste veut dire le vieillard, l'ancien. Originellement, le staroste était un des patriarches de la communauté.

carnet de redevances, le commissaire, un vieillard maigre à longs favoris blancs, était assis, en tunique de toile grise, devant la table, sous les images, et il écrivait quelque chose. L'isba était propre, tous les murs recouverts d'illustrations découpées dans les journaux. A l'endroit le plus en vue, près des images, pendait un portrait de Battemberg, ex-prince de Bulgarie. Auprès de la table se tenait debout Antipe Siédelnikov, les bras croisés sur la poitrine :

— Ceux-ci, Votre Noblesse, doivent 119 roubles, dit-il, quand ce fut le tour d'Ossip. Avant la semaine de Pâques il a donné un rouble et depuis ce temps-là, pas un kopek.

Le commissaire leva les yeux sur Ossip et lui demanda :

— Pourquoi cela, camarade ?

— Faites paraître la bonté de Dieu, Votre Noblesse, commença Ossip, en s'agitant, — permettez que j'explique... L'année dernière le bârine de Lioutorietska m'avait dit : « Ossip, vends-moi du foin... Vends-m'en, » m'avait-il dit. Pourquoi pas ? J'avais cent pouds de foin à vendre ; les femmes l'avaient fauché sur la prairie... Bon ; nous faisons marché. Tout va bien ; c'était de bon gré...

Il se plaignit du staroste et sans cesse se tournait vers les moujiks comme pour invoquer leur témoi-



gnage. Son visage était rouge, plein de sueur ; ses yeux aigus et mauvais.

— Je ne comprends pas pourquoi tu me dis tout cela, fit le commissaire. Je te demande pourquoi tu ne paies pas tes arrérages ? Aucun de vous ne paie, et moi, il faut que je réponde pour vous.

— Je ne puis absolument pas, dit Ossip.

— Voilà des mots sans conséquence, Votre Noblesse, dit le staroste. Réellement les Tchikildiev sont de la classe déshéritée, mais prenez la peine de demander aux autres ; la cause de tout est la vodka ; tous extrêmement impudents ; pas la moindre compréhension de rien !

Le commissaire écrivit quelque chose et dit à Ossip d'un ton tranquille et égal comme s'il eût demandé de l'eau :

— Va-t'en.

Lui-même partit vite. Et quand il fut assis dans son tarantass primitif, rien qu'à la silhouette de son dos long, on pouvait se rendre compte qu'il ne songeait plus ni à Ossip, ni au staroste, ni aux arrérages de Joukovo, mais à quelque chose qui le concernait en propre.

Cependant, il ne s'était pas encore éloigné d'une verste que déjà Antipe Siédelnikov avait emporté de chez les Tchikildiev leur samovar, et la vieille le suivait, en glapissant à s'en arracher la poitrine :

— Je ne te le laisserai pas, je ne te le laisserai pas, maudit !

Le staroste s'en allait à grands pas, et la babka le poursuivait, essoufflée, prête à tomber, voûtée, féroce. Son mouchoir de tête lui avait glissé sur les épaules et ses cheveux d'un blanc verdâtre flottaient dans le vent. Elle s'arrêta soudain, et, en véritable révoltée, se mit à se battre la poitrine de ses poings, et à crier encore plus fort, d'une voix sifflante, et comme sanglotante :

— Braves gens orthodoxes, comment croire en Dieu? Ils m'ont offensée, petits pères! Ils m'ont fait violence, amis! Holà, holà, holà! mes petits pigeons, prenez mon parti!

— Babka, babka, dit le staroste avec sévérité, mets de la raison dans ta tête!

Sans samovar la maison des Tchikildiev devint tout à fait triste. Il y avait dans cette prise quelque chose d'humiliant et d'affligeant comme si on eût déshonoré l'isba. Il aurait mieux valu que le staroste eût emporté la table, tous les bancs et tous les pots; l'isba n'aurait pas paru si vide. La babka criait, Maria pleurait, et les petites pleuraient au son. Le vieux, se sentant fautif, restait assis dans un coin, tête basse, sans rien dire. Nicolas non plus ne disait rien. Sa mère l'aimait et le plaignait, mais ayant subitement oublié sa pitié, elle se jeta à l'injurier, à le couvrir de reproches, lui mettant même les poings sous le nez. Elle disait qu'il était cause de tout. Pourquoi, en effet, envoyait-il si peu d'argent à la maison lorsqu'il se vantait lui-même,

dans ses lettres, de gagner, au Bazar Slave, jusqu'à cinquante roubles par mois? Pourquoi était-il revenu à Joukovo, avec une famille? S'il venait à mourir, avec quoi l'enterrerait-on?... Et Nicolas, Olga et Sacha faisaient peine à regarder.

Le vieux grommela quelque chose, prit sa casquette et s'en fut trouver le staroste. La nuit était déjà venue. Antipe Siédelnikov soudait quelque chose près de son poêle, les joues gonflées, dans une fumée puante. Ses enfants, maigres, mal lavés, aussi sales que ceux des Tchikildiev, se traînaient par terre dans l'isba. Sa femme, pleine de rousseurs, laide, le ventre gros, dévidait de la soie. C'était une malheureuse et pauvre famille au milieu de laquelle, seul, Antipe paraissait ieune et fort.

Cinq samovars étaient à la file sur le banc. Ossip se mit à prier Battemberg et dit :

— Antipe, montre la bonté de Dieu, rends-nous notre samovar! Pour l'amour du Christ!

— Apporte-moi trois roubles, tu l'auras.

— Je ne puis absolument pas.

Antipe gonfla les joues; le feu crépita et siffla, se réfléchissant sur les samovars. Ossip tourna sa casquette, et dit pensivement :

— Rends-le moi!

Le brun staroste paraissait maintenant tout à fait

noir et semblable à un sorcier ; il se retourna vers Ossip et lui dit, rude, d'un ton bref :

— Tout dépend du chef du canton <sup>1</sup>. Dans la séance administrative du 26 courant, tu pourras donner cours à ton mécontentement de vive voix ou par écrit.

Ossip ne comprit rien à ce discours, mais s'en tint pour satisfait, et s'en retourna chez lui.

Le commissaire de police du district revint dix jours plus tard, resta une heure et s'en alla. Le temps était à ce moment-là froid et venteux ; la rivière était déjà prise depuis longtemps ; mais il n'y avait pas de neige, et les gens se tourmentaient de n'avoir pas de chemins praticables.

Un soir de fête, des voisins vinrent voir Ossip et causer avec lui. Ils parlaient dans l'obscurité parce que, comme c'était un péché de travailler, on n'avait pas allumé. Il y avait des nouvelles bien désagréables. On avait dans deux ou trois maisons pris pour les arrérages des poules, et on les avait menées à l'administration cantonale ; elles y étaient mortes parce que personne ne leur y donnait à manger. On avait saisi des moutons, et, dans le trajet, comme ils étaient attachés, et qu'on les chargeait sur une nouvelle voiture dans chaque village, il en était crevé un. Les moujiks

1. « *Zemskii natchalnik*. » C'est le fonctionnaire nommé par le pouvoir central, qui, lors de la réforme de 1889, a remplacé les juges de paix élus. Les fonctions du zemskii natchalnik sont mixtes, il tient des séances tantôt « judiciaires » et tantôt « administratives ».

se demandaient qui était coupable de tout cela.

— Le zemstvo<sup>1</sup>, dit Ossip; qui donc le serait, sinon lui!

— Bien sûr, c'est le zemstvo, dit un autre paysan.

Ils rendaient le zemstvo coupable de tout, et des arrérages, et des vexations, et des mauvaises récoltes, quoiqu'aucun d'eux ne sût au juste ce que c'est que le zemstvo. Cela datait du temps où de riches moujiks, possesseurs de fabriques, de boutiques et d'auberges, qui avaient été membres du zemstvo, en étaient restés mécontents, et s'étaient mis à crier dans leurs fabriques et dans leurs traktirs sur le zemstvo.

Les moujiks se demandaient pourquoi Dieu ne donnait pas de neige : ils avaient du bois à conduire, et, à travers les mottes de terre, pas moyen de charroyer ni de marcher. Autrefois, il y avait de cela quinze ou vingt ans et plus, les conversations étaient autrement intéressantes à Joukovo! Alors chaque vieillard avait l'air de garder un secret, de savoir et d'attendre quelque chose ; alors chacun parlait d'une lettre à cachet d'or, de partages, de nouvelles terres, de trésors, tous faisaient allusion à quelque chose. Mais maintenant à Joukovo il n'y avait plus aucun secret. La vie de tous était claire comme sur la main; tous ne pouvaient plus parler que du besoin, des vivres, et de la neige qui ne venait pas...

1. Le zemstvo est l'assemblée provinciale qui équivaut soit à nos conseils d'arrondissement, soit à nos conseils généraux (zemstvos de district; zemstvos de gouvernement).

Ils se turent un instant, puis recommencèrent à parler des poules et des moutons qu'on leur enlevait, et à trancher la question : qui est coupable ?

— Le zemstvo, répéta Ossip avec accablement. Qui le serait, sinon lui ?

### VIII

L'église paroissiale était à six verstes de Joukovo, à Koçogorovo. Les moujiks n'y allaient que quand c'était tout à fait indispensable, pour un baptême, un mariage, ou un service funèbre. En temps ordinaire ils priaient à l'église qui était au-delà de la rivière. Les jours de fête, quand le temps était beau, les jeunes filles s'attifaient et allaient par troupes à la messe. Il faisait beau les voir traverser la prairie avec leurs belles robes, rouges, jaunes et vertes. Mais quand le temps était mauvais toutes restaient à la maison. On faisait les dévotions pascales à la paroisse et ceux qui pendant le grand jeûne ne les avaient pas faites, le pope, allant pendant la semaine sainte avec la croix dans chaque isba, leur prenait quinze kopeks.

Ossip ne croyait pas en Dieu parce qu'il n'y songeait presque jamais ; il reconnaissait qu'il y a quelque chose de surnaturel, mais cela, pensait-il, ne pou-

vait concerner que les femmes. Et quand on parlait devant lui de la religion ou des miracles et qu'on lui faisait quelques questions là-dessus, il disait de mauvais vouloir, en se grattant la tête :

— Eh, qui en sait quelque chose?

La grand'mère croyait, mais confusément. Tout était brouillé dans sa mémoire. A peine commençait-elle à songer aux péchés, à la mort, au salut de l'âme, l'àpre nécessité et les soucis envahissaient sa pensée et elle oubliait tout de suite ce à quoi elle songeait. Elle ne savait plus de prières, et habituellement, le soir en se couchant, arrêtée devant les images, elle marmottait seulement :

— Sainte Vierge de Kazan, Sainte Vierge de Smolensk, Sainte Vierge aux trois mains...

Maria et Fiokla faisaient des signes de croix, et faisaient leurs dévotions chaque année, mais sans y rien comprendre. On n'apprenait pas aux enfants à prier; personne ne leur parlait de Dieu, ne leur enseignait aucun principe; on les empêchait seulement de faire gras pendant le jeûne. Il en était à peu près de même dans les familles voisines. Peu croyaient, peu comprenaient. Cependant tous aimaient les Saintes Écritures, les aimaient avec tendresse et respect. Mais ils n'avaient pas de livres, personne qui pût lire et leur donner des explications. Ils considéraient Olga parce

qu'elle leur lisait quelquefois l'Évangile, et tous lui disaient « vous » ainsi qu'à Sacha.

Olga allait souvent aux fêtes patronales des églises, aux prières des villages voisins et du chef-lieu de district, où il y avait deux monastères et vingt-sept églises. Elle était évaguée et quand elle allait en pèlerinage elle oubliait tout à fait sa famille. Ce n'était qu'en rentrant chez elle qu'elle faisait tout à coup la joyeuse découverte qu'elle avait un mari et une fille. Elle leur disait alors, illuminée et souriante :

— Dieu vous envoie sa grâce !

Ce qui se passait au village lui paraissait répugnant et l'affligeait. A la Saint-Élie les moujiks buvaient ; ils buvaient à l'Ascension ; ils buvaient à l'Exaltation de la Croix. A la fête de l'Intercession de la Vierge, il y eut à Joukovo une fête paroissiale à l'occasion de laquelle les moujiks burent trois jours de suite. Ils burent 50 roubles des deniers communaux, et ils quêtèrent ensuite à toutes les portes pour continuer à boire. Le premier jour de fête, les Tchikildiev avaient tué un mouton ; ils en mangèrent le matin, au dîner et le soir ; ils en mangèrent tant qu'ils purent, et pourtant les enfants se levèrent encore la nuit pour se remettre à manger. Cyriaque les trois jours fut effroyablement ivre ; il but tout ce qu'il avait, même sa casquette et ses bottes ; et il battit sa femme si fort qu'on dut lui jeter de l'eau sur le visage pour la faire reve-



nir à elle. Après, tous avaient honte et étaient malades.

Il y eut pourtant, à Joukovo, dans cette petite Kolouiéva, une vraie solennité religieuse. Ce fut au mois d'août quand on porta dans tout le district, de village en village, l'image de la Vierge Vivifiante. Le jour où on l'attendait à Joukovo était sombre et doux. Les jeunes filles, parties dès le matin à la rencontre de l'image dans leurs robes claires, la rapportèrent vers le soir en procession, avec des chants, tandis que de l'autre côté de la rive on sonnait à toute volée. Une foule énorme d'habitants de Joukovo et d'étrangers obstruait la rue : cris, poussière, bousculade... Le vieux, sa femme, Cyriaque, — tous tendaient les mains vers l'image, la regardaient avidement et disaient avec des larmes aux yeux :

— Protège-nous, petite mère ! intercède pour nous !

Tous comme d'un coup comprirent qu'entre le ciel et la terre il n'y a pas le vide, que les riches et les forts n'ont pas encore tout accaparé, qu'il y a encore une sauvegarde contre les offenses, l'esclavage, la lourde et insupportable nécessité, et l'affreuse eau-de-vie...

— Protège-nous, petite mère ! sanglotait Maria. Petite mère !

Mais les prières finirent, on emporta l'image, et tout reprit comme à l'accoutumée. On entendit de nou-

veau dans le traktir des voix enivrées et grossières...

Seuls les moujiks riches craignaient la mort. Plus ils s'enrichissaient, moins ils croyaient en Dieu et au salut de l'âme, mais, par crainte de leur fin terrestre, à toute occasion ils brûlaient des cierges et commandaient des prières. Les moujiks pauvres ne craignaient pas la mort. On disait, en face, au vieux et à la vieille qu'ils vivaient depuis longtemps et qu'il leur était temps de mourir ; et ils ne s'en offensaient pas. On ne se gênait pas pour dire à Fiokla en présence de Nicolas que, quand Nicolas serait mort, son mari, Denis, serait exempté du service militaire et rentrerait auprès d'elle. Maria, loin de redouter la mort, regrettait qu'elle tardât tant à venir ; elle était heureuse quand il lui mourait des enfants.

Si les moujiks ne craignaient pas la mort, ils avaient des maladies une peur exagérée. Il suffisait d'un rien, un dérangement d'entrailles, un léger frisson, pour que la grand'mère se couchât sur le poêle, s'enveloppât, et se mit à gémir continuellement et d'une voix forte : « Je me...urs, ie me...urs ! » Ossip courait chercher le prêtre, on faisait communier la babka et on la mettait à l'extrême-onction. Très souvent les moujiks parlaient de refroidissements, de vers solitaires, de boules qui se promènent dans l'estomac et vous remontent vers le cœur. Ils craignaient les refroidissements plus que tout au monde, et, même en été, ils se

couvraient chaudement et se chauffaient sur le poêle. La babka aimait à se soigner et souvent elle allait à l'hôpital où elle disait n'avoir que cinquante-huit ans tandis qu'elle en avait soixante-dix. Elle s'imaginait que si le docteur avait su son âge véritable, il n'aurait pas voulu la soigner et lui aurait dit qu'elle devait songer à mourir. Elle partait pour l'hôpital habituellement de bon matin, prenant avec elle deux ou trois petites filles, et elle revenait le soir, affamée et de mauvaise humeur, avec des gouttes pour elle et des onguents pour les petites. Une fois elle amena avec elle Nicolas, qui, ensuite, pendant deux semaines, prit des gouttes, et dit qu'il se trouvait mieux.

La babka connaissait tous les docteurs, tous les officiers de santé et tous les sorciers, à trente verstes à la ronde, et aucun ne lui plaisait. A la fête de l'Intercession, quand le prêtre avec la croix fit sa tournée dans les isbas, le sacristain dit à la vieille qu'à la ville, près de la prison, habitait un petit vieux qui avait été aide-chirurgien militaire, et qui guérissait très bien; il lui conseilla d'aller le voir. La babka l'écouta. Quand tomba la première neige elle partit et ramena avec elle un petit vieux barbu, converti à longues basques<sup>1</sup>, qui avait le visage couvert de veines bleues. A ce moment-là, il y avait des ouvriers à l'isba. Un vieux tailleur, à lunettes énormes, taillait

1. Juif converti.

dans des guenilles un gilet, et deux jeunes foulons faisaient des bottes de feutre. Cyriaque, que l'on avait congédié pour son ivrognerie, était aussi à la maison. Il réparait un collier, assis à côté du tailleur. Il y avait trop de monde dans l'isba et l'air y était empesté et étouffant. Le converti examina Nicolas et dit qu'il fallait mettre des ventouses.

Il les lui posa; et le vieux, et Cyriaque, et le tailleur, et les petites filles le regardaient faire, et il leur semblait voir la maladie sortir de Nicolas. Nicolas aussi regardait les ventouses appliquées sur sa poitrine s'emplir peu à peu de sang noir, et, ayant l'impression qu'il sortait en effet quelque chose de lui, il souriait de plaisir.

— C'est bien, dit le tailleur. Dieu veuille qu'il en soit soulagé!

Le converti posa douze ventouses, puis douze autres, but du thé et s'en alla. Nicolas se mit à trembler; son visage se tira et, comme dirent les femmes, devint gros comme le poing; ses doigts bleurent. Ils s'enveloppa dans une couverture et dans une touloupe, mais il devint toujours plus froid. Le soir, il entra en agonie; il demanda qu'on le plaçât sur le plancher, il demanda au tailleur de ne plus fumer; puis il se blottit, calme, sous la touloupe et mourut vers le matin.

## IX

Que! long, quel rigoureux hiver!

Dès Noël les moujiks n'eurent plus de blé et achetèrent leur farine. Cyriaque, inoccupé à la maison, faisait du bruit les soirs, répandant la terreur sur tout le monde, et les matins le mal de tête et la honte le torturaient. Il faisait peine à voir. Dans l'étable, nuit et jour, retentissaient les meuglements de la vache crevant de faim; la babka et Maria en avaient l'âme déchirée. Comme un fait exprès il gelait à pierre fendre, et des tas de neige énormes s'amoncelaient. L'hiver durait. A l'Annonciation il souffla encore de véritables tourmentes hivernales, et la semaine de Pâques, il tomba de la neige. Malgré tout, l'hiver finit. Il y eut au commencement d'avril des journées tièdes avec des gelées la nuit, mais un petit jour chaud l'emporta enfin : les ruisseaux commencèrent à couler, les oiseaux à chanter. La prairie et tous les arbustes au bord de la rivière disparurent dans les eaux printanières; l'espace entre Joukovo et le village fut comme un large lac sur lequel çà et là se levaient des bandes de canards sauvages. Le couchant, embrasé, avec des nuages somptueux, donnait chaque soir des effets de

de lumière inattendus, incroyables, nouveaux, — ces couleurs précisément et ces nuages qu'on croit faux quand on les voit reproduits sur une toile.

Les grues volaient vite, vite, et criaient tristement comme si elles vous eussent appelé. Assise au haut de l'escarpement de Joukovo, Olga regarda longtemps l'inondation, le soleil, l'église lumineuse et comme rajeunie, et ses larmes coulèrent et sa respiration s'arrêta du désir violent qu'elle ressentait de partir pour quelque part ailleurs, « où les yeux vous mènent, » fût-ce au bout du monde... Il était déjà décidé qu'elle retournerait à Moscou pour être femme de chambre et que Cyriaque partirait aussi avec elle pour se louer comme *dvornik*<sup>1</sup>, ou n'importe quoi. Ah! qu'il lui tardait de partir !

Quand la terre fut raffermie et qu'il commença à faire chaud ils se disposèrent au voyage. Olga et Sacha, leur bissac au dos, chaussées de *lapti*<sup>2</sup>, partirent dès l'aube. Maria les accompagna. Cyriaque, malade, attendait encore une semaine. Olga une dernière fois pria, tournée vers l'église. Elle songea à son mari, et ne pleura pas. Son visage seulement se contracta et fut laid comme celui d'une vieille. L'hiver elle avait maigri, enlaidi et grisonné. Une expres-

1. Domestique attaché à une maison pour balayer la rue et remplir certains offices du portier.

2. Chaussures en écorce de tilleul.

sion de souffrance passée et de résignation, remplaçait l'air gracieux et le sourire agréable qu'elle avait naguère; et il y avait quelque chose de stupide et d'immobile dans son regard comme si elle n'entendait plus. Elle eut regret de quitter Joukovo et les moujiks.

Maria au bout de trois verstes fit ses adieux à Olga et à Sacha, puis elle s'agenouilla et, le visage contre terre, se mit à se lamenter :

— Me voici de nouveau seule, pauvre malheureuse, pauvre infortunée !...

Longtemps elle se lamenta ainsi, et longtemps Olga et Sacha purent voir quels longs saluts elle faisait, toujours à genoux, à on ne sait qui, et comme elle se saisissait la tête entre les mains, tandis que les grues volaient au-dessus d'elle.

Le soleil monta, il fit chaud. Joukovo était déjà loin. Olga et Sacha oublièrent vite, dans le plaisir de la marche, et le village et Maria. Elles étaient gaies et tout les distrait. C'était un tumulus, une suite de poteaux télégraphiques qui, l'un derrière l'autre, vont on ne sait où, disparaissant sur l'horizon, et dont les fils bruissent mystérieusement; c'était au loin, perdue dans la verdure, une petite ferme d'où s'élève une fraîche odeur de chanvre et où il semble, on ne sait pourquoi, que vivent des gens heureux; puis un squelette de cheval blanchissant seul dans un champ. Les alouettes chantent continûment; les cailles s'ap-

pellent, et le râle fait son cri aigre comme le bruit d'un vieux verrou que l'on tire.

Olga et Sacha arrivèrent à midi dans un grand village où elles rencontrèrent dans une large rue le cuisinier du général Joukov. Il avait chaud, sa calvitie rouge et suante brillait au soleil. Olga et lui ne se reconnurent pas tout d'abord, mais, soudain, ils se retournèrent tous deux ensemble et se reconnurent; cependant, sans dire un mot, ils continuèrent chacun leur route. S'arrêtant devant l'isba qui paraissait la plus riche et la plus neuve, Olga s'inclina devant les fenêtres ouvertes et dit, haut, d'une voix grêle et chantante :

— Chrétiens orthodoxes, donnez-moi une petite aumône pour l'amour du Christ, selon votre bonté; le règne des cieux à vos parents et le repos éternel.

— Chrétiens orthodoxes, répéta Sacha, donnez pour l'amour du Christ, selon votre bonté; à vos parents le règne des cieux...



## DANS LE BAS-FOND

### I

Le village d'Ouklévo était situé dans un bas-fond, en sorte que, de la grande route et de la station du chemin de fer, on ne voyait que le clocher et des cheminées d'usine à imprimer les indiennes. Quand des passants demandaient quel était ce village, on leur répondait :

—C'est le village où, à un enterrement, le sacristain a mangé tout le caviar.

A un repas funèbre chez le fabricant Kostioukov, un vieux sacristain vit, parmi les hors-d'œuvre, du caviar frais et se mit à en manger avec avidité. On le poussa du coude, on le tira par les manches, mais, littéralement pétrifié de jouissance, il ne sentit rien et continua de manger. Il mangea tout le caviar et il y

en avait dans le pot quatre livres. Dix ans avaient passé, le sacristain était mort depuis longtemps, mais on se souvenait toujours du caviar. Soit que la vie fût à Ouklévo extrêmement misérable ou que les gens y fussent incapables de rien remarquer en dehors de ce mince événement, on n'en racontait rien autre chose.

La fièvre y était en permanence et on y trouvait des fondrières de boue, même en été, surtout le long des clôtures par-dessus lesquelles se courbaient de vieux saules qui donnaient une ombre large. On y sentait toujours une odeur de déchets d'usine et d'acide acétique quisert à la fabrication des indiennes. Les usines — trois d'indienne et une tannerie — étaient un peu en dehors du village. Elles étaient peu importantes et dans toutes il n'y avait guère que 400 ouvriers. La tannerie rendait souvent puante l'eau du ruisseau, les déchets empestaient les prés; le bétail des paysans était pris de peste sibérienne, et on ordonnait de fermer la fabrique. Elle passait pour fermée, mais elle travaillait en secret, au su du commissaire de police et du médecin du district à chacun desquels le propriétaire payait dix roubles par mois. Dans tout le village, il n'y avait que deux maisons passables, bâties en pierres et couvertes de tôle : dans l'une était installée la direction du canton; dans l'autre, à deux étages, située juste en face de l'église, vivait Grigori Pétrovitch Tsyboukine, artisan d'Epiphanskoë.

Grigori tenait une épicerie, mais ce n'était que pour la forme. En fait, il trafiquait de tout ce qui se présentait, eau-de-vie, bétail, peaux, blé, pores, et quand, par exemple, on demandait à l'étranger des pies pour les chapeaux de femme, Tsyboukine gagnait sur chaque paire trente kopeks. Il achetait des coupes de bois, prêtait de l'argent et était, au total, un vieil homme entreprenant.

Il avait deux fils. L'aîné, Anissime, servait dans la police, à la section des recherches, et venait rarement. Le plus jeune, Stépane, avait pris la voie commerciale et aidait son père, mais on n'attendait pas de lui une aide effective, car il était sourd et de faible santé. Sa femme, Akssinia, belle et svelte, qui portait les jours de fêtes chapeau et ombrelle, se levait tôt, se couchait tard, et courait tout le jour, les jupons retroussés, faisant sonner des clés, dans la grange, dans la cave ou dans la boutique. Tsyboukine la regardait avec joie; ses yeux brillaient et il regrettait que ce ne fût pas son fils aîné qui l'eût épousée, au lieu du plus jeune, le sourd, qui, visiblement, s'entendait peu en beauté féminine.

Le vicillard avait toujours été enclin à la vie de famille et il aimait sa famille plus que tout au monde, son fils aîné le policier surtout, et sa belle-fille. Akssinia, à peine mariée, avait montré une activité extraordinaire et avait su de suite à qui on pouvait

faire crédit et à qui il ne le fallait pas. Elle tenait les clés et ne les confiait même pas à son mari ; elle faisait claquer la machine à compter, regardait comme un paysan les dents des chevaux, et ne faisait que rire et que crier. Quoi qu'elle fit ou qu'elle dît, son beau-père s'attendrissait et murmurait : — En voilà une petite bru !.. En voilà une belle femme, bonne petite maman...

Il était veuf, mais un an après le mariage de son fils il ne put résister, et se remaria. On lui trouva à trente verstes d'Ouklévo une fille de bonne famille, mais déjà un peu âgée, belle et de bonne mine, Varvara Nikolaévna. Dès qu'elle fut installée dans sa chambre en haut, tout s'éclaira dans la maison comme si on eût mis aux fenêtres des vitres neuves ; les lampes d'images brûlèrent ; les tables se couvrirent de nappes blanches comme de la neige ; aux fenêtres et dans le jardin, sur le devant, apparurent des fleurs aux yeux rouges, et on ne mangea plus à une même terrine : il y eut une assiette devant chacun. Varvara Nikolaévna souriait affablement et il semblait que, dans la maison, tout souriait. Il se mit à venir dans la cour, ce qui auparavant n'avait jamais eu lieu, des pauvres, des errants, des pèlerins. On entendit sous les fenêtres les voix plaintives et chantantes des bonnes femmes d'Ouklévo et la toux piteuse des moujiks faibles et maigres qui avaient été chassés des usines pour ivrognerie. Varvara les aidait d'argent,

de pain et de vieux habits, puis, s'étant familiarisée dans la maison, elle se mit à prendre en cachette pour eux différentes choses dans la boutique. Le sourd la vit une fois emporter deux demi-quarts de livre de thé, et cela le déconcerta.

— Maman vient de prendre deux demi-quarts de livre de thé, dit-il à son père; où faut-il marquer cela?

Le père ne répondit rien, s'arrêta, et réfléchit, remuant les sourcils. Puis il monta chez sa femme:

— Varvarouchka, ma petite mère, lui dit-il doucement, si tu as besoin de quelque chose dans la boutique, prends-le... Prends-le sans te gêner.

Le lendemain, le sourd, courant dans la cour, lui cria :

— Maman, prenez ce dont vous aurez besoin.

Il y avait dans ce fait de donner des aumônes quelque chose de joyeux et de léger, quelque chose de nouveau comme les lampes devant les images et les fleurs rouges. Quand, au carnaval, ou à la fête paroissiale, qui durait trois jours, on écoulait aux moujiks du salé pourri exhalant une si griève odeur qu'il était difficile de se tenir auprès des barils, quand on prenait en gage aux ivrognes des faulx, des chapeaux, des hardes de femmes, quand les ouvriers des fabriques se vautraient dans la boue, hébétés par la mauvaise eau-de-vie, et que le mal, ayant pris consistance, semblait se tenir en l'air comme un brouillard,

on se sentait un peu mieux à l'idée que, là, dans la maison, il y avait une femme douce et propre qui ne s'occupait ni de salé, ni de vodka. Ses aumônes agissaient, en ces jours pénibles et troubles, à la façon d'une soupape de sûreté dans une machine.

Dans la maison de Tsyboukine, les jours passaient dans l'affairement. Le soleil n'était pas encore levé qu'Akssinia s'ébrouait, se lavant dans le vestibule ; le samovar bouillait dans la cuisine et ronflait comme s'il prédisait quelque malheur ; le vieux, vêtu d'un long surtout noir et de pantalons de coton dans de hautes bottes luisantes, allait et venait par les chambres, propre, petit, et frappant du talon, comme le papa beau-père d'une chanson connue. On ouvrait la boutique. Quand il faisait bien jour, on avançait de la porte un drojki, et le vieux s'y asseyait gaillardement, enfonçant sa casquette jusqu'aux oreilles. A le voir, personne n'eût dit qu'il avait déjà cinquante-six ans. Sa femme et sa bru le regardaient partir, et, lorsqu'il avait une belle redingote propre et qu'au drojki était attelé un énorme étalon noir qui avait coûté trois cents roubles, le vieux n'aimait pas que des moujiks, avec leurs plaintes et leurs demandes, s'approchassent de lui. Il détestait les moujiks et les méprisait, et s'il en voyait quelqu'un l'attendant à la porte, il lui criait avec colère :

— Qu'attends-tu là ? Va-t-en !

Et si c'était un pauvre.

— Dieu te donnera !

Il partait pour affaires. Sa femme, vêtue de sombre, avec un tablier noir, faisait les chambres ou aidait à la cuisine. Akssinia vendait dans la boutique, et l'on entendait dehors tinter les bouteilles et l'argent ; on l'entendait rire ou crier et comme se fâchaient les acheteurs qu'elle trompait ; on pouvait remarquer en même temps qu'il se faisait dans la boutique un commerce clandestin d'eau-de-vie. Le sourd se tenait aussi à la boutique, ou bien, sans chapeau, les mains enfoncées dans les poches, il se promenait dans la rue, regardant distraitement les isbas ou le ciel. Six fois par jour, chez les Tsyboukine, on prenait du thé, et quatre fois on se mettait à table pour manger. Le soir, on comptait et on inscrivait la recette. Puis on dormait profondément.

Les trois fabriques d'indienne à Ouklévo et les demeures des fabricants Khrymine aînés, Khrymine jeunes et Kostioukov étaient réunies par le téléphone. On avait installé aussi le téléphone à l'administration cantonale. Mais là, il cessa vite d'être en usage et les punaises et les blattes s'y établirent. Le starchine du canton était peu instruit et il écrivait chaque mot avec une grande lettre ; pourtant, quand le téléphone fut dérangé, il dit : — Maintenant, sans le téléphone, ça va être difficile.

Les Khrymine aînés plaidaient constamment avec les jeunes, et parfois les jeunes se disputaient entre eux et se mettaient aussi à plaider. Alors leur fabrique ne travaillait pas un mois ou deux, jusqu'à ce qu'ils fussent réconciliés. Cela distrayait les habitants d'Oukléévo, parce que, à propos de leurs disputes, il se faisait beaucoup de cancons et de pourparlers. Aux fêtes, Kostioukov et les Khrymine jeunes organisaient des promenades en voiture ; ils passaient à toutes brides à Oukléévo et écrasaient des veaux. Akssinia, toute froufroulante de jupons empesés, parée à l'excès, se carrait dans la rue auprès de sa boutique. Les Khrymine jeunes l'attrapaient et l'emmenaient comme par force. Tsyboukine attelait lui aussi pour montrer quelque nouveau cheval et il prenait sa femme avec lui. Le soir, après les promenades en voiture, quand tout le monde était couché, on jouait chez les Khrymine jeunes, sur un bon accordéon, et s'il y avait de la lune, les sons faisaient l'âme inquiète et joyeuse ; Oukléévo ne paraissait plus une fosse.

## II

Anissime ne venait à la maison que rarement, pour les grandes fêtes, mais il envoyait souvent, par des



gens de chez lui, des présents, et des lettres, écrites d'une écriture autre que la sienne, et très-belle. Chaque lettre était écrite sur une feuille de papier écolier et à la manière d'une supplique. Les lettres étaient pleines d'expressions qu'Anissime n'employait jamais en parlant : « Mes chers papa et maman, je vous envoie une livre de thé parfumé pour la satisfaction de vos besoins physiques. »

Au bas de chaque lettre était griffonné, comme avec une plume cassée : « Anissime Tsyboukine, » et au-dessous, de la même magnifique écriture que le reste de la lettre : « Agent. »

On lisait ses lettres plusieurs fois, et le père, ému, rouge, disait :

— Voilà ! il n'a pas voulu vivre ici ; il est entré dans la voie de l'instruction. Eh bien ! laissons-le faire ; chacun est marqué pour quelque chose.

Un peu avant le carnaval, il y eut une forte pluie avec des grêlons. Le vieux et Varvara se mirent à la fenêtre pour regarder, et tout à coup ils virent Anissime arriver de la station dans un traîneau. On ne l'attendait pas du tout. Il entra comme inquiet et agité, et il demeura ainsi tout le temps : il avait on ne sait quel air dégagé. Il ne se pressait pas de repartir et il semblait qu'on l'eût congédié. Varvara, contente de sa venue, le regardait d'un air fin, soupirait et remuait la tête :

— Qu'y a-t-il donc, mon ami? disait-elle. Le gail-  
lard a déjà vingt-huit ans et il est encore garçon !  
ah, la la, la là!

De la chambre voisine on n'entendait de ses pa-  
roles calmes et égales que : « Ah, la la, la la ! » Elle se  
mit à chuchoter avec le vieux et avec Akssinia, et leur  
visage prit aussi un air fin et mystérieux comme s'ils  
conspiraient : on décida de marier Anissime...

— Ah, la la, la la!... on a marié ton cadet depuis  
longtemps et toi tu es toujours sans compagne, com-  
me un coq au marché, lui dit Varvara. Où cela se fait-  
il? Marie-toi, s'il plait à Dieu; tu retourneras là bas,  
comme tu le veux, à ton service et ta femme restera  
ici nous aider. Tu vis dans le désordre, mon garçon,  
et tu as, je le vois, oublié toute sorte d'ordre... Ah,  
la la, la la ; il n'y a que péché avec vous autres, gens  
de villes...

Quand les Tsyboukine se mariaient, on choisissait  
pour eux, comme pour les gens riches, les plus belles  
fiancées. On en chercha aussi une belle pour Anis-  
sime. Il avait un extérieur vulgaire et insignifiant. De  
petite taille, de complexion faible et chétive, ses joues  
étaient pleines et gonflées comme s'il les soufflait ;  
ses yeux ne bougeaient pas et son regard était per-  
çant. Sa barbe était rousse, clairsemée, et quand il  
réfléchissait, il la fourrait dans sa bouche et la mor-  
dait. Avec cela il buvait, on le voyait à sa figure et à

sa démarche. Pourtant quand on lui annonça qu'on lui avait trouvé une fiancée très belle, il dit :

— Eh bien ! je ne suis pas borgne moi non plus... Dans notre famille, on peut le dire, tous les Tsyboukine sont beaux.

Il y avait tout près de la ville un village nommé Torgouévo. Une moitié en avait été réunie récemment à la ville, et là, dans une petite maison à elle, vivait une veuve qui avait une sœur si pauvre, qu'elle allait à la journée avec sa fille. On parlait de la beauté de Lipa même à Torgouévo et seule son extrême pauvreté tourmentait tout le monde. On décidait qu'un homme âgé ou que quelque veuf l'épouserait malgré sa pauvreté, ou la prendrait auprès de lui, « comme ça, » et qu'ainsi, par elle, sa mère serait nourrie. Les marieuses la désignèrent à Varvara, qui partit pour Torgouévo. On organisa ensuite une entrevue dans la maison de la tante, avec, comme il convient, des hors-d'œuvre et de l'eau-de-vie. Lipa, vêtue d'une robe rose faite exprès pour la circonstance, avait dans les cheveux un ruban ponceau, pareil à une flamme. Elle était maigre, faible et pâle, avec des traits délicats et fins, brunis par le travail au grand air. Un timide et mélancolique sourire ne quittait pas sa figure et ses yeux regardaient de façon enfantine, avec confiance et curiosité.

Elle était toute jeune, la poitrine à peine marquée,

mais on pouvait la marier parce qu'elle avait l'âge. En fait elle était gentille, et une seule chose en elle pouvait ne pas plaire : de grandes mains d'homme qui, maintenant oisives, pendaient pareilles à de longues pinces.

— Elle n'a pas de dot, mais nous n'y faisons pas attention, dit Tsyboukine à la tante. Pour notre fils Stépane nous avons pris aussi une femme dans une pauvre famille, et maintenant nous ne faisons que nous en louer : soit à la maison, soit pour les affaires, elle a des mains d'or.

Lipa était debout près de la porte et avait l'air de dire : « Faites de moi ce que vous voudrez : je me fie à vous. » Sa mère Prascovia, la journalière, était cachée dans la cuisine et mourait de honte. Un jour, dans sa jeunesse, un marchand chez lequel elle lavait le parquet l'avait trépigée dans un accès de colère ; elle avait eu une peur violente, et l'effroi était demeuré dans son âme pour toute sa vie. D'effroi ses pieds et ses mains tremblaient sans cesse et ses joues tremblaient. Assise dans la cuisine, elle tâchait d'écouter ce que disaient les Tsyboukine et se signait continuellement, appuyant les doigts sur son front et regardant l'Image. Anissime, un peu ivre, ouvrit la porte de la cuisine et lui dit d'un ton dégagé :

— Pourquoi donc restez-vous là, chère petite maman ? nous nous ennuyons sans vous.

Prascovia, rougissant, pressant les mains sur sa poitrine maigrie et creuse, répondit :

— Que daignez-vous me dire!... Nous vous sommes très obligées...

Après l'entrevue on fixa le jour du mariage.

Anissime, chez lui, ne faisait qu'aller et venir dans les chambres et siffler, ou bien, tout à coup, se souvenant de quelque chose, il se mettait à penser et regardait le plancher fixement, sans remuer, comme s'il eût voulu faire pénétrer son regard très avant dans la terre. Il n'exprimait aucun plaisir de se marier vite, pendant la semaine de Quasimodo, ni désir de revoir sa fiancée ; il ne faisait que siffler. Il était évident qu'il ne se mariait que parce que son père et sa belle-mère le voulaient et que parce qu'ainsi le veut l'usage à la campagne : le fils se marie pour qu'il y ait une aide à la maison. Il partit sans se hâter, ne se comportant pas du tout comme les fois précédentes : il semblait particulièrement dégagé et ne dit rien de ce qu'il fallait.

### III

Les habits de mariage avaient été commandés à deux sœurs, tailleuses du hameau de Chikalovo, qui étaient

de la secte des flagellants. Elles vinrent à plusieurs reprises essayer, demeurant chaque fois longtemps à boire du thé. Elles firent à Varvara une robe cannelle, ornée de dentelles noires et de jais, et à Akssinia une robe vert clair, avec un devant jaune et une traîne. Lorsqu'elles eurent fini, Tsyboukine ne les paya pas en argent, mais en marchandises de sa boutique. Elles partirent chagrines, tenant sous le bras des paquets de bougie et des boîtes de sardines, dont elles n'avaient que faire. Sorties d'Ouklévo et arrivées dans les champs, elles s'assirent sur une motte et se mirent à pleurer.

Anissime revint trois jours avant la noce, tout habillé de neuf. Il avait des caoutchoucs luisants, une cordelière à boucles en guise de cravate, et sur les épaules un pardessus jeté sans que les manches fussent passées.

Ayant prié Dieu avec gravité, il salua son père et lui donna en cadeau dix roubles en argent et dix pièces de cinquante kopeks. Il en donna autant à Varvara, et à Akssinia vingt pièces de vingt-cinq kopeks. La principale merveille de ces cadeaux était que toutes les pièces, comme choisies, étaient neuves et brillaient au soleil. S'efforçant de paraître grave et posé, Anissime se tendait le visage et gonflait les joues, mais son haleine sentait l'eau-de-vie. Vraisemblablement à chaque station il s'était précipité au buffet. Il y avait

de nouveau en lui quelque chose de dégagé, quelque chose d'extrême. Anissime et son père prirent du thé et mangèrent un peu. Varvara, tripotant ses roubles neufs, demanda des nouvelles de gens d'Oukléévo qui vivaient à la ville.

— Rien à dire, Dieu merci, ils vont bien, dit Anissime ; il n'y a que chez Ivan Légorov où a eu lieu un événement de famille. Sa vieille Sophia Nikiphorovna est morte de la phtisie. On a fait faire chez un pâtissier, à deux roubles et demi par tête, le dîner pour le repos de son âme. Il y avait du vin. Quels moujiks sont nos pays ! Pour eux aussi on avait payé deux roubles et demi ; ils n'ont rien mangé ! Est-ce qu'un moujik comprend les sauces !

— Deux roubles et demi ! dit le vieux hochant la tête.

— Eh quoi ? Ce n'est pas un village, là-bas. Tu entres au restaurant pour manger, tu demandes ceci et cela, il vient du monde, tu bois, et tu regardes : il est déjà l'aube et vous avez à payer chacun trois ou quatre roubles. Et quand on est avec Samorodov, il aime à prendre à la fin du café avec du cognac, et le cognac, s'il te plaît, coûte six griveniks<sup>1</sup> le petit verre.

— Quelle blague, dit le vieillard avec admiration ; il ne fait que mentir !

1. 60 kopeks (1 fr. 50).

— Maintenant, je suis toujours avec Samorodov. C'est ce Samorodov qui vous écrit mes lettres. Il écrit magnifiquement. Et si je vous disais, maman, continua joyeusement Anissime se tournant vers Varvara, quel homme c'est que Samorodov, vous ne me croiriez pas. Nous l'appelons tous Mouktar, car c'est une espèce d'Arménien, il est tout noir. Je vois au travers de lui; je connais toutes ses affaires comme mes cinq doigts, maman, et il le sait; aussi il ne fait que me suivre, il ne me quitte pas d'un pas et l'eau même ne nous séparerait pas <sup>1</sup>. Quoiqu'il me craigne, il ne peut pas vivre sans moi. Où je vais, il vient aussi. J'ai, maman, l'œil sûr et juste. Je vais au marché aux nippes : je vois un moujik qui vend une chemise : « Arrête, moujik ! c'est une chemise volée. » Et c'est vrai ! Ça se trouve ainsi : la chemise a été volée.

— A quoi connais-tu cela ? demanda Varvara.

— A rien, j'ai l'œil. Je ne sais pas quelle chemise il y a là, je sais seulement que quelque chose me tire vers elle ; chemise volée, voilà tout. Chez nous, dans la police, on dit déjà : « Allons, Anissime, va-t-en tirer les bécassines. » Ça veut dire chercher quelque chose de volé. Oui !... Chacun peut voler, mais comment cacher ? La terre est grande et il n'y a pas de place pour cacher quelque chose de volé...

— Dans notre village, chez les Gountorev, dit

1. Expression proverbiale russe.



Varvara en soupirant, on a volé, la semaine dernière, un mouton et deux agnelles; et personne pour les retrouver... Ah la la la la!

— Eh bien quoi? on peut les retrouver! Ce n'est rien à faire; on le peut.

Le jour du mariage arriva. C'était une fraîche, mais claire et joyeuse journée d'avril. Dès le grand matin, on advint en voitures de tous côtés; les grelots sonnaient aux troikas et aux attelages à deux chevaux; il y avait des rubans de couleurs dans les crinières et aux arcs des brancards. Inquiets de ces arrivées, les freux criaient dans les saules, et, éperdument, sans cesse, les sansonnets chantaient, comme s'ils se fussent réjouis qu'il y eût un mariage chez les Tsyboukine.

Les tables, dans la maison, étaient déjà couvertes de longs poissons, de jambons, d'oiseaux farcis, de boîtes de conserves, de diverses salaisons et marinades, et d'une quantité de bouteilles d'eau-de-vie et de vins; on sentait une odeur de saucisse fumée et de homard gâté. Le vieux passait autour des tables, frappant des talons et aiguisant des couteaux l'un sur l'autre. On appelait sans cesse Varvara pour lui demander quelque chose, et elle, l'air effaré, essoufflée, courait dans la cuisine, où depuis le matin travaillaient le cuisinier de Kostioukov et la cuisinière des Khrymine jeunes. Akssinia, frisée, en corset, sans sa robe, avec

des bottines neuves qui criaient, volait dans la cour comme un tourbillon ; on ne voyait que ses genoux nus<sup>1</sup> et sa gorge. On entendait du bruit, des injures et des jurons.

Les passants s'arrêtaient devant les portes grandes ouvertes et on sentait en tout qu'il se préparait quelque chose d'inaccoutumé.

On est parti chercher la fiancée ! annonça-t-on.

Le bruit des grelots au delà du village s'épandait et mourait... Vers trois heures, les gens se précipitèrent, les grelots tintèrent de nouveau : on amenait la fiancée !

L'église fut pleine : le grandcandélabre était allumé ; les chantres, comme l'avait désiré le vieux Tsyboukine, chantaient sur de la musique imprimée. L'éclat des lumières et des robes voyantes aveuglait Lipa. Il lui semblait que les chantres de leurs voix sonores lui frappaient sur la tête comme avec des marteaux. Le corset, que pour la première fois de sa vie elle mettait, et ses souliers la gênaient. Elle avait l'air de ne revenir que d'un évanouissement, de regarder et de ne pas comprendre. Anissime, en redingote noire, un cordonnnet rouge en guise de cravate, songeait, regardant un point fixement. Quand les chantres criaient très fort, il se signait. Son âme était attendrie, il aurait voulu pleurer. Il connaissait cette église dès sa pre-

1. Les femmes du peuple portent des bas très courts.

mière enfance. Sa défunte mère l'y portait autrefois pour communier ; plus tard il chantait dans le chœur avec les enfants ; chaque coin, chaque icône lui rappelait tant de souvenirs ! Et maintenant on célébrait son mariage. Il faut se marier pour le bon ordre, mais à peine y songeait-il, comme s'il n'eût pas compris ou comme s'il eût complètement oublié. Les larmes l'empêchaient de regarder les images, il avait un poids sur le cœur. Il priait et demandait à Dieu que les malheurs inévitables qui étaient prêts d'un jour à l'autre à fondre sur sa tête lui fussent épargnés et passassent autour de lui, comme font autour d'un village, durant la sécheresse, sans donner une goutte de pluie, des nuages d'orage.

Il y avait tant de péchés déjà accumulés dans son passé, tant de péchés qu'ils étaient tout à fait ineffaçables, irréparables, et qu'il semblait même absurde d'en demander pardon. Et cependant il en demandait pardon, et il fit même un grand sanglot. Mais personne n'y prit garde on pensa qu'il avait un peu bu.

On entendit une anxieuse plainte d'enfant :

— Petite maman, emporte-moi d'ici !

— Silence là-bas ! cria le prêtre.

Au retour de l'église, la foule suivit en courant. Il y avait des gens rassemblés près de la boutique, près des portes, et dans la cour, sous les fenêtres ; des femmes étaient venues exalter les époux. Aussitôt qu'ils

franchirent le seuil, les chantres, déjà rangés dans le vestibule avec leur musique, partirent à chanter de toutes leurs forces. Une musique commandée exprès à la ville se mit à jouer. On avait apporté dans de hauts verres du champagne du Don, et, se tournant vers les mariés, le contre-maître charpentier Elizarov, grand vieux, maigre, aux sourcils si épais que l'on voyait à peine ses yeux, leur dit :

— Anissime et toi, mon enfant, aimez-vous l'un l'autre ; vivez selon les lois de Dieu, mes enfants, et la Reine des Cieux ne vous abandonnera pas.

Il s'appuya sur l'épaule de Tsyboukine et sanglota.

— Pleurons, Grigori Pétrov, pleurons de joie, dit-il d'une petite voix menue. Et soudainement il se mit à rire et continua d'une voix pleine et éclatante :

— Ho ! ho ! ho !... C'est aussi une belle bru ! Tout chez elle est en place, tout est bien poli, rien ne grince ; tout le mécanisme est en ordre et bien vissé.

Il était né dans le district d'Iégoriévskoé, mais il travaillait depuis sa jeunesse dans les usines d'Ouk-lévo et des environs, et il s'y était fixé. On le connaissait pour vieux depuis longtemps, toujours aussi long et aussi maigre, et on l'appelait Béquille. Parce que, peut-être, depuis plus de quarante ans, il ne s'occupait que de réparations, il ne jugeait tout homme et toute chose qu'au point de vue de la solidité : n'y avait-il pas besoin de réparation ? Avant de s'as-

soir à table, il essaya quelques chaises pour voir si elles étaient solides. Il toucha même du doigt le lavaret.

Après le vin mousseux, tous s'installèrent à table. Les convives parlaient et remuaient leurs chaises. Dans le vestibule les chanteurs chantaient et la musique jouait; les femmes en même temps, dans la cour, toutes d'une même voix, célébraient les mariés. C'était un effrayant, un sauvage mélange de sons, à faire perdre la tête.

Béquille se tournait sur sa chaise, cognait des coudes ses voisins, les empêchait de parler, et tantôt pleurait, tantôt riait.

— Enfants, enfants, enfants..., marmottait-il vite; Akssiniouchka, machère, Varkarouchka, nous vivrons tous en paix et en concorde, mes petites hachettes chéries...

Il buvait peu et d'avoir bu un verre d'eau-de-vie anglaise, il était ivre. Cette ignoble eau-de-vie faite d'on ne sait quoi stupéfiait tous ceux qui en buvaient, comme si on les eût frappés. Les langues commençaient à s'embrouiller.

Il y avait à la fête le clergé, les contre-maîtres des fabriques et leurs femmes, des détaillants et des aubergistes des autres villages. Le starchine du canton et son secrétaire, qui servaient ensemble depuis quatorze ans et qui, dans tout ce temps-là, n'avaient

pas signé un papier ni laissé sortir des locaux administratifs un seul homme sans l'avoir trompé ou lésé, étaient assis l'un à côté de l'autre, tous deux gros, bouffis, et si nourris, semblait-il, d'injustice, que même la peau de leur visage était particulière et semblable à celle d'un coquin. La femme du secrétaire, qui était extrêmement maigre et bigle, avait amené avec elle tous ses enfants. Pareille à un oiseau de proie, elle louchait sur les assiettes, attrapant tout ce qui lui tombait sous la main et le cachait pour elle et pour ses enfants, dans ses poches.

Lipa, pétrifiée, était assise avec la même expression de visage qu'à l'église. Anissime, depuis le moment où il avait fait connaissance avec elle, ne lui avait pas dit un mot et ne savait pas encore quel était le son de sa voix.

Assis auprès d'elle, il continuait à se taire et buvait de l'eau-de-vie anglaise. Quand il fut ivre, il se mit à dire à sa tante, assise en face de lui :

— J'ai un ami qui s'appelle Samorodov. C'est un homme particulier. Il est bourgeois honoraire <sup>1</sup> et peut parler. Mais cependant, ma petite tante, je vois comme au travers de lui, et il le sent. Permettez-moi de boire avec vous à la santé de Samorodov, ma petite tante.

Varvara tournait autour de la table, invitant les

1. Un des derniers tchins de la table des rangs.

convives, exténuée, l'air égaré, et contente apparemment qu'il y eût tant de plats à manger, que tout fût si riche et que personne ne pût rien trouver à redire. Le soleil se coucha, le repas durait encore. On ne se rendait pas compte de ce qu'on mangeait et de ce qu'on buvait. On ne pouvait pas bien discerner ce qu'on disait. De temps à autre seulement, quand la musique se taisait, on entendait quelque femme crier :

— Vous avez sucé notre sang, hérodes; n'en crèverez-vous pas?

Le soir il y eut des danses avec de la musique. Les Khryminejeunes arrivèrent apportant de leur eau-de-vie, et l'un d'eux, quand il dansait un quadrille, en tenait dans chaque main une bouteille, tandis qu'il avait dans la bouche un petit verre; cela faisait rire tout le monde. Entre les quadrilles, on se mettait tout à coup à danser à croupetons. La verte Akssinia ne faisait que luire et disparaître, et la queue de sa robe faisait du vent. Quelqu'un marcha sur sa frange; Béquille s'écria :

— Eh! vous avez arraché une plinthe là-bas, les enfants!

Les yeux d'Akssinia, gris et naïfs, bougeaient rarement, et sur son visage jouait sans cesse un sourire naïf: il y avait quelque chose de serpent in dans ces yeux fixes, dans sa petite tête sur un long col, et dans sa sveltesse. Habillée de vert avec un corsage

jaune, souriante, elle regardait, comme une vipère au printemps, dans le seigle vert, levant et allongeant la tête, regarde un passant. Les Khrymine étaient très familiers avec elle et on pouvait remarquer qu'avec l'aîné elle était depuis longtemps déjà dans les relations les plus intimes. Le sourd ne comprenait rien et ne la regardait pas; il était assis, les jambes croisées, mangeant des noix qu'il cassait entre ses dents avec un bruit si fort qu'il semblait tirer des coups de pistolet.

Soudain le vieux Tsyboukine vint au milieu de la salle, et, levant en l'air son mouchoir, fit signe qu'il voulait lui aussi danser la danse russe. Un bruit d'approbation courut dans toute la maison et dans la cour parmi la foule.

— *Il va danser! Lui-même va danser!*

Varvara dansa, et Tsyboukine ne fit que balancer son mouchoir et marquer la mesure avec les talons, mais ceux qui, dans la cour, penchés l'un sur l'autre, regardaient par les fenêtres, étaient en extase, et ils lui pardonnèrent tout pour un instant, et sa richesse et ses tromperies.

— Tu es un brave. Grigori Pétrov, cria-t-on dans la foule. Va, marche! C'est signe que tu peux encore faire quelque chose! Ha, ha, ha!...

La fête finit vers deux heures du matin. Anissime, titubant, fit le tour de la salle pour remercier les chan-



teurs et les musiciens et il donna à chacun une pièce de cinquante kopeks neuve. Son père ne chancelait pas, mais s'arrêtait sur chaque jambe. Il accompagnait les invités, disant à chacun :

— La noce a coûté deux mille roubles.

Quand on fut dispersé, quelqu'un se trouva avoir changé un bon surtout pour un vieux à l'aubergiste de Chikalovo. Anissime s'échauffa et se mit à crier :

— Arrête ! Je vais le trouver de suite. Je sais qui a volé ça ! Arrête !

Il s'élança dans la rue, se précipita sur quelqu'un ; on l'attrapa, on le ramena sous les bras à la maison et on le poussa, rouge de colère, saoul et tout suant, dans la chambre dans laquelle la tante avait déjà déshabillé Lipa. Et on l'y ferma.

#### IV

Au bout de cinq jours, Anissime, se disposant à partir, monta chez Varvara lui dire adieu. Elle tricotait un bas de laine rouge, assise près de la fenêtre : toutes ses veilleuses brûlaient devant les images et on sentait dans sa chambre une odeur d'encens.

— Tu restes peu de temps avec nous, lui dit-elle. Tu commences à t'envoyer, bien sûr ? Ah là là la

la!... Nous vivons bien, il y a de tout chez nous en abondance, et ton mariage s'est bien passé; ton père dit qu'il a coûté deux mille roubles. Nous vivons, en un mot, comme des marchands. Seulement on s'ennuie chez nous! Nous offensoons trop le monde. Mon cœur en souffre, mon ami. Comme nous l'offensoons, ah! mon Dieu! Échangeons-nous un cheval, achetons-nous quelque chose, louons-nous un ouvrier, nous trompons en tout; tromperie et tromperie. L'huile de chénevis que nous vendons est aigre, gâtée : il y a des gens chez qui le goudron de bouleau est meilleur. Dis-moi, je te prie, ne pourrait-on pas vendre de bonne huile?

— Chacun est marqué pour quelque chose, maman.

— Oui, mais il faut mourir? Aye, aye! Vraiment tu devrais en parler à ton père!...

— Parlez-lui en vous-même.

— Ah, oui! Je dis une chose, il me répond comme toi un seul mot : chacun est marqué pour quelque chose. Crois-tu que, dans l'autre monde, on ira chercher cela? Le jugement de Dieu est juste.

— Certainement personne n'ira chercher cela, dit Anissime en soupirant; il n'y a pas de Dieu, voyez-vous, maman. Qui y aura-t-il à chercher là?

Varvara le regarda, surprise, se mit à rire et leva les bras. Comme elle s'étonnait si sincèrement et le regardait à la façon d'un extravagant, il se troubla :

— Un Dieu, il y en a peut-être un, dit-il, mais il n'y a pas de foi. Tandis qu'on me mariait, je n'étais pas dans mon assiette. Comme quand on prend un œuf sous une poule et que dedans piaule un petit poulet, j'ai senti tout à coup ma conscience piauler, et tout le temps j'ai pensé : il y a un Dieu. Mais aussitôt sorti de l'église, plus rien. D'où puis-je savoir s'il y a un Dieu ou non ? On ne nous apprend pas cela dès l'enfance. Quand l'enfant tette encore, on ne lui apprend qu'une chose : chacun son affaire. Voyez, mon père non plus ne croit pas en Dieu. Vous m'avez dit une fois qu'on a pris un mouton chez Gountarov..... J'ai trouvé qui l'a volé : c'est le moujik de Chikalovo. Il l'a volé, mais la peau est chez mon père!... Voilà la foi qu'il y a !

Anissime cligna un œil et secoua la tête.

— Le starchine non plus ne croit pas en Dieu, continua-t-il ; le secrétaire non plus, le sacristain non plus. S'ils vont à l'église et observent les jeûnes, c'est pour que les gens ne parlent pas mal d'eux, et pour le cas où peut-être, tout de même, il y aurait un jugement dernier. On dit maintenant que la fin du monde pourrait venir parce que le monde est devenu plus faible, et qu'on ne respecte plus ses parents et ainsi de suite. Ce sont des bêtises. Je crois, maman, que tout le mal vient de ce que les gens ont peu de conscience... Je vois tout au fond, et je comprends. Si un homme a une

chemise volée, je le vois. Un homme est assis au traktir et il vous semble qu'il boit du thé et rien de plus, et moi, en dehors du thé, je vois qu'il n'a pas la conscience tranquille. On peut marcher toute la journée, on ne trouve pas un homme qui ait une bonne conscience. La raison en est qu'on ne sait pas s'il y a un Dieu... Allons, eh bien, maman, adieu ! Portez-vous bien, et gardez-moi bon souvenir.

Anissime se prosterna aux pieds de sa tante.

— Nous vous remercions pour tout, maman, dit-il. Notre famille reçoit de vous un grand profit. Vous êtes une femme très convenable, et je suis très satisfait de vous.

Anissime sortit, ému, mais il revint et dit :

— Samorodov m'a entraîné dans une affaire, j'y deviendrai riche ou je me perdrai. S'il arrivait quelque chose, maman, vous consolerez mon père.

— Allons donc, il n'y aura rien ! Ah là là !.. Dieu est miséricordieux. Mais vois-tu, Anissime, tu devrais un peu caresser ta femme ; vous vous regardez comme si vous boudiez ; vous devriez au moins vous sourire.

— Aussi, comme elle est bizarre, dit Anissime en soupirant. Elle ne comprend rien et ne dit jamais rien. Elle est très jeune. Laissons-la grandir...

Un grand étalon blanc, très gras, attendait déjà devant la porte, attelé à un tilbury. Tsyboukine monta

gaillardement, s'assit et prit les rênes. Anissime embrassa Varyara, Akssinia et son frère. Lipa, debout elle aussi sur la porte, immobile, regardait à côté, comme si elle ne fût pas venue pour accompagner son mari, mais pour on ne sait quoi. Anissime s'approcha d'elle, toucha du bout de ses lèvres sa joue légèrement :

— Adieu, lui dit-il.

Elle, sans le regarder, sourit d'un air étrange. Son visage se mit à trembler, et tous, sans savoir pourquoi, eurent pitié d'elle. Anissime, d'un bond, s'assit lui aussi, et se mit les mains sur les côtés parce qu'il se croyait beau.

Quand ils furent arrivés sur la hauteur, Anissime se retourna à tout moment pour voir le village. Le jour était chaud et clair. On sortait le bétail pour la première fois et auprès de lui marchaient des jeunes filles et des femmes, vêtues de leurs robes de fête. Un bœuf brun, heureux d'être libre, mugissait et déchirait le sol de ses pattes de devant. Partout, en haut et en bas, chantaient les alouettes. Anissime regardait l'église, jolie, toute blanche (on venait de la reblanchir), et il se souvenait comme il y avait prié cinq jours auparavant. Il regardait l'école au toit vert, le ruisseau dans lequel il se baignait autrefois et pêchait à la ligne. Et la joie remua dans son cœur. Il aurait voulu que, soudain, une muraille sortît de terre et

l'empêchèt d'avancer, et qu'il pût rester avec son seul passé...

A la gare, ils s'approchèrent du buffet et burent un verre de Xérès. Le vieux chercha sa bourse pour payer.

— Je régale! dit Anissime.

Son père, attendri, lui frappa sur l'épaule et, clignant des yeux, dit au buffetier : Vois un peu quel fils j'ai!

— Si tu restais travailler à la maison, Anissime, dit-il, tu n'aurais pas de prix : je te couvrirais d'or de la tête aux pieds!

— Tout à fait impossible, papa.

Le Xérès était aigre et sentait la cire, pourtant ils en burent encore un verre.

Quand Tsyboukine revint de la gare, il ne reconnut pas, à la première minute, sa bru. A peine son mari parti, Lipa avait changé, devenue soudain toute gaie. Nu-pieds, avec un vieux jupon usé, les manches retroussées jusqu'aux épaules, elle lavait l'escalier du vestibule, chantant d'une petite voix argentine, et lorsque, portant le grand cuveau plein de lavure, elle regardait le soleil avec son sourire d'enfant, il semblait qu'elle était, elle aussi, une alouette.

Un vieil ouvrier qui passait devant la porte hocha la tête et s'exclama :

— Quelle bru Dieu t'a encore envoyée, Grigori Pétrov! Ce ne sont pas des femmes, ce sont de vrais trésors.

## V

Le huit juillet, un vendredi, Elizarov, surnommé Béquille, et Lipa revenaient de Kazanskoé, où ils étaient allés, pour la fête patronale, faire leurs dévotions à la Vierge de Kazan. La mère de Lipa venait derrière eux. Malade et essoufflée, elle restait toujours en arrière. C'était presque le soir.

— Aha!.. s'étonnait Béquille, écoutant Lipa. Et alors?

— J'aime beaucoup les confitures, Ilia Makarytch, dit Lipa. Je m'assois dans un petit coin et je bois du thé en mangeant des confitures. Ou bien j'en bois avec Varvara Nikolaïvna et elle me raconte quelque histoire touchante. Elle a beaucoup de confitures; elle en a quatre pots! Mange, me dit-elle, Lipa, ne te gêne pas!

— Aha!.. quatre pots!

— Ils vivent richement. On mange avec le thé du pain blanc, et il y a de la viande tant qu'on en veut. Ils vivent richement, mais on a peur chez eux, Ilia Makarytch. Ah! comme on a peur!

— De quoi donc as-tu peur, mon enfant? demanda

Béquille, se retournant pour voir si Prascovia était loin.

— D'abord quand le mariage a été célébré, j'ai eu peur d'Anissime Grigorytch. Il n'est pas méchant, il ne m'a rien fait, mais quand il s'approchait de moi, je sentais du froid dans tout mon corps, dans tous mes os. Pas une pauvre petite nuit, je n'ai dormi; je tremblais tout le temps et je priais Dieu. Maintenant j'ai peur d'Akssinia, Ilia Makarytch! Elle n'est pas mauvaise, elle sourit toujours, mais par moments elle regarde par la fenêtre et ses yeux sont mauvais, et brûlent, verts, comme ceux des brebis dans un toit. Les Khrymine jeunes l'entortillent : « Votre vieux, lui disent-ils, a un petit bout de terre de quarante dessiastines à Boutiokino ; c'est un bout de terre, disent-ils, où il y a de l'argile, du sable et de l'eau ; aussi, disent-ils, Akssioucha, fais-toi construire par lui une briqueterie ; nous nous associerons avec toi. » La brique vaut maintenant vingt roubles le mille ; c'est une bonne affaire. Hier soir, après dîner, Akssinia a dit au vieux : « Je veux, dit-elle, monter une briqueterie à Boutiokino, je serai marchande en mon propre nom. » Elle a dit ça, en souriant, mais la figure de Grigori Pétrévitch s'est assombrie ; évidemment ça ne lui plaisait pas. « Tant que je vivrai, a-t-il dit, pas de division ; il faut vivre ensemble. » Elle lui a jeté un regard... elle s'est mise à grincer des dents!... on a porté des beignets ; elle n'en a pas mangé.



— Aha!... s'étonna Béquille ; elle n'en a pas mangé!

— Et dis-moi, je te prie, quand elle dort! continua Lipa. Elle s'endort une petite demi-heure et saute en place, et trotte, trotte, pour regarder si les moujiks ne mettent pas le feu ou ne volent pas quelque chose. Elle fait peur, Ilia Makarytch! Après notre mariage, les Khrymine jeunes n'ont pas été se coucher; ils sont partis en ville pour plaider. Les gens disent que tout est à cause d'Akssinia. Deux des frères lui ont promis de construire la briqueterie et le troisième se fâche. Leur fabrique est restée fermée un mois. Mon oncle Prokor n'ayant pas de travail ramassait pendant ce temps-là des croûtes aux portes. En attendant, petit oncle, lui ai-je dit, tu devrais, pour éviter cette honte, aller labourer ou couper du bois. « Je suis déshabitué, m'a-t-il dit, du travail chrétien. Je ne puis rien faire, m'a-t-il dit, Lipynka!... »

Ils s'arrêtèrent près d'un petit bois de trembles pour souffler et pour attendre Prascovia. Elizarov était patron depuis longtemps, mais il n'avait pas de chevaux, et courait tout le district à pied avec une petite besace dans laquelle il avait du pain et des oignons; il marchait vite, balançant les bras; le suivre était difficile.

Au bord du bois était planté un poteau de délimitation; Elizarov le toucha pour voir s'il était solide...

Prascovia arriva, essoufflée. Son visage ridé, toujours effrayé, luisait de bonheur. Elle avait été aujourd'hui à l'église comme tout le monde, était allée à la foire et avait bu du poiré aigre. Cela lui était arrivé rarement et il lui semblait que pour la première fois de sa vie elle avait vécu à son plaisir.

Après avoir soufflé, ils partirent tous les trois côte à côte. Le soleil se couchait, et ses rayons, se glissant à travers le bouquet d'arbres, en éclairait les fûts. Des voix, en avant, retentissaient, bruyantes. Les jeunes filles d'Ouklévo étaient parties en tête depuis longtemps, mais elles s'étaient arrêtées dans le petit bois à ramasser des champignons.

— Allons, les filles! leur cria Elizarov. Allons, mes belles!

Un rire lui répondit.

— Voici Béquille! Béquille! Vieux radis noir!

L'écho riait aussi.

Et puis le bois fut dépassé; on commença à voir le haut des cheminées d'usine; la croix scintilla sur le clocher; ce fut le village, « ce même village où à un enterrement le sacristain avait mangé tout le caviar ». Et c'était déjà presque la maison: il n'y avait plus qu'à descendre dans ce grand fond. Lipa et sa mère, qui marchaient nu-pieds, s'assirent sur l'herbe pour se chausser. Béquille s'assit avec elles. Regardé de là, Ouklévo, avec ses saules, sa blanche église et

sa rivière, paraissait harmonieux et joli; seuls tranchaient les toits des fabriques, peints par économie en une couleur sombre et barbare. Sur la pente, de l'autre côté, on voyait le seigle en javelles et en gerbes, éparpillées çà et là comme par un ouragan, et en lignes que l'on ne venait que de couper. L'avoine aussi mûrissait, et, à cet instant-là elle reluisait sous le soleil comme de la nacre. C'était le fort moment du travail. Aujourd'hui fête, le lendemain samedi il fallait rentrer le seigle et lever le foin, et le surlendemain encore fête. Chaque jour, au loin, le tonnerre grondait; le soleil brûlait; et il semblait qu'il allait pleuvoir. A regarder les champs chacun se demandait si l'on arriverait à rentrer le blé à temps; on était joyeux et gai, et inquiet tout ensemble.

— Les faucheurs sont chers maintenant, dit Prascovia, un rouble quarante par jour!

De la foire de Kazanskoë la foule venait toujours et toujours : des femmes, des ouvriers en casquettes neuves, des mendiants, des enfants... Tantôt, soulevant la poussière, il passait une télègue derrière laquelle courait un cheval non vendu et qui avait l'air heureux de ne l'avoir pas été; tantôt on tirait par les cornes une vache qui résistait. Puis venait une autre télègue, avec des moujiks ivres, dont les jambes pendaient. Une vieille menait un enfant qui avait un grand chapeau et de grandes bottes. L'enfant n'en pouvait plus

de chaleur et du poids de ses bottes, qui l'empêchaient de plier les jambes, et cependant il ne cessait de souffler de toutes ses forces dans une trompette. On était déjà descendu au fond de la combe, on tournait dans la rue, la trompette s'entendait toujours.

— Chez nos fabricants, quelque chose ne va pas, dit Elizarov, c'est affreux! Kostioukov s'est fâché après moi. « Il a passé beaucoup de planches dans les corniches, » m'a-t-il dit. « Comment beaucoup? Ce qu'il en a fallu, Vassili Danilytch, il en a passé. Je ne mange pas les planches avec mon gruau. » « Comment, a-t-il dit, peux-tu me parler comme ça? Brute! espèce de je ne sais quoi! ne t'oublie pas! Je t'ai fait contre maître! » a-t-il crié. « En voilà, ai-je dit, une merveille! Quand je n'étais pas contremaître, ai-je dit, je buvais tout de même du thé chaque jour. » « Vous êtes tous des filous, » a-t-il dit. Je n'ai rien dit. Dans ce monde nous sommes les filous, ai-je pensé, et vous le serez dans l'autre. Ho!.. ho!.. ho!... Le lendemain il s'était radouci : « Ne m'en veuille pas, m'a-t-il dit, Makarytch, pour mes paroles. Si j'ai dit quelque chose de trop, a-t-il dit, songe que je suis marchand de la première guilde et au-dessus de toi; tu es obligé de te taire. » « Vous êtes marchand de la première guilde, lui ai-je dit, et je suis charpentier, c'est vrai. Mais saint Joseph aussi était charpentier, lui ai-je dit. Notre métier est juste et agréable à

Dieu; mais si cela vous plaît de vous dire au-dessus de moi, faites à votre guise, Vassili Danilytch. » Mais après notre conversation, j'ai songé : lequel est au-dessus de l'autre : le marchand de la première guilde ou le charpentier? Ce doit être le charpentier, mes enfants!

Béquille réfléchit et ajouta :

— Celui qui peine et qui souffre, celui-ci est au-dessus de l'autre.

Le soleil était déjà couché et un brouillard blanc comme du lait se levait sur la rivière, sur l'enceinte de l'église et sur les champs près des usines. Tandis que l'obscurité venait vite, en bas des feux luisaient et il semblait que le brouillard cachait un précipice sans fond. A cet instant il semblait peut-être à Lipa et à sa mère qui étaient nées pauvres et étaient préparées à le demeurer toute leur vie, donnant tout à autrui hormis leurs pauvres âmes effarées, il leur semblait peut-être confusément, que, dans l'ordre infini des vies de ce monde immense et mystérieux, elles aussi étaient une force et qu'elles étaient au-dessus de quelqu'un. Elles étaient contentes d'être assises ainsi sur la hauteur, et elles souriaient de plaisir, oubliant que, tôt ou tard, il faudrait redescendre.

Ils arrivèrent enfin à la maison. Des faucheurs étaient assis par terre, près de la boutique et près des portes. Les gens d'Ouklévo n'allaient pas habituellement

travailler chez Tsyboukine ; il fallait louer des étrangers. Dans l'obscurité maintenant ils semblaient tous avoir de longues barbes noires. La boutique était ouverte, on voyait le sourd et un commis jouer aux dames. Les faucheurs chantaient doucement, à peine si on les entendait, ou bien ils demandaient à haute voix qu'on leur payât la journée de la veille. Mais on le leur refusait pour qu'ils restassent jusqu'au lendemain. Tsyboukine, en manches de chemise, et Akssinia, assis sur l'avancée de la porte, sous un bouleau, buvaient du thé ; une lampe brûlait devant eux.

— Grand'père, dit comme par taquinerie un faucheur, payez-nous au moins la moitié ? Grand-père !

Un rire s'entendit aussitôt, puis on recommença à chanter, presque indistinctement.

Béquille s'assit pour prendre du thé lui aussi.

— Nous venons donc de la foire, commença-il à raconter. Nous nous sommes amusés, mes enfants, nous nous sommes très bien amusés, grâce à Dieu ! Seulement voici quelle vilaine aventure est arrivée. Sachka, le maréchal achète du tabac et donne cinquante kopeks pour payer. Et la pièce était fausse ! dit Béquille, regardant autour de lui. (Il voulait dire cela à voix basse, mais il le dit d'une voix étranglée, rauque, et tout le monde entendit.) Les cinquante kopeks se trouvaient faux. On demande à Sachka : Où les as-tu pris ? C'est

Anissime Tsyboukine, dit-il, qui me les a donnés quand je suis allé à son mariage. On a appelé l'ouriadnik et on l'a emmené. Prends garde, Pétrovitch, qu'on ne fasse des cancanis là-dessus...

— Grand-père! implorait toujours la voix en taquinant, grand-père!

Un silence s'établit.

— Ah mes enfants, mes enfants..., marmotta vite Béquille en se levant. (Il tombait de sommeil.) Merci pour le thé et pour le sucre, mes enfants! Il est temps de dormir. Il faut que je sois déjà attaqué; toutes les poutres en moi sont pourries. Ho!.. ho!.. ho!...

En sortant, il ajouta :

— Il est bientôt temps de mourir, je crois.

Et il fit un sanglot.

Tsyboukine ne finit pas de boire son thé, et resta assis, méditant. Il avait l'air de suivre de l'oreille les pas de Béquille, qui était déjà loin dans la rue.

— Sachka le maréchal a dû inventer tout cela, dit Akssinia, devinant ses pensées.

Tsyboukine entra chez lui et revint bientôt avec un rouleau. Il le détourna et des roubles brillèrent, tous neufs. Il en prit un, l'éprouva entre ses dents, le jeta sur le plateau du samovar; puis il en jeta un autre.

— C'est vrai, ces roubles sont faux..., dit-il, regardant Akssinia avec stupeur. Ce sont ceux qu'Anissime a portés en cadeau. Prends-les, ma fille, murmura-t-il,

versant le rouleau dans les mains d'Akssinia, et va les jeter dans le puits. Le diable soit avec eux ! Tâche qu'on ne jase pas ; il pourrait arriver quelque chose. Emporte le samovar et éteins les lumières.

Lipa et Prascovia, retirées dans la remise, virent les lumières s'éteindre l'une après l'autre. En haut, dans la chambre de Varvara, seules continuèrent à brûler les veilleuses rouges et bleues. Il en venait une impression de repos, de satisfaction et d'ignorance. Prascovia n'avait jamais pu s'habituer à l'idée que sa fille, mariée à un homme riche, se glissait timidement, quand elle arrivait, dans le vestibule, et sourit avec un air de demander ; on lui envoyait alors du thé et du sucre. Lipa elle aussi ne pouvait pas s'habituer. Quand son mari fut parti, elle ne dormit pas dans son lit, mais où elle se trouvait, dans la cuisine ou dans quelque grange. Chaque jour elle lavait le plancher ou le linge, et il lui semblait qu'elle était en journée. Revenues du pèlerinage, les deux femmes avaient pris le thé dans la cuisine avec la cuisinière, puis elles étaient allées se coucher dans la remise, par terre, entre le mur et les traîneaux. Il y faisait noir et on y sentait une odeur de harnais. On entendit le sourd fermer la boutique et les faucheurs s'installer dehors pour dormir. Chez les Khrymine jeunes, au loin, on jouait sur le bel accordéon. Prascovia et Lipa commencèrent à sommeiller.



Lorsque des pas les réveillèrent, il faisait clair de lune; Akssinia était à l'entrée de la remise tenant un lit.

— Ici il fera peut-être plus frais, murmura-t-elle.

Elle entra et se coucha tout près de la porte. La lune l'éclairait toute. Elle ne dormit pas, soupirant péniblement. Et, étendue de tout son long, ayant à cause de la chaleur presque tout rejeté de sur elle, quel bel, quel fier animal elle semblait à la lumière magique de la lune!

Quelque temps s'écoula et on entendit de nouveaux pas. Tsyboukine, tout blanc, apparut sur la porte.

— Akssinia! demanda-t-il, tu es là?

— Eh bien? répondit-elle en colère.

— Je t'ai dit de jeter l'argent dans le puits; l'y as-tu jeté?

— En voilà encore une idée de jeter du bien dans l'eau! Je l'ai donné aux faucheurs...

— Ah, mon Dieu! fit le vieillard stupéfait et effrayé. Tu es une femme éhontée... Ah, mon Dieu!

Il leva les bras et sortit, marmonnant tout seul. Peu après Akssinia s'assit sur son lit, soupirant avec dépit, profondément, puis elle se leva et s'en alla, tenant son lit à brassée.

— Pourquoi m'as-tu mariée ici, maman! dit Lipa.

— Il faut se marier, ma fille. Ce n'est pas nous qui avons fait la règle.

Le sentiment d'un inconsolable malheur était prêt

à les envahir, mais il leur semblait que quelqu'un regardait du haut du ciel, dans le bleu, de l'endroit où sont les étoiles, et qu'il voyait tout ce qui se passait à Oukléevo et qu'il veillait. Et, bien que le mal fût grand, la nuit cependant était calme et belle, et dans le monde de Dieu la vérité existe toujours, et toujours existera, aussi calme et aussi belle : tout n'attend sur la terre que de se fondre avec la vérité, comme la lumière de la lune se fond avec la nuit...

Toutes deux, tranquillisées, serrées l'une contre l'autre, s'endormirent.

## VI

La nouvelle était venue depuis longtemps que l'on avait mis Anissime en prison pour fabrication et émission de fausse monnaie. Des mois passèrent, plus d'une demi-année passa, il passa un long hiver, le printemps arriva, et on était habitué chez ses parents et dans le village à l'idée qu'Anissime était en prison. Quand quelqu'un, la nuit, cheminait près de la maison ou de la boutique, il se rappelait qu'Anissime était en prison, et, quand on sonnait à la paroisse, on se souvenait aussi qu'il était en prison et qu'il attendait le jugement.

Une ombre semblait s'être étendue autour des Tsyboukine. La maison noircissait, le toit se rouillait, la lourde porte de la boutique, revêtue de tôle peinte en vert, se patinait, et, disait le sourd, « se durcissait, » et le vieux Tsyboukine lui-même semblait avoir noirci. Depuis longtemps, il ne s'était pas fait couper les cheveux et la barbe, et se négligeait; il montait en tarantass sans sauter et il ne criait plus aux pauvres : « Que Dieu te donne ! » Ses forces diminuaient, c'était visible en tout. Les gens le craignaient déjà moins. Le commissaire de police, bien qu'il continuât à toucher ce qu'il fallait, lui avait dressé un procès-verbal dans sa boutique; il fut trois fois appelé à la ville pour commerce clandestin d'eau-de-vie. L'affaire fut toujours remise pour absence de témoins et Tsyboukine se tourmentait à la mort.

Il allait souvent voir son fils, employait les uns ou les autres, présentait des suppliques à on ne sait qui, donnait ici ou là des bannières d'église; il porta au surveillant de la prison un porte-verre en argent avec une inscription en émail : « L'âme connaît sa mesure, » et une longue cuiller.

— Personne de bien pour intervenir ! disait Varvara, ah la la la ! Il faudrait demander à quelque seigneur d'écrire aux autorités en chef... Du moins si on le laissait libre jusqu'au jugement!... Pour quoi fatiguer ce garçon ?

Elle aussi était affligée, pourtant elle engraisait et

devenait plus blanche. Elle allumait toujours des veilles dans sa chambre, regardait à ce que tout dans la maison fût propre, et elle invitait ceux qui venaient à manger des confitures et de la pâte aux pommes. Le sourd et sa femme trafiquaient dans la boutique. Une nouvelle affaire était entreprise : une tuilerie à Boutiokino, et Akssinia y allait presque chaque jour en tarantass. Elle conduisait elle-même, et quand elle rencontrait quelqu'un de connaissance, elle tendait le cou comme un serpent dans le jeune seigle, et souriait de son air naïf et énigmatique. Lipa jouait sans cesse avec l'enfant qui lui était né avant le carême. C'était un tout petit enfantelet, maigre, qui faisait pitié, et il semblait étrange qu'il criât, regardât, qu'on le comptât pour un être humain, et qu'il s'appelât Nikiphore. Quand il était couché dans son berceau, Lipa s'éloignait vers la porte et lui disait, en s'inclinant :

— Bonjour, Nikiphore Anissimytsch.

Puis elle courait de toute sa force l'embrasser. Elle retournait vers la porte, saluait et recommençait. Il levait en l'air ses petites jambes rouges, et ses pleurs et ses rires se mêlaient comme cela se faisait chez le charpentier Elizarov...

Le jour du jugement fut enfin fixé. Tsyboukine partit pour cinq jours. On entendit dire qu'on avait emmené comme témoins des moujiks du village. Le vieil ouvrier, ayant reçu une assignation, partit aussi.

L'affaire fut jugée un jeudi. Le dimanche d'après, Tsyboukine n'était pas encore revenu et on n'avait aucune nouvelle. Le mardi soir, Varvara, assise près de la fenêtre ouverte, épiait si le vieillard revenait; Lipa jouait dans la chambre voisine avec son enfant. Elle le faisait sauter dans ses bras et disait en extase :

— Tu deviendras grand, grand... Tu seras un homme; nous irons ensemble en journée; nous irons en journée!

— Voyons! dit Varvara offensée, quelle journée encore vas-tu chercher, petite sotte? Il sera marchand chez nous...

Lipa se mit à chanter, mais bientôt après elle s'oublia et reprit :

— Tu deviendras grand, grand! tu seras un homme; nous irons ensemble en journée...

— Voyons! tu rabâches!

Lipa, tenant son enfant sur les bras, s'arrêta près de la porte et demanda :

— Maman, pourquoi est-ce que je l'aime tant? Pourquoi est-ce que je le plains tant? dit-elle, la voix tremblante et les yeux mouillés. Qui est-il? De quoi a-t-il l'air? Il est léger comme une plume, léger comme une petite miette, et je l'aime, je l'aime comme si c'était un homme véritable! Il ne peut rien, ne dit rien, et je comprends tout ce que désirent ses petits yeux.

Varvara prêtait l'oreille au bruit du train qui ar-

rivait à la gare : le vieux n'allait-il pas revenir ? Elle n'entendait déjà plus et ne comprenait plus de quoi parlait Lipa ; elle ne comprenait plus comment le temps passait. Elle ne faisait que trembler, non de crainte, mais de forte curiosité. Elle vit une télègue pleine de moujiks, rouler vite avec bruit ; c'étaient les témoins qui venaient de la gare.

Lorsque la télègue fut devant la boutique le vieil ouvrier en descendit, et entra. On entendit qu'on lui disait bonjour dans la boutique et qu'on le questionnait.

— Privation de ses droits et de tout bien, dit-il à haute voix, et aux travaux forcés, en Sibérie, six ans.

Akssinia sortit de l'arrière-boutique, venant de servir du pétrole. D'une main elle tenait la bouteille, de l'autre, l'entonnoir, et, aux dents, elle avait l'argent :

— Où est papa ? demanda-t-elle en blésant.

— A la gare, répondit l'ouvrier. Dès qu'il fera plus nuit, a-t-il dit, je viendrai.

Quand il fut connu qu'Anissime était condamné aux travaux forcés, la cuisinière, dans la cuisine, se mit tout à coup à se lamenter comme pour un mort, pensant qu'ainsi l'exigeaient les convenances.

— Pourquoi nous as-tu quitté, Anissime Grigorytch, lumineux faucon ?

Les chiens, inquiets, se mirent à aboyer ; Varvara

courut à la fenêtre et, en transes, agitée, cria de toute la force de sa voix :

— Assez, Stépanida ! Assez ! Ne nous accable pas, au nom du Christ !

On oublia de servir le thé. On ne se rendait plus compte de rien. Seule, Lipa ne put nullement comprendre de quoi il s'agissait et elle continua à voltiger avec son enfant.

Lorsque Tsyboukine revint de la gare, on ne lui fit aucune question, il dit bonsoir et traversa ensuite toutes les chambres, sans parler. Il ne dina pas.

— Il n'y avait personne pour intervenir..., lui dit Varvara quand ils furent seuls. Je t'avais dit de demander aux seigneurs ; tu ne m'as pas écouté... Si on avait fait une supplique...

— J'ai sollicité ! dit le vieillard, faisant un geste de découragement. Quand on a condamné Anissime je me suis adressé à ce bârîne qui le défendait. Il n'y a plus rien à faire à présent, m'a-t-il dit ; il est trop tard. Anissime lui aussi a dit : trop tard. Mais tout de même, en sortant du tribunal, j'ai parlé à un avocat ; je lui ai donné des arrhes... J'attendrai une huitaine de jours et j'y retournerai. Qu'il arrive ce que Dieu voudra.

Le vieillard, sans rien dire, parcourut encore toutes les chambres, et, revenu près de sa femme, il lui dit :

— Je dois être malade. Dans ma tête ça se brouille. Mes idées se troublent.

Il ferma la porte pour que Lipa n'entendît pas et il continua, à voix basse :

— C'est avec l'argent que ça ne va pas. Tu te souviens qu'avant son mariage, à la St-Thomas, Anissime m'a apporté des roubles et des pièces de cinquante kopeks neufs ? J'en ai mis un rouleau de côté et j'ai mêlé les autres avec les miens... Autrefois (Dieu ait son âme !) vivait un de mes oncles, Dmitri Philatyeh. Il allait sans cesse pour son commerce, soit à Moscou, soit en Crimée. Sa femme pendant ce temps-là s'amusement. Il avait six enfants. Et des fois, quand il avait bu, mon oncle disait en riant : « Jamais je ne saurai quels sont mes enfants et quels sont ceux des autres. » Il avait le caractère gai, quoi !... Et moi aussi maintenant je ne saurai jamais reconnaître dans mon argent lequel est bon et lequel est faux ; il me semble qu'il est tout faux.

— Bah ! allons donc ! Dieu soit avec toi !

— Je prends un billet à la gare, je donne trois roubles et je songe : s'ils étaient faux !... Et j'ai peur. Il faut que je sois malade.

— Pourquoi parler, dit Varvara en secouant la tête ; nous sommes tous sous la volonté de Dieu... Ah la la la ! Il faudrait songer à cela, Pétrovitch ! Les heures ne se ressemblent pas, tu n'es plus jeune. Tu



mourras ; vois si, quand tu n'y seras plus, on ne fera pas tort à ton petit-fils ? Ah, j'ai bien peur qu'on ne fasse tort à Nikiphore ! Regarde, c'est comme s'il n'avait déjà plus son père ; sa mère est jeune et bête... tu devrais assurer à ce petit un peu de terre, ce Boutiokino, par exemple, Pétrovitch. N'est-ce pas ? Réfléchis ! continua à conseiller Varvara. Ce petit est gentil, ce serait dommage ! Pars demain, et écris le papier. Pourquoi attendre ?

— J'avais oublié le petit-fils..., dit Tsyboukine. Il faut que je lui dise bonjour. Tu dis que le petit n'est pas mal ? Eh bien qu'il grandisse ! Dieu le veuille !

Il ouvrit la porte, et, courbant le doigt, il fit signe à Lipa de venir. Elle s'approcha avec son enfant sur les bras.

Lipynka, lui dit-il, si tu as besoin de quelque chose, demande-le ; mange ce qui te fera plaisir, nous ne le regretterons pas pourvu que tu te portes bien. (Il fit sur l'enfant le signe de la croix.) Garde-moi mon petit-fils. Je n'ai plus de fils ; le petit m'est resté.

Des larmes lui coulèrent sur les joues ; il soupira et sortit. Peu après il se coucha et s'endormit profondément, après une semaine d'insomnie.

## VII

Tsyboukine venait de passer quelques jours à la ville. Quelqu'un raconta à Akssinia qu'il y était allé voir le notaire et faire un testament, par lequel il laissait Boutiokino, où elle avait établi sa briqueterie, à son petit-fils Nikiphore. On lui annonça cela le matin, tandis que Varvara et le vieux, assis sous l'appentis de la porte, près du bouleau, prenaient le thé. Elle ferma la boutique sur la rue et sur la cour, réunit toutes les clefs qu'elle avait et les jeta aux pieds de Tsyboukine.

— Je ne veux plus travailler pour vous ! cria-t-elle avec véhémence, et soudain elle éclata en sanglots. Je ne suis pas entrée ici comme bru, mais comme ouvrière ! Tout le monde se moque : « Voyez, dit-on, quelle bonne ouvrière ont trouvée les Tsyboukine ! » Je ne me suis pas louée chez vous ; je n'étais pas une mendicante, une servante quelconque ; j'ai mon père et ma mère.

Elle n'essuyait pas ses larmes et fixait sur Tsyboukine ses yeux qui débordaient, et que la colère faisait loucher. Son visage et son cou étaient rouges et tendus, car elle criait de toute sa force.

— Je ne veux plus servir, continua-t-elle ; j'en ai assez ! Travailler, me tenir tout le long du jour dans la boutique, trotter les nuits pour l'eau-de-vie, c'est bon pour moi ! et pour la terre, la donner, c'est à cette forçate avec son diabloteau. Elle est ici la maîtresse, la dame, et moi sa servante ! Donnez-lui donc tout, à elle, à la prisonnière, que ça l'étouffe, et moi je m'en irai chez moi ! Trouvez une autre sotté, hérodes maudits !

Le vieux, de toute sa vie, n'avait jamais crié, ni châtié ses enfants, et l'idée ne lui était jamais venue qu'un de ses enfants pût lui dire des gros mots ou se comporter vis-à-vis de lui irrespectueusement. Aussi il s'effraya beaucoup, rentra en courant dans la maison et se cacha derrière une armoire. Varvara fut si interdite qu'elle ne put se lever. Elle ne fit que remuer les mains comme si elle eût voulu se défendre d'une abeille.

— Hélas ! mes petits pères, murmura-t-elle avec effroi, qu'est-ce que c'est ! Qu'est-ce qu'elle a ? Ah la la la ! Les gens vont entendre !... Pas si haut du moins ! Oh ! pas si haut !

— Vous avez donné Boutiokino à la forçate, continua à crier Akssinia, donnez-lui tout ! Il ne me faut rien de vous ! Rentrez sous terre ; vous êtes tous de la même clique ! J'en ai assez !.. Vous volez les passants et les voyageurs, brigands ! Vous volez le vieux et le

jeune ! Qui est-ce qui vend de l'eau-de-vie sans patente ? Et la fausse monnaie ! Ils en ont rempli leurs coffres, et maintenant je ne leur fais plus besoin !...

Déjà on se rassemblait auprès des portes grandes ouvertes et on regardait dans la cour.

— Que les gens regardent ! criait Akssinia ; je vous confondrai ! Vous allez brûler de honte ! Vous allez vous traîner à mes pieds ! Eh ! Stéphane, cria-t-elle au sourd, nous partons à l'instant pour chez moi ; nous allons chez mon père et chez ma mère ; je ne veux pas vivre avec des forçats ! Prépare-toi.

Du linge était étendu dans la cour sur des cordes. Elle enleva ses jupons et ses camisoles encore mouillés et les jeta dans les bras du sourd. Ensuite, exaspérée, elle se précipita sur le reste du linge, l'arracha, jeta par terre tout ce qui n'était pas à elle, et le trépigna.

— Ah ! mes amis, gémissait Varvara, calmez-la ! Qu'est-ce qu'elle a ? Rendez-lui Boutiokino ! rendez-le lui au nom du Dieu céleste !

— En voilà une femme ! disait-on dans la rue. C'en est une femme !... Elle est d'une colère ; c'est effrayant !

Akssinia entra en courant dans la cuisine où l'on faisait une lessive. Lipa y était seule, savonnant ; la cuisinière était allée rincer du linge à la rivière. De la vapeur sortait de l'auge et de la marmite près du

foyer ; la cuisine était pleine de buée et l'air y était étouffant. Par terre restait un tas de linge sale, et auprès, sur un banc, étirant ses petites jambes rouges, était couché Nikiphore, en sorte que s'il fût tombé, il n'eût pas pu se faire de mal. Lipa venait de tirer du tas une des chemises d'Akssinia, et, la mettant dans l'auge, elle allongeait le bras vers la table sur laquelle était posé, plein d'eau bouillante, un long puisoir.

— Rends cela ! dit Akssinia, la regardant avec haine et tirant sa chemise de l'auge. Ce n'est pas ton affaire de toucher mon linge ! Tu es la femme d'un forçat et tu dois savoir ta place !

Lipa la regarda, craintive, sans comprendre, mais tout à coup, surprenant le regard qu'elle jetait à son enfant, elle comprit, et elle pâlit comme une morte.

— Tu as pris ma terre, voilà pour toi !

Disant cela, Akssinia saisit le puisoir et renversa d'un coup l'eau bouillante sur Nikiphore...

Il s'entendit un cri comme on n'en avait jamais entendu à Ouklévo et il ne semblait pas qu'une créature aussi faible que Lipa pût crier ainsi ; un silence, soudainement, se fit tout à l'entour. Akssinia rentra dans la maison, sans mot dire, avec toujours son même sourire naïf... Le sourd, tenant du linge dans ses bras, continua à aller et venir dans la cour, puis il se mit à l'étendre, sans rien dire, sans se presser.

Tant que la cuisinière ne fut pas revenue de la rivière, personne ne se décida à entrer dans la cuisine et à regarder ce qu'il y avait.

## VIII

On emmena Nikiphore à l'hôpital du zemstvo, où il mourut vers le soir. Lipa n'attendit pas qu'on vînt la chercher, et, ayant enveloppé le cadavre de son enfant dans une couverture, elle l'emporta.

L'hôpital, nouvellement construit, avec de grandes fenêtres, était bâti sur une hauteur ; le soleil couchant l'éclairait tout et il semblait que dedans il y eût le feu. En bas était un hameau ; Lipa y descendit et s'assit près d'un petit étang où une femme avait mené boire son cheval. Le cheval ne buvait pas.

— Que te faut-il encore ? disait la femme. Que te faut-il ?

Au bord de l'eau, un enfant à chemise rouge, nettoyait les bottes de son père. Pas une autre âme, ni au hameau, ni sur la hauteur.

— Il ne boit pas..., dit Lipa, regardant le cheval.

Mais la femme et l'enfant partirent, et il n'y eut plus personne. Le soleil s'était couché, se couvrant d'un

brocart d'or et de pourpre, et de longs nuages, rouges et lilas, s'étendaient sur le ciel pour garder son repos. Quelque part, au loin, un butor, comme une vache enfermée dans une étable, criait d'une voix mélancolique et sourde. Chaque printemps on entendait le cri de cet oiseau mystérieux, mais personne ne savait comment il est ni où il vit. En haut, à l'hôpital, dans les arbustes de l'étang, au hameau, et partout dans les champs, les rossignols chantaient. Un coucou comptait l'âge de quelqu'un, s'embrouillait dans ses comptes et recommençait. Les grenouilles, sur l'étang, furieuses, s'appelaient à tue-tête, et l'on pouvait distinguer leurs mots. « Et toi de même ! Et toi de même ! » (*I ty takova ! I ty takova !*) Quel vacarme ! Il semblait que tous ces êtres criaient et chantaient pour que personne, ce soir de printemps, ne pût dormir, pour que tout, et même les grenouilles furieuses, jouît de chaque minute et la chérît, car la vie n'est donnée qu'une fois.

Le croissant de la lune brillait dans le ciel et il y avait beaucoup d'étoiles. Lipa ne se souvint pas depuis combien de temps elle était assise auprès de l'étang. Quand elle se leva pour partir, tout le monde au hameau dormait ; aucune lumière n'était plus allumée. Il devait y avoir jusqu'à Oukléevo douze verstes, ses forces n'y suffiraient pas, et elle ne pouvait pas s'imaginer comment elle y arriverait. La lune lui sautait tantôt devant elle, tantôt sur sa droite, et le cou-

cou criait toujours, mais d'une voix enrouée maintenant, ironique et taquine, qui semblait dire : Prends-garde, tu t'égareras !

Lipa marchait vite et avait perdu son mouchoir de tête... Elle regardait le ciel et se demandait où pouvait être l'âme de son enfant : les suivait-elle ou planait-elle là-haut, près des étoiles, sans plus songer déjà à sa mère ? Comme on est seule la nuit dans la campagne au milieu de tous ces cris de joie, quand on ne peut pas se réjouir, lorsque la lune vous regarde, toute seule aussi dans le ciel et à qui il est indifférent que ce soit le printemps ou l'hiver et que les gens soient vivants ou morts... Il est pénible, quand on a du malheur, de n'avoir personne autour de soi ; ah ! si elle avait auprès d'elle sa mère Prascovia, ou Béquille, ou la cuisinière, ou quelque moujik !...

— Bou-ou ! criait le butor, bou-ou !

Tout à coup s'entendit distinctement une voix d'homme :

— Attelle, Vavila !

Au bord de la route, un feu brillait devant Lipa ; il n'y avait déjà plus de flamme, seules luisaient les braises rouges. On entendait des chevaux brouter. Deux chariots, dans les ténèbres, se dessinèrent. Sur l'un, il y avait un tonneau, et sur l'autre plus bas, des sacs. Puis on distingua deux hommes. Un des hommes amenait un cheval pour l'atteler, l'autre, les mains



derrière le dos, demeurait immobile près du feu. Un chien grogna près des chariots. L'homme qui menait le cheval s'arrêta et dit :

— On dirait que quelqu'un vient sur la route.

— Boulette, tais-toi ! cria l'autre au chien.

On put comprendre à la voix que ce second homme était vieux. Lipa s'arrêta et dit :

— Dieu vous aide !

Le vieux s'approcha d'elle et répondit alors :

— Bonsoir.

— Votre chien ne me mordra pas, grand'père ?

— Non, avance ; il ne te touchera pas.

— Je viens de l'hôpital, dit Lipa, après un peu de silence. Mon petit y est mort. Je le rapporte à la maison.

Il fut désagréable sans doute au vieillard d'entendre cela, car il s'éloigna et dit vite :

— Tant pis, ma chère. La volonté de Dieu ! Comme tu lambines, garçon, dit-il à son compagnon en se rapprochant de lui. Si tu te pressais !

— L'arc des brancards n'est pas là, dit le garçon. Je ne le vois pas.

— Ah ! tu es un vrai Vavila.

Le vieillard prit un tison et souffla dessus ; il n'y eut d'éclairés que ses yeux et son nez. L'arc retrouvé, il approcha le tison de Lipa, et jeta un regard sur elle. Ce regard exprimait de la compassion et de la tendresse.

— Tu es mère, lui dit-il; chaque mère regrette son enfant.

Et il soupira en secouant la tête. Vavila jeta quelque chose sur le feu et trépigna dessus; aussitôt tout devint noir. La vision disparut et il n'y eut plus comme auparavant que les champs, et le ciel avec des étoiles. Les oiseaux ramageaient, s'empêchant les uns les autres de dormir; un râle criait, à l'endroit même, semblait-il où il y avait eu le brasier. Mais une minute passa et on vit de nouveau les chariots, le vieillard et le long Vavila. Les chariots grincèrent, avançant sur la route.

— Vous êtes des saints? demanda Lipa au vieillard.

— Non; nous sommes de Firssanovo.

— Tu m'as regardée tout à l'heure et mon cœur s'est amolli; le garçon est doux lui aussi; j'ai pensé: ce doit être des saints.

— Tu vas loin?

— A Ouklévo.

— Monte, nous te mènerons jusqu'à Kouzménoki; tu n'auras plus qu'à aller tout droit; nous prendrons à gauche.

Vavila monta sur le chariot au tonneau; Lipa et le vieillard sur l'autre. Ils partirent au pas, Vavila en avant.

— Mon petit a souffert tout le jour, dit Lipa. Il regardait de ses petits yeux et se taisait. Il voulait parler

et ne pouvait pas. Seigneur, mon Dieu, sainte Vierge Marie! De chagrin, je tombais à chaque minute par terre. J'étais debout et je tombais près du lit. Dis-moi, grand-père, pourquoi un petit doit souffrir avant de mourir? Quand une grande personne souffre, une femme ou un homme, leurs péchés leur sont pardonnés, mais pourquoi un enfant souffre-t-il, lorsqu'il n'a pas de péchés? Pourquoi?

— Eh! qui le sait! dit le vieillard.

Ils marchèrent une demi-heure sans parler.

— On ne peut pas tout savoir, le pourquoi et le comment, reprit le vieillard. Il est donné à l'oiseau deux ailes et non pas quatre, parce qu'avec deux il peut voler. De même il n'est pas donné à l'homme de tout savoir mais seulement la moitié ou le quart des choses; il sait juste ce qu'il lui faut pour vivre sa vie.

— Grand-père, il vaudra mieux que je marche.

Maintenant mon cœur saute.

— Ça ne fait rien; reste.

Le vieillard bâilla et fit un signe de croix devant sa bouche.

— Ça ne fait rien..., répéta-t-il. — Ton chagrin n'est qu'un demi chagrin. La vie est longue. Il y aura encore pour toi du bon et du mauvais, de tout! Grande est notre mère Russie! dit-il, regardant autour de lui. Je suis allé par toute la Russie; j'y ai tout vu. Tu dois en croire mes paroles ma chère; tu auras du bon et

du mauvais. J'ai été à pied en Sibérie, j'ai été sur l'Amour et sur l'Altaï. En Sibérie j'avais émigré, j'y ai labouré la terre, et puis le mal du pays m'a pris pour notre mère Russie, je suis revenu à mon village. Nous sommes revenus à pied. Je me rappelle, une fois nous étions sur un bateau, j'étais maigre, maigre, tout déchiré, pieds nus; j'étais gelé; je suçais une croûte. Un monsieur qui voyageait sur ce bateau (s'il est mort que Dieu ait son âme!) me regarde avec pitié; ses larmes coulent: « Ah, me dit-il, ton pain est noir, tes jours sont noirs!... » Je suis revenu au village, comme on dit, sans pieu ni cour. J'avais une femme; elle est restée en Sibérie, on l'y a enterrée. Et maintenant je suis manoeuvre. Et quoi? Je te le dis: il y a eu ensuite du mauvais et il y a eu du bon. Et je ne veux pas mourir, ma petite! Je voudrais vivre encore une vingtaine d'années. C'est donc qu'il y a eu plus de bon que de mauvais. Grande est notre mère Russie!... dit-il, en regardant de nouveau à droite et à gauche, et en regardant derrière lui.

— Grand-père, demanda Lipa, quand un homme meurt, combien de jours ensuite son âme reste-t-elle sur la terre?

— Qui le sait! Tiens, demandons à Vavila, il a été à l'école; maintenant, on apprend toutes sortes de choses. Vavila? appela-t-il.

— Hein?

— Vavila, quand un homme meurt, combien de temps son âme reste-t-elle sur la terre?

Vavila arrêta son cheval et répondit :

— Neuf jours. Mon grand-père Kyrille est mort et son âme a vécu ensuite treize jours dans notre isba.

— Comment le sais-tu?

— Treize jours ça a frappé dans le poêle.

— Allons, bien... Marche! dit le vieillard.

Il était visible qu'il ne croyait à rien de tout cela.

Auprès de Kouzménoki, les chariots tournèrent sur la grande route et Lipa continua son chemin. Il faisait déjà clair.

Lorsqu'elle redescendit dans le bas-fond, les isbas d'Ouklévo et l'église étaient cachées dans le brouillard. Le temps était froid, et il semblait à Lipa que le même coucou chantait toujours.

Quand elle arriva à la maison, on n'avait pas encore mené aux champs le bétail; tout le monde dormait. Elle s'assit sur l'avancée de la porte et attendit. Son beau-père sortit le premier. Du premier regard il comprit ce qui était arrivé et longtemps il ne put dire un mot, remuant seulement les lèvres.

— Ah! Lipa, lui dit-il, tu n'as pas su garder mon petit-fils.

On réveilla Varvara. Elle leva les bras, se prit à sangloter et se mit tout de suite à habiller l'enfant.

— C'était un gentil petit... dit-elle, ah la la la la la

la !... Elle n'avait qu'un enfant, elle n'a pas su le garder, la petite sottre!...

On dit une prière des morts le matin et une le soir ; le lendemain, on enterra Nikiphore. Après l'enterrement les assistants et le clergé mangèrent beaucoup, gloutonnement, comme s'ils n'avaient pas mangé de longtemps. Lipa servait à table et le prêtre, levant sa fourchette au bout de laquelle était une oronge salée, lui dit :

— Ne vous lamentez pas sur l'enfant. A eux appartient le royaume des cieux.

Ce ne fut que quand ils furent tous partis que Lipa comprit bien que Nikiphore n'était plus et qu'elle ne le verrait plus. Elle comprit et se mit à sangloter. Elle ne savait dans quelle chambre aller pleurer, car elle sentait qu'après la mort de son enfant elle n'avait plus de place dans cette maison et qu'elle y était de trop. Les autres le sentaient aussi.

— Qu'as-tu à brailler ici ? lui cria tout à coup Akssinia, apparaissant sur la porte. (Elle était, à l'occasion de l'enterrement, habillée tout de neuf et s'était mis de la poudre.) Tais-toi !

Lipa voulut s'arrêter, mais ne le put et sanglota encore plus fort.

— Entends-tu ? cria Akssinia, qui, dans une violente colère, frappa du pied. A qui est-ce que je parle ? Sors

d'ici et n'y mets plus les pieds, femme de forçat !  
Va-t-en !

— Allons, allons ! intervint le vieillard. Akssiouta, apaise-toi, ma petite mère!... Elle pleure, ça se comprend... Son enfant est mort...

— « Ça se comprend..., » dit Akssinia, le contrefaisant. Qu'elle reste encore cette nuit, mais que demain elle ne soit plus ici ! Ça se comprend ! fit-elle encore une fois ; et, riant, elle se dirigea vers la boutique.

Le lendemain matin de bonne heure, Lipa s'en fut à Torgouévo, chez sa mère.

## IX

Aujourd'hui le toit et la boutique sont repeints et reluisent comme s'ils étaient neufs. Des géraniums fleurissent comme autrefois sur les fenêtres. Et ce qui se passa trois ans auparavant chez Tsyboukine est presque oublié.

Le chef de la maison semble, comme autrefois, Grigori Petrovitch, mais, en fait, tout est passé aux mains d'Akssinia. Elle achète, vend, et rien ne peut se faire sans son consentement. Sa briqueterie marche bien. Par suite de la demande pour un chemin de fer le prix des briques est monté à vingt-quatre roubles le mille.

Des femmes et des filles conduisent la brique à la gare et chargent les wagons. Elles sont payées vingt-cinq kopeks par jour <sup>1</sup>.

Akssinia est associée aux Krymine, et leur raison sociale est : « Krymine jeunes et Cie. » Ils ont ouvert un traktir près de la gare et c'est dans ce traktir et non plus à la fabrique que l'on joue sur l'accordéon ; il y vient le directeur de la poste et le chef de gare qui font eux aussi je ne sais quel commerce. Les Khrymine jeunes ont donné au sourd une montre en or et il ne fait que la tirer de sa poche et la porter à son oreille.

On dit d'Akssinia, dans le village, qu'elle a pris une grande force, et, en effet, on sent en elle une grande force quand, le matin, elle part pour l'usine, belle et heureuse, avec son sourire naïf, et quand ensuite elle y donne des ordres. Tout le monde, chez elle, dans le village, et à l'usine, la craint. Quand elle va à la poste, le directeur s'empresse et lui dit :

— Prenez la peine de vous asseoir, Xénia Abramovna !

Un propriétaire déjà d'un certain âge, petit-maitre vêtu d'une houppelande de drap fin et chaussé de hautes bottes vernies, en lui vendant un cheval s'enthousiasma si fort de sa conversation qu'il lui rabattit tout ce qu'elle voulut. Il lui tint longtemps la main,

1. 60 centimes.



et, la regardant dans ses yeux rusés, naïfs et gais, il lui dit :

— Pour une femme comme vous, Xénia Abramovna, je suis prêt à faire tout ce qui la satisfera. Dites-moi seulement quand nous pourrons nous voir de façon à ce que personne ne nous gêne?

— Mais quand vous voudrez!

Depuis ce temps-là, le propriétaire arrive chaque jour dans la boutique pour boire de la bière. La bière est effroyable, amère comme de l'absinthe. Le petit-maître secoue la tête, mais boit.

Tsyboukine ne s'occupe plus d'affaires. Il n'a plus d'argent sur lui, car il ne sait plus distinguer le vrai du faux, mais il n'en dit rien et ne parle à personne de cette faiblesse. Il est devenu comme oublieux et si on ne lui donne pas à manger, il ne demande pas. On a déjà pris l'habitude de dîner sans lui, et sa femme dit souvent :

— Hier, notre vieux s'est encore couché sans manger.

Elle dit cela d'un ton indifférent, par habitude. Été et hiver, on ne sait pourquoi, Tsyboukine porte une même pelisse de mouton. Les jours très chauds il ne sort pas. Le col relevé, les pans de sa pelisse ramenés, il se promène ordinairement dans le village, sur la route et à la gare, ou reste assis, sans bouger du

matin au soir, sur un banc à la porte de l'église. Les passants le saluent, mais il ne répond pas, car il n'aime pas plus qu'autrefois les moujiks. Quand on lui demande quelque chose, il répond avec assez de politesse et de raison, mais brièvement. On dit dans le village que sa bru l'a chassé de sa propre maison, ne lui donne pas à manger, et qu'il vit d'aumônes. Les uns s'en réjouissent, les autres le plaignent.

Varvara est devenue plus grasse et plus blanche, et continue à faire de bonnes actions ; Akssinia ne l'en empêche pas. On fait tant de confitures qu'on n'arrive pas à les manger avant la maturité des nouvelles baies ; elles se candissent et Varvara est près de pleurer n'en sachant que faire.

On commence à oublier Anissime. On reçut un jour une lettre de lui écrite en vers, sur une grande feuille de papier en forme de supplique, toujours de la même magnifique écriture. Évidemment son ami Samorodov subit une peine avec lui. Au bas des vers était écrite une seule ligne d'une vilaine écriture à peine déchiffrable : « Je suis toujours malade, c'est très dur, au nom de Dieu, aidez-moi. »

Un beau jour d'automne, vers le soir, Tsyboukine était assis près de la porte de l'église, le col de sa pelisse relevé ; on ne voyait que son nez et la visière de sa casquette. A l'autre bout du banc était assis le charpentier Elizarov, et à côté de lui, un vieillard de

soixante-dix ans, édenté, le gardien de l'école, Iakov. Iakov et Elizarov causaient :

— Les enfants doivent nourrir les vieux... Tes pères et mères honoreras, disait Iakov avec irritation. Et, elle, la bru, l'a chassé de sa propre maison ! On ne lui donne ni à manger, ni à boire. Où peut-il aller ? Voilà trois jours qu'il n'a pas mangé.

— Trois jours ! s'étonna Béquille.

— Voilà comme il reste toujours, assis, sans rien dire. Il est affaibli. Pourquoi ne rien dire ? Il devrait faire une plainte au tribunal. On ne la complimenterait pas.

— A qui a-t on jamais fait des compliments au tribunal ? demanda Béquille... C'est égal, c'est une femme active ! Dans leur affaire on ne peut pas faire autrement ; sans faute c'est-à-dire...

— De sa propre maison, continuait Iakov avec irritation. Regagne ta maison, après tu la chasseras. C'en est une, comme elle s'est trouvée, quand on y pense !... La pe-este !

Tsyboukine écoutait et ne bougeait pas.

— Sa maison ou celle d'un autre, qu'importe, pourvu qu'elle soit chaude et que les femmes ne se fâchent pas ! dit Béquille en riant. Dans mes jeunes années j'ai beaucoup regretté ma Nastasia. C'était une petite femme tranquille. Elle ne faisait que dire : « Makarytch, achète une maison ; achète une maison,

Makarytch ! Achète un cheval, Makarytch ! » Elle mourait qu'elle disait encore : « Achète, Makarytch, un petit drojki pour ne plus aller à pied ! » Et moi, je ne lui ai acheté que du pain d'épice, rien de plus.

— Le mari est sourd et bête, poursuivit Iakov, sans écouter Béquille. Il est bête comme une oie. Est-ce qu'il peut comprendre ? Une oie, si même tu lui donnes un coup de bâton sur la tête, elle ne comprend pas.

Béquille se leva pour rentrer chez lui, à la fabrique ; Iakov se leva aussi et tous deux marchèrent ensemble, continuant à parler. Quand ils eurent fait une cinquantaine de pas, Tsyboukine se leva à son tour et partit derrière eux, d'un pas incertain, comme s'il eût marché sur de la glace.

Le village était déjà noyé dans le crépuscule et le soleil ne brillait plus qu'en haut, sur la route qui serpentait. Des vieilles avec des enfants venaient du bois, portant des corbeilles de champignons. Des femmes et des jeunes filles revenaient en troupe de la gare, où elles chargeaient des wagons de briques. Leur nez et leurs joues au-dessous des yeux étaient couverts de poussière de brique rouge. Elles chantaient. Lipa venait en avant d'elles, chantant de sa petite voix grêle et faisant des roulades en regardant le ciel, comme triomphante et s'exaltant de ce que la journée, grâce à Dieu, fût finie, et que l'on pût se reposer. Dans la

foule était sa mère, tenant un paquet à la main, et respirant avec peine.

— Bonsoir, Makarytch ! dit Lipa, apercevant Béquille.

— Bonsoir, Lipynka ! dit Béquille avec joie. Femmes et enfants, aimez le riche charpentier, ho!... ho!... ho!... Mes enfants, mes enfants ! (la voix de Béquille sanglota) : mes petites hachettes chéries !

Iakov et Béquille continuèrent leur chemin en causant.

Après eux, la foule rencontra le vieux Tsyboukine, et tout à coup il se fit un silence. Lipa et Prascovia s'arrêtèrent un peu, et lorsque le vieillard arriva auprès d'elle, Lipa fit un profond salut et dit :

— Bonsoir, Grigori Pétrovitch !

Sa mère s'inclina aussi.

Le vieillard s'arrêta, et, sans rien dire, les regarda toutes deux. Ses lèvres tremblaient et ses yeux se remplirent de larmes. Lipa chercha dans le paquet de sa mère un morceau de gâteau de gruau et le donna au vieillard. Il le prit et se mit à manger.

Le soleil s'était tout à fait couché ; son dernier reflet s'éteignit sur le haut de la route ; il fit noir et froid. Lipa et Prascovia continuèrent leur route et se signèrent longtemps.



## LE PIPEAU

Suffoqué par l'air dense du fourré, couvert de toiles d'araignée et d'aiguilles de sapins, Méliton Chichkine, l'intendant de la ferme de Démentiévo, longeaît, le fusil à l'épaule, la lisière de la forêt. Sa chienne, Damka, mélange de setter et de chien de cour, pleine, et extraordinairement maigre, se traînait derrière lui, serrant sa queue mouillée et s'efforçant tant qu'elle pouvait de ne pas se piquer le museau. La matinée était laide et couverte. Il se répandait des fougères et des arbres, enveloppés d'une buée légère, de grosses gouttes d'eau; la forêt exhalait une odeur âcre de pourri.

A l'endroit où finissait le fourré, des bouleaux se dressaient, et on voyait entre leurs troncs l'espace-  
enbrumé. Derrière les bouleaux, un pâtre, jouait

sur un pipeau qu'il avait fait lui-même. Le joueur ne prenait que cinq ou six notes, les allongeait paresseusement, sans tâcher de les joindre en motif, et pourtant il se sentait dans son pépiement aigu quelque chose d'âpre et d'extraordinairement triste.

Quand le fourré s'éclaircit devant lui et qu'aux sapins se mêlaient déjà de jeunes bouleaux, Méliton aperçut le troupeau. Des chevaux entravés, des vaches et des brebis vaguaient au milieu des arbustes, broustant les branches et flairant l'herbe silvestre. A l'orée du bois, le pâtre, vieux et maigre, vêtu d'un cafetan déchiré, sans bonnet, se tenait appuyé contre un bouleau. Il regardait à terre, songeait, et jouait de son pipeau, machinalement, sans doute.

— Bonjour, grand-père, Dieu t'aide ! lui dit, en l'abordant, Méliton, d'une voix enrouée et grêle, qui n'allait pas du tout à sa haute taille et à sa grosse figure charnue. Tu pipes bien du pipeau, tu sais ! A qui est le troupeau que tu gardes ?

— C'est celui d'Artamonovskoë, répondit le berger, à contre-cœur, serrant son chalumeau dans sa poitrine.

— C'est donc aussi la forêt d'Artamonovskoë ? demanda Méliton, regardant autour de lui. Ah, c'est la forêt d'Artamonovskoë ! Vois un peu, j'ai failli m'égarer ! Je me suis écorché toute la frimousse dans le hallier.



Il s'assit par terre et se mit à rouler une cigarette dans du papier de journal.

Comme sa voix menue, tout, chez cet homme, son sourire et ses petits yeux, ses boutons et sa casquette, qui tenait à peine sur sa grasse tête tondue, était petit et ne répondait ni à sa taille, ni à sa carrure, ni à sa figure pleine. Quand il parlait et qu'il souriait, on sentait sur son gros visage rasé et dans toute sa personne quelque chose d'humble, de timide et de mou comme chez une paysanne.

— Hein, quel temps ! Dieu nous en garde ! dit-il, secouant la tête. On n'a pas encore serré les avoines et on dirait qu'on a fait marché avec la pluie ; le diable l'emporte !

Le pâtre regarda le ciel d'où bruinait la pluie, la forêt, les vêtements mouillés de l'intendant, songea et ne dit rien.

— Tout l'été, ça été comme ça..., soupira Méliton. Pour les moujiks, mauvais, et pour les maîtres aucun plaisir...

Le pâtre regarda de nouveau le ciel, songea, et dit, avec des pauses, comme s'il mâchait chaque mot :

— Tout penche au même... N'attends rien de bon.

— Chez vous, comment est-ce ? demanda Méliton, se mettant à fumer. As-tu vu des couvées de coqs de bruyère dans la taille d'Artamonovskoë ?

Le berger ne répondit pas immédiatement ; il regarda encore le ciel, regarda de côté et d'autre, songea un peu, cligna des paupières... Il donnait sans doute à ses paroles une grande importance, et, pour en augmenter le prix, il s'efforçait de les énoncer en traînant et avec une sorte de solennité. L'expression de son visage était, comme celle des vieillards, affinée et grave, et semblait moqueuse et rusée parce qu'une échancrure en forme de selle coupait son nez et que les narines en étaient relevées.

— Non ; je crois que je n'en ai pas vu, répondit-il. Artiomka, notre chasseur, dit qu'il a levé le jour de la Saint Ilia une couvée auprès de Poustochiio, mais il a dû inventer. Il y a peu d'oiseaux.

— Oui, frère, peu!... Partout il y en a peu. La chasse, à le dire en conscience, n'est rien et ne vaut plus la peine. Il n'y a plus du tout de gibier et celui qu'on trouve maintenant, il n'y a même pas à s'y salir les doigts : ce n'est pas venu. C'est si petit que ça fait honte à regarder.

Méilton sourit et fit un geste découragé.

— Ce qui arrive maintenant dans ce monde, dit-il, il n'y a qu'à en rire et rien plus ! L'oiseau aujourd'hui est absurde ; il se met tard à couvrir et il en est qui n'ont pas encore fini pour la Saint-Pierre ; ma foi, oui !

— Tout penche au même, dit le pâtre, levant la tête vers le ciel. L'année dernière, il y a eu peu de gi-

bier, cette année il y en a encore moins, et dans cinq ans, comptes-y, il n'y en aura pas du tout. Je remarque ça : bientôt ce n'est pas seulement le gibier, il ne restera aucun oiseau.

— C'est vrai ! accorda Meliton pensif.

Le père sourit amèrement et secoua la tête.

— Étonnant ! dit-il. Et où tout cela est-il passé ? Il y a de cela vingt ans, je me souviens, il y avait ici des oies et des grues, des canards et des coqs de bruyères des masses et des masses ! Si les seigneurs allaient à la chasse on n'entendait que poum-poum-poum, poum-poum-poum ! De grosses bécasses, de bécasses et de courlis, on n'en pouvait pas voir la fin ; et de sarcelles et de bécassines, il y en avait comme de sansonnets, ou, disons-le, comme de moineaux, à ne pas se voir ! Où tout cela a-t-il passé ? On ne voit même plus de mauvais oiseaux !... Passés en fumée les aigles, les faucons, les hiboux... Il y a moins de toute espèce de bêtes. Aujourd'hui, frère, le loup et le renard sont comme une merveille, et il n'y a pas à parler de l'ours et de la loutre... Et autrefois il y avait même des élans !... Depuis quarante ans, j'observe d'année en année les choses de Dieu et pour moi je comprends que tout penche au même.

— A quoi ?

— Au pire, mon gars. Il faut songer à la fin... Il est venu au monde de Dieu le temps de périr...

Le vieillard mit sa casquette et regarda le ciel.

— C'est dommage ! soupira-t-il après un moment de silence. Ah, mon Dieu, comme c'est dommage!... Sans doute, que la volonté de Dieu soit faite ! Le monde n'a pas été créé par nous. Mais pourtant, c'est bien dommage ! Qu'un seul arbre sèche, ou, disons-le, qu'une vache crève, la peine nous prend ! Et comment voir cela, brave homme, si le monde entier s'en va en poussière ? — Que de bien, Seigneur Jésus ! Le soleil, le ciel, les forêts, les ruisseaux, les créatures !... tout cela créé, arrangé, ajusté ensemble ; tout mené à son but et bien à sa place ; et tout cela devra périr !...

Un mélancolique sourire éclaira le visage du pâtre et ses paupières se mirent à battre.

— Tu veux dire que le monde finira ? dit Méliton, pensif. Possible que ce soit bientôt, mais ce n'est pas par l'oiseau qu'on peut juger cela. Ce n'est pas probable que l'oiseau puisse marquer ça !

— Ce n'est pas seulement les oiseaux, dit le pâtre. C'est aussi les bêtes sauvages, et le bétail, et les abeilles, et le poisson... Si tu ne me crois pas, demande aux vieux. Chacun te dira que le poisson n'est pas du tout ce qu'il était. Dans les mers, dans les lacs, dans les rivières, le poisson d'année en année devient toujours moindre et moindre. Dans notre Pestchanka, je me souviens, on prenait du brochet d'une archine ; il y avait des lottes ; du gardon, de la brème et de chaque

espèce de poisson, il y en avait à voir, et, maintenant, quand on prend un méchant petit brochet ou une petite perche, longs d'un quart, on en remercie Dieu. De véritable perche goujonnière, il n'y en a même plus. Tout, d'année en année, va de mal en pis, et, attends un peu, il n'y aura plus de poisson du tout. Regardons maintenant, si tu veux, les rivières... Les rivières, n'aie pas peur, elles sèchent !

-- C'est vrai, qu'elles sèchent...

— Ah, il n'y a pas à dire ! D'année en année elles sont plus petites, et déjà, frère, il n'y a plus de ces gouffres qu'il y avait. Tu vois, là-bas, ces arbrisseaux ? demanda le vieillard montrant un point. Derrière est le vieux lit de la Pestchanka, la dérive, on l'appelle ; du temps de mon père c'est là que la rivière coulait, maintenant regarde où les diables l'ont portée ! Le lit se change et, vois bien, se changera jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait sèche... Derrière Kourgassovo, il y avait des marais et des étangs ; maintenant où sont-ils ?... Et les ruisseaux, où se sont-ils sauvés ? Tiens, chez nous, dans cette forêt, il coulait un ruisseau, et un ruisseau tel que les moujiks y posaient des nasses et y prenaient des brochets ; le canard sauvage passait l'hiver auprès, et maintenant, même au temps des hautes eaux, il n'y a pas ce qu'on peut appeler de l'eau ! Oui, frère, où que tu regardes, partout c'est mal ; partout !

Il se fit un silence; Méliton, les yeux fixes, pensait. Il voulait se rappeler ne fût-ce qu'un endroit dans la nature que n'eût pas touché la ruine qui envahit tout. Dans la buée et dans les raies obliques de la pluie, glissaient, comme sur un verre dépoli, des taches lumineuses qui s'éteignaient tout de suite : c'était le soleil levant qui essayait de percer à travers les nuages et de jeter un regard sur la terre.

— Oui; et les forêts aussi!... murmura Méliton.

— Les forêts aussi..., répéta le pâtre. On les coupe, elles brûlent, elles sèchent, et il n'en pousse pas de nouvelles. Ce qui croît, on le coupe tout de suite; aujourd'hui c'est sorti, et demain, regarde, les gens l'ont coupé! Comme ça sans fin ni compte jusqu'au temps où il ne restera rien... Moi, brave homme, depuis le temps de la liberté je garde le troupeau de la commune; avant la liberté, j'étais pâtre chez les seigneurs; je gardais là, à ce même endroit, et, depuis que je vis, je ne me rappelle pas de jour d'été où je n'aie pas été là; et j'observe tout le temps les choses de Dieu. J'ai bien examiné mon temps, frère; et maintenant je comprends que toute plante est venue à s'amoindrir. Prends le seigle, l'avoine, n'importe quelle petite fleur, tout penche au même.

— Pourtant, les gens sont devenus meilleurs, remarqua l'intendant.

— En quoi meilleurs?

— Ils ont plus d'idée...

— Pour plus d'idée, ils ont plus d'idée, c'est vrai, mon garçon ! Mais à quoi cela mène-t-il ? Quelle cendre fera l'esprit des gens devant la mort ? Il n'est besoin d'aucun esprit pour mourir. A quoi bon de l'esprit au chasseur, s'il n'y a plus de gibier ? Je juge comme ça que Dieu a donné l'esprit à l'homme, mais qu'il lui a pris la force. Les gens sont devenus faibles, faibles jusqu'à l'extraordinaire. Tiens, par exemple, moi... ; je vaux un groche ; de tout le village je suis le dernier moujik ; et pourtant, mon garçon, j'ai de la force !.. Vois, je suis dans ma sixième dizaine ; tout le jour du bon Dieu, je pais mon troupeau ; et encore la nuit, je garde les chevaux pour deux grievniks ; et je n'ai pas envie de dormir !... Et je n'ai pas froid !... Mon fils a plus d'idée que moi, et, mets-le à ma place ; il demandera demain une augmentation ou il ira se faire soigner. Voilà ce qui en est ! Moi, à l'exception du pain, je ne mange rien, parce que notre pain quotidien donne-le-nous aujourd'hui ; mon père aussi, à l'exception du pain, ne mangeait rien ; et aussi mon grand-père. Mais le moujik d'aujourd'hui, il lui faut et du thé, et de la vodka, et du pain blanc, et qu'on le laisse dormir du soir à l'aube et qu'on le soigne, et toute espèce de dorloterie ! Pourquoi cela ? Parce qu'il est devenu faible ! Il n'y a plus en lui la force de résister. Il serait content de ne

pas dormir, mais ses yeux se collent; rien n'y fait.

— C'est vrai, reconnut Méliton. Le moujik d'aujourd'hui ne vaut plus grand'chose.

— Il n'y a pas à le cacher, nous devenons plus mauvais d'année en année... Examinerons-nous maintenant les seigneurs? Eux, ils ont encore plus faibli que le moujik. Le seigneur d'aujourd'hui a tout appris, sait tout ce qu'il n'y a pas à savoir, et à quoi bon? A le regarder, la pitié vous prend! Il est maigre, chétif, on dirait quelque Hongrois ou un Français; il n'a ni consistance, ni aspect; il n'a que le nom du bârine; il n'a, le cher, ni place, ni occupation, et on ne voit pas ce qu'il lui faut. Ou il reste assis avec une ligne et il pêche, ou il est couché le ventre en l'air et lit un livre, ou bien il se trimballe au milieu des moujiks en disant diverses paroles. Et si ça n'a pas le sou, ça se fait scribe. Il vit comme ça de rien et il ne lui vient pas à l'idée de se plier à quelque affaire véritable. La moitié des bârines autrefois étaient généraux; ceux de maintenant ce n'est que de la roustissure.

— Ils se sont beaucoup appauvris, dit Méliton.

— Ils se sont appauvris parce que Dieu leur a enlevé la force. Contre Dieu on ne peut pas aller.

Méliton regarda de nouveau un point fixement. Après avoir un peu réfléchi, il soupira, comme soupirent les gens raisonnables et sérieux, secoua la tête, et dit :



— Et d'où vient tout cela? Nous péchons beaucoup, nous avons oublié Dieu, et le temps est venu de la fin de tout. Il faut le dire aussi; le monde ne peut pas durer des siècles et des siècles; il faut être consciencieux.

Le berger soupira et, comme s'il eût voulu arrêter cette conversation désagréable, il s'éloigna de son bouleau et se mit des yeux à compter ses vaches.

— Hé-hé-hée!... cria-t-il. Hé-hé, hée!.. Ah! que le diable!... N'y aura-t-il pas de fin pour vous? La Mauvaise Force les a portées dans le hallier! Tiou-liou-liou!..

L'air contrarié, il s'en alla dans les broussailles, rassembler son troupeau. Méliton se leva et, lentement, rôda le long de la lisière. Il regardait à terre et pensait. Il voulait toujours se rappeler quoi que ce fût que n'eût pas encore touché la mort.

Sur les raies obliques de la pluie les taches lumineuses glissaient encore. Elles volèrent d'un bond sur la cime de la forêt et s'éteignirent dans le feuillage mouillé. Damka trouva sous un arbuste un hérisson, et, voulant attirer l'attention de son maître, donna un aboiement retentissant.

— Chez vous, y a-t-il eu l'éclipse? cria le pâtre derrière les broussailles.

— Oui, répondit Méliton.

— Ah!... Partout le monde se plaint qu'il y en ait

eu... C'est, frère, que dans le ciel aussi il y a du désordre. Elle n'a pas eu lieu pour rien... Hé-hé-hée! hée!...

Ayant ramené son troupeau sur la lisière, le berger s'approcha d'un bouleau, regarda le ciel, tira sans se presser son chalumeau de son sein et se mit à jouer. Il jouait comme auparavant, machinalement, ne prenant que cinq ou six notes. Les sons, comme si le chalumeau lui fût tombé dans les mains pour la première fois, en sortaient, indécis, sans ordre, et ne se fondaient pas en motif. Mais Méliton, qui songeait à la fin du monde, sentait en eux quelque chose de désagréable et de triste qu'il se serait bien passé d'entendre. Les notes les plus hautes tremblaient et se brisaient, et semblaient, comme si le chalumeau eût été effrayé et malade, pleurer inconsolablement. Les notes les plus basses rappelaient la buée, les arbres écrasés et le ciel gris : une pareille musique semblait appropriée au temps qu'il faisait, au vieillard et à ses discours.

Méliton, voulant se plaindre, revint vers le vieillard. Et regardant sa figure mélancolique et narquoise, et son pipeau, il balbutia :

— Il est aussi devenu plus mauvais de vivre, grand-père. Il n'y a plus du tout moyen de vivre... Mauvaises récoltes, pauvreté, épizooties à chaque instant, maladies... La misère a vaincu !

La figure bouffie de l'intendant s'empourpra et prit

une inquiète expression de bonne femme. Il remua les doigts comme s'il cherchait des mots pour traduire ce qu'il sentait de vague, et dit :

— Huit enfants, une femme, la mère encore vivante, et de gages, en tout, dix roubles par mois; et pas nourris!... De misère ma femme est devenue comme un diable et moi... je bois par moments... Je suis un homme sérieux, raisonnable; j'ai de l'instruction; je devrais rester chez moi en paix, et, toute la journée, avec mon fusil, je cours comme un chien parce que je n'en peux plus; ma maison m'est devenue odieuse!...

Sentant que sa langue bredouillait tout autre chose que ce qu'il voulait exprimer, l'intendant y renonça d'un geste, et dit amèrement :

— Si le monde doit périr que ce soit le plus tôt possible! Ça ne sert de rien de traîner et de torturer les gens pour rien...

Le vieillard ôta le pipeau de ses lèvres, et, fermant un œil, en regarda l'ouverture. Son visage était morose, et couvert, comme de larmes, de grosses gouttes d'eau. Il sourit et dit :

— C'est dommage, frère! Ah, mon Dieu, comme c'est dommage! La terre, les bois, le ciel, toute espèce de créature; tout a été créé, arrangé, et dans tout il y a de l'idée. Ce n'est pas pour rien que tout périra! Et le plus dommage de tout, c'est les hommes.

Une grosse pluie, sur la forêt, bruissait, s'approchant de la lisière ; Méliton regarda du côté du bruit et boutonna tous ses boutons.

— Je retourne au village, dit-il. Adieu, grand-père ! Comment t'appelle-t-on ?

— Louka-le-pauvre.

— Allons, adieu, Louka ! Merci pour tes bonnes paroles ! Damka, ici !

Méliton lentement se traîna le long de la rivière, puis, sur la prairie, en bas, qui peu à peu se changeait en marais.

L'eau gémissait sous ses pieds et la laiche rousse, encore fraîche et viride, se penchait vers la terre comme si elle eût craint qu'on marchât sur elle. Derrière le marais, sur la rive de la Pestchanka, dont avait parlé le vieillard, il y avait des saules, et, derrière eux, dans le flou, bleuissait une grange. On sentait l'approche de cette heure malheureuse, inconjurable, où les champs deviennent noirs, la terre sale et froide, où les saules pleureurs deviennent encore plus tristes, et où, sur leur tronc, glissent des larmes ; l'heure où seules les grues échappent au malheur commun, et où, comme si elles craignaient d'offenser de l'expression de leur bonheur la nature attristée, elles font retentir le haut des cieux de leur chant angoissant et mélancolique.

Méliton atteignit la rivière, entendant mourir der-

rière lui peu à peu les sons du chalumeau. Il avait encore besoin de se plaindre. Il regarda autour de lui tristement, et il prit en insupportable pitié et le ciel et la terre, et le soleil, et la forêt, et sa propre Damka. Il était, lorsque la note la plus haute du pipeau volait prolongée dans l'atmosphère et tremblait comme la voix d'un homme qui pleure, extrêmement attristé et peiné des désordres qui se voient dans la nature...

La haute note trembla et se déchira. Le pipeau se tut.



## VANKA

De toute la nuit de Noël, Vanka Joukov, enfant de neuf ans, en apprentissage depuis trois mois chez le cordonnier Aliakhine, ne s'est pas couché. Le matin, après le départ de son maître et des ouvriers pour l'église, il est resté seul dans l'atelier. Il tire de l'armoire de son patron une fiole d'encre, un porte-plume à plume rouillée, et, plaçant devant lui une feuille de papier chiffonné, il se met à écrire.

Avant de former la première lettre, il surveille une dernière fois, curieusement, la porte et la fenêtre, jette un coup d'œil de conjuration vers l'Image sombre, des deux côtés de laquelle partent des rayons chargés de formes, et il soupire à fendre l'âme. Agé nouillé devant le banc sur lequel il a mis son papier, il écrit :

« Cher grand-père, Constantin Makarytch ! je te fais un bout de lettre. C'est pour vous saluer pour la fête de Noël et je te souhaite tout le bien du bon Dieu. Je n'ai plus ni papa, ni maman, tu m'es seul resté. »

Vanka tourne les yeux vers la fenêtre obscure, où se reflète la lueur de sa chandelle, et voilà qu'il se représente, comme s'il le voyait, son grand-père Constantin Makarytch, veilleur de nuit chez MM. Jivarev. C'est un tout petit vieux de soixante-cinq ans, maigriot, extraordinairement vif et remuant, qui sourit toujours avec de tout petits yeux d'ivrogne. Le jour, il dort dans la cuisine des gens ou dit des sornettes aux cuisinières ; la nuit, enveloppé d'une ample tou-loupe, il tourne autour des bâtiments et des enclos, agitant sa crécelle <sup>1</sup> ; la vieille chienne Kachtanka et le mâtin Vioune, appelé ainsi <sup>2</sup> à cause de sa couleur noire et de son corps allongé, le suivent, baissant la tête. Vioune est un chien particulièrement caressant et poli ; il regarde avec la même douceur les étrangers et ses maîtres ; pourtant on n'a pas foi en ses reliques : la plus jésuitique malice se cache sous sa débonnairété et sous sa déférence. Aucun chien, mieux que lui, ne sait, à pas de loup, s'approcher à temps et

1. Les veilleurs de nuit sont munis d'une crécelle ou claquette analogue à celle de nos marchands d'oublies.

2. Le mot *vioune* est un nom de poisson. Il désigne la loche.



mordre une jambe; aucun chien ne se glisse plus furtivement dans la cave aux provisions ou ne vole une poule au moujik. On lui a, à maintes reprises, à moitié cassé les pattes de derrière, on l'a suspendu deux fois, il ne se passe pas de semaine qu'on ne le fouaille à mort, il revient de tout.

A l'heure qu'il est, certainement le grand-père de Vanka est debout devant la porte cochère, et regarde, clignant les yeux, les jolies fenêtres brillantes de l'église du village. Chaussé de bottes de feutre, il trépigne sur place et badine avec les domestiques; sa crécelle pend à sa ceinture. Il bat des bras pour se réchauffer, frissonne, ricane en petit vieux, et pince une femme de chambre ou une cuisinière.

— Ne prendrons-nous pas une prise? dit-il, tendant sa tabatière aux femmes.

Elles prisent et éternuent. Le grand-père entre dans un transport de joie indescriptible, ne se tient pas de rire, et s'écrie :

— Mouche, mouche-toi! Le tabac va te geler au nez!

On fait aussi priser les chiens. Kachtanka éternue, secoue le museau et s'en va, offensée. Vioune, poli, n'éternue pas et tourne la queue d'un air satisfait.

Et le temps est splendide!... L'air est calme, transparent et frais; la nuit est sombre, mais on distingue pourtant tout le village avec ses toits blancs, ses spirales de fumée sortant des cheminées, ses arbres argentés

de givre et ses tas de neige. Tout le ciel est semé d'étoiles joyeuses qui scintillent, et la voie lactée se dessine si nette qu'il semble qu'on l'ait savonnée pour un fête et frottée de neige...

Vanka soupire, mouille sa plume, et continue à écrire:

« Hier soir, j'ai eu une tripotée. Le patron m'a traîné par les cheveux à la porte et m'a flanqué des coups de forme, parce que je balançais le petit dans le berceau, et malheureusement je me suis endormi. Aussi, dans la semaine, la patronne m'avait commandé de nettoyer un hareng et j'ai commencé par la queue, alors elle a pris le hareng et elle m'a fourré son museau sous le bec. Les ouvriers ne font que se moquer de moi. Ils m'envoient au kabak chercher de la vodka et me disent de voler les concombres du patron, ensuite le patron me bat avec tout ce qui lui tombe sous la main. Et pour nourriture, rien de rien. Le matin, on nous donne du pain; à midi, de la kacha, et le soir, encore du pain; tant qu'à du thé et des choux, ce sont les patrons eux-mêmes qui les goufflent. On me fait dormir dans le corridor, et quand le gosse pleure, je ne dors pas du tout, il faut que je balance le berceau. Cher grand-père! fais-moi une grâce divine, retire-moi d'ici, ramène-moi chez nous, au village, je n'en peux plus... Je te salue jusqu'à terre et je prierai Dieu éternellement, emmène-moi d'ici ou je meurs... »

Vanka tordit un peu la bouche, se frotta les yeux avec son poing noir, et sanglota.

« Je t'écraserai ton tabac, continua-t-il, je prierai pour toi, et, si quelque chose ne va pas, alors tu me battras comme la chèvre grise. Et, si tu crois qu'on ne me trouvera pas de place, je demanderai, pour l'amour de Dieu, au régisseur des messieurs de nettoyer ses bottes, ou autrement j'irai à la place de Fédia, comme sous-berger. Grand-père chéri, je n'en peux plus, c'est la mort. Je me serais sauvé à pied, mais je n'ai pas de bottes, je crains de me geler. Quand je serai grand, si tu m'enlèves d'ici, je te nourrirai, et je ne laisserai personne t'offenser, et, quand tu mourras, je prierai pour le repos de ton âme comme je fais pour ma pauvre maman Pélagie.

« Pour ce qui est de Moscou, c'est une grande ville. Il n'y a que des maisons de seigneurs, et il y a beaucoup de chevaux, mais pas de brebis, et les chiens ne sont pas méchants. A Noël, les enfants ne vont pas ici de porte en porte avec une étoile et on ne permet pas de chanter du tout dans le chœur. Je te dirai encore que, l'autre jour, j'ai vu à la fenêtre d'une boutique qu'on vend des hameçons tout attachés et pour chaque espèce de poisson ; très avantageux. Il y a même un hameçon qui pourrait porter un silure d'un poud. Il y a aussi des boutiques où il y a des fusils comme ceux du bârine, je parie que chaque fusil coûte

cent roubles... Dans les boutiques à viandes, il y a des coqs de bruyère, des gélinottes et des lièvres; mais, pour savoir où on les a tués, les commis ne le racontent pas. Cher grand-père, quand il y aura chez le seigneur l'arbre de Noël avec des présents, prends-moi une noix dorée et serre-la dans mon coffre vert. Demande-la à M<sup>lle</sup> Olga Ignatievna, dis que c'est pour Vanka. »

Vanka soupira convulsivement et, de nouveau, ses regards s'arrêtèrent sur la fenêtre. Il se souvint que, pour l'arbre de Noël, son grand-père allait toujours dans la forêt et l'emmenait avec lui. C'était le bon temps ! Tout craquait, la glace, le grand-père et Vanka. Le grand-père, avant de couper l'arbre, fumait une pipe, prenait une longue prise et se moquait de Vanka qui était gelé. Les jeunes arbres, couverts de givre, ne bougeaient mie, se demandant lequel d'entre eux allait être choisi... Soudain, parti on ne sait d'où, filait sur les tas de neige un lièvre rapide. Le grand-père ne pouvait s'empêcher de crier :

— Attrape, attrape, attrape !... Ah ! diable de courte-queue !

L'arbre coupé, le grand-père de Vanka le traînait à la maison et les seigneurs commençaient à l'orner. La demoiselle Olga Ignatievna, la grande amie de Vanka, s'en occupait plus que personne. Olga Ignatievna, lorsque Pélagie, la mère de Vanka, était femme de chambre chez elle, bourrait Vanka de bon-

bons et lui apprenait, n'ayant rien à faire, à lire, à écrire, à compter jusqu'à cent, et même à danser le quadrille. A la mort de Pélagie, on mit le pauvre Vanka à la cuisine des gens avec son grand-père. C'est de là qu'on l'avait envoyé à Moscou, en apprentissage chez le cordonnier Aliakhine...

« Viens vite, cher petit grand-père, reprit Vanka, je t'en prie au nom de Dieu, emmène-moi d'ici. Aie pitié de moi, orphelin malheureux, car tout le monde me bat, et je meurs de faim, et surtout je m'ennuie tant que je ne peux le dire, je ne fais que pleurer. Un de ces jours le patron m'a frappé avec une forme sur la tête, si fort que je suis tombé, et c'est tout juste si j'ai pu revenir. Ma vie est tout à fait à plaindre, pire que celle du chien le plus malheureux. Fais bien mes compliments à Aliona, à Iegor le borgne, et au cocher, et surtout ne donne mon accordéon à personne <sup>1</sup>. Je reste ton petit-fils, IVAN JOUKOV. Cher grand-père, viens... »

Vanka plia en quatre sa feuille de papier et la mit dans une enveloppe achetée la veille un kopek. Il réfléchit un instant, trempa sa plume dans l'encre, et se mit à écrire l'adresse :

*A mon grand-père, au village.*

1. On a vu déjà combien l'accordeon est un instrument populaire en Russie. Un jeune homme du peuple qui a de l'argent s'achète d'abord un accordéon, puis des bottes.

Il se gratta la tête, réfléchit et ajouta : « Constantin Makarytch. » Heureux d'avoir pu écrire sans être dérangé, il prit sa casquette, et, en manches de chemise, sans jeter sur lui sa petite touloupe, il s'élança dans la rue...

Les garçons bouchers, auprès de qui il s'était informé la veille, lui avaient dit qu'on jette les lettres dans les boîtes aux lettres et qu'ensuite des troïkas <sup>1</sup> de poste, conduites par des cochers ivres, viennent les prendre et les portent, à grand bruit de clochettes, par toute la terre. Vanka courut à la première boîte et glissa dans la fente sa précieuse lettre.

Bercé de douces espérances, une heure après il dormait à poings fermés... Il vit en rêve un poêle. Sur le bord était assis, pieds nus et jambes pendantes, son grand-père Constantin Markarytch ; il lisait aux cuisinières la lettre de Vanka. Vioune rôdait autour du poêle, tournant la queue...

1. Voiture à trois chevaux.

## DÉTRESSE

A qui confierai-je ma peine ?

Le crépuscule. Une grosse neige, fondante, tournoie paresseusement autour des becs de gaz que l'on vient d'allumer, et se pose, en couche molle et fine, sur les toits, le dos des chevaux, les épaules et les chapeaux. Le cocher Iona Potapov est blanc comme un fantôme. Replié sur lui-même autant que peut se replier un corps humain, il est assis sur son siège et ne fait pas un mouvement ; glissât-il sur lui tout un amas de neige, il n'éprouverait pas, semble-t-il, le besoin de le faire tomber. Son méchant petit cheval est immobile et blanc comme lui. Par l'angulosité de ses formes, la raideur en bâtons de ses pattes, par son immobilité, il ressemble, même de près, à un petit cheval en pain d'épice d'un kopek. Il est évidemment enfoncé dans

ses pensées. En effet, avoir été arraché de la charrue, de ses paysages habituels et gris, et avoir été jeté dans cet abîme plein de feux monstrueux, de fracas incessant, et de gens qui courent, comment ne pas songer à tout cela!

Il y a déjà longtemps que Iona et son cheval n'ont pas bougé. Ils sont sortis du dépôt peu après le dîner et pas d' « étreinte » encore... Et la buée du soir tombe sur la ville. Les innombrables feux des lanternes remplacent la lumière vive. L'agitation bruyante des rues atteint son « forte ».

— Cocher! quartier de Viborg! entend Iona tout à coup.

Iona tressaute, et, à travers ses cils collés par la neige, il voit un officier en manteau, le capuchon relevé.

— Quartier de Viborg! répète l'officier. Dors-tu? Quartier de Viborg!

Iona, en signe de consentement, tire les guides, et ce mouvement fait tomber de ses épaules et du dos du cheval des couches de neige. L'officier s'assoit dans le traîneau. Iona excite des lèvres son cheval, se soulève en avant, tend un cou de cygne, et, plus par habitude que par besoin, fait tourner son fouet. Le cheval lui aussi allonge le cou, plie ses jambes raides, et se met en branle d'un pas indécis.

— Loup garou, où vas-tu passer!... entend crier Iona,



dès les premiers pas, dans la masse noire qui monte et descend. Où le diable te porte-t-il? Prends à droite!

L'officier se fâche :

— Tu ne sais pas conduire?... Prends ta droite!

Un cocher de maître jure; un passant, traversant la rue, qui, de son épaule, a touché le nez du cheval, regarde Iona d'un air furieux, et secoue sa manche. Iona, comme sur des aiguilles, se tourne sur son siège, tire les coudes à droite et à gauche, remue les yeux comme un homme que la vapeur aveugle, et il a l'air de ne pas comprendre où il est ni pourquoi il est là.

— Quels clampins! persifle l'officier; on dirait, comme s'ils s'étaient donné le mot, qu'ils font exprès de venir se jeter sur vous ou sous le cheval!

Iona se retourne vers son client et remue les lèvres...

Il voudrait dire quelque chose, mais rien ne sort de sa gorge qu'un enrouement.

— Quoi?... demande l'officier.

Un sourire tord la bouche de Iona, il fait effort du gosier, et dit d'une voix enrouée:

— Mon fils, bârine,... est mort cette semaine.

— Hein?... De quoi est-il mort?

Iona tourne tout le buste et dit:

— Est-ce qu'on sait?... De la fièvre chaude, probablement... Il est resté trois jours à l'hôpital et il est mort. La volonté de Dieu soit faite!

— Tourne-toi, diable! crie une voix dans le noir.

Tu n'y vois plus sans doute, vieux chien? Ouvre les yeux!

— Fais marcher, fais marcher, dit l'officier, ou nous n'arriverons que demain... Pousse un peu!

Le cocher tend de nouveau le cou, se soulève, et, avec une grâce pesante, agite son fouet. Plusieurs fois il se retourne vers l'officier, mais l'officier a fermé les yeux et n'a pas l'air de vouloir l'écouter.

L'officier descendu au quartier de Viborg, Iona s'arrête auprès d'un traktir, se ramasse encore sur son siège, et ne bouge plus. La neige fondante reblanchit son cheval... Une heure passe. Une autre.

Trois jeunes gens, faisant claquer leurs caoutchoucs sur le trottoir, arrivent en se disputant. L'un est petit et bossu, les deux autres sont grands et minces.

— Cocher, au pont de la police! crie d'une voix chevrotante le bossu. Tous trois; vingt kopeks.

Iona tire les guides et claque des lèvres. Vingt kopeks c'est un prix dérisoire, mais il ne songe pas au prix. Un rouble ou cinq kopeks, ce lui est tout un maintenant, pourvu qu'il ait des clients. Les jeunes gens, se bousculant et disant de gros mots, s'approchent du traîneau et veulent y monter tous trois ensemble. Ils discutent qui s'asseoira et qui restera debout. Après un long débat, des manières et des récriminations, ils décident que le bossu, étant le plus petit, se tiendra debout.

— Allez, marche! dit le bossu s'installant et soufflant dans le cou de Iona. Fouaille! Et tu as un de ces chapeaux, mon vieux!... On n'en trouverait pas un plus mauvais à Pétersbourg.

Iona rit :

— Hi! hi!... Il est comme ça...

— Eh bien, « Il est comme ça, » marche!... Est-ce que tu vas marcher de cette manière-là tout le temps? Oui!... Alors tu veux des coups?...

— La tête me fend..., dit un des deux grands. Hier soir chez les Doukmassov, Vaska et moi nous avons bu quatre bouteilles de cognac.

— Je ne comprends pas qu'on mente comme ça! s'indigne l'autre grand. Il ment comme une brute!...

— Que Dieu me punisse, c'est la vérité!

— Vrai comme un pou qui tousse.

Iona sourit :

— Hi, hi! Ce sont des messieurs gais!...

— Que le diable te!... s'écrie le bossu. Veux-tu marcher, vieux choléra? Est-ce qu'on marche comme ça! Flanque-lui du fouet! Allez, diable! Allez! Flanque-lui un bon coup!

Iona sent derrière son dos le corps qui remue et la voix qui tremble du bossu; il entend les injures qu'on lui adresse, voit les gens, et le sentiment de la solitude insensiblement commence à s'adoucir en lui. Le bossu braille, tant qu'il ne s'engoue pas dans quelque

injure compliquée à six étages ou qu'un accès de toux ne le prend pas. Les deux grands se mettent à parler d'une certaine Nadéjda Péetrovna.

Iona se retourne à tout moment de leur côté.

Profitant d'une minute de calme, il se retourne encore et murmure :

— Cette semaine, ... j'ai perdu un fils ! ...

— Nous mourrons tous ! soupire le bossu, essuyant ses lèvres après un accès de toux. Allons, fais marcher ! Pousse ! Messieurs, je ne puis décidément pas aller plus loin comme ça ! Quand nous fera-t-il arriver ?

— Ranime-le un peu en lui tapant sur le cou ! ...

— Tu entends, vieux choléra ? ou je te bourre le cou ! ... Si on faisait des cérémonies avec vous, il faudrait aller à pied ? Tu entends, serpent Gorinytch<sup>1</sup> ? Te moques-tu de ce que nous te disons !

Et Iona, plus qu'il ne les sent, entend le bruit des coups qu'on lui donne.

— Hi, hi..., rit-il ; vous êtes des messieurs gais ! Dieu vous garde en santé !

— Cocher ! Tu es marié ? demande un des grands.

— Moi ! Hi, hi, hi ! ... des messieurs gais ! ... A présent, ma femme, c'est la terre humide, ... hi, hi, ho, ho, ho ! La tombe autrement dit ! ... Voilà ! Mon fils est mort, et moi, je vis ! ... Drôle d'affaire ! La mort

1. Serpent qui joue un grand rôle dans les contes populaires russes.

s'est trompée de porte... Au lieu de venir chez moi, elle est allée chez le fils...

Et Iona se tourne pour raconter comment est mort son fils.

Mais le bossu, faisant un léger soupir, annonce que, grâce à Dieu, ils ont arrivés... Iona reçoit ses vingt kopeks et regarde longuement les fêtards disparaître sous un portail noir.

Seul encore une fois ! Et une fois encore le silence recommence... Sa peine, un instant adoucie, renaît et distend sa poitrine avec une force plus grande. Les yeux de Iona courent anxieux sur les groupes de gens qui se pressent des deux côtés de la rue : ne se trouvera-t-il pas dans ce millier de gens quelqu'un pour l'entendre ? Mais les gens passent sans remarquer ni lui ni sa peine...

Peine énorme, sans borne ! Si la poitrine de Iona éclatait et si son angoisse s'en répandait, il semble qu'elle inonderait le monde entier, et pourtant nul ne la voit ! Elle a su se loger dans une enveloppe si mince qu'on ne la verrait même pas en plein jour avec une lumière...

Iona aperçoit un dvornik qui tient un sac de natte et il décide de causer avec lui.

— Ami, lui demande-t-il, quelle heure peut-il être ?

— Neuf heures passées... Qu'as-tu à t'arrêter ici ? lui dit le dvornik. File !

Iona avance de quelques pas, se ramasse sur lui-même et s'adonne à sa peine... S'adresser aux gens, il voit maintenant que c'est peine perdue...

Et cinq minutes ne se sont pas écoulées qu'il se redresse, relève la tête comme s'il sentait une douleur aiguë et tire les guides... Il n'en peut plus... « Au relais, se dit-il, au relais ! »

Le cheval, comme s'il comprenait aussi, commence à trotter. Au bout à peine d'une heure et demie, Iona est déjà assis près d'un grand poêle sale. Des gens autour de lui ronflent sur le poêle, par terre, et sur les bancs. Touffeur irrespirable... Iona regarde les gens qui dorment, se gratte la tête et regrette d'être rentré si tôt.

« Je n'ai même pas gagné mon avoine, songe-t-il ; voilà pourquoi je m'ennuie !... Un homme qui fait ce qu'il a à faire, quand il a mangé et son cheval aussi, est toujours tranquille. »

Un jeune cocher se lève dans un coin, se plaint à moitié endormi et s'allonge pour atteindre un seau d'eau.

— Tu as soif ?

— Oui, j'ai soif !

— Eh bien, à ta santé !... Tu sais, frère, mon fils est mort cette semaine à l'hôpital ? C'en est une histoire !

Iona veut voir quel effet ont produit ses paroles, mais il ne voit rien... Le jeune cocher s'est caché la

tête et dort. Iona soupire et se gratte la tête... Autant le jeune cocher avait soif, autant il voudrait parler!... Il y a bientôt une semaine que son fils est mort et il n'a pu le dire encore tranquillement à personne... Il faudrait le dire avec ordre, posément; raconter comment son fils est tombé malade; comme il a souffert; ce qu'il a dit avant de mourir et comment il est mort... Il faudrait dire son enterrement et le voyage à l'hôpital pour reprendre les hardes qu'il a laissées. Il reste de lui au village une fille, Anissia; il faudrait aussi en parler. Il y a tant de choses dont Iona aurait à parler maintenant!... Celui qui l'écouterait, soupirerait, gémirait et saurait le plaindre. Raconter tout cela à des femmes ce serait mieux encore; elles sont bêtes, mais il ne faut que deux mots pour les faire pleurer...

« Il faut que j'aie vu mon cheval, se dit Iona. Tu auras tout le temps de dormir, va! N'aie pas peur, tu dormiras assez!... »

Il s'habille et s'en va à l'écurie.

Il songe à l'avoine, au foin, au temps qu'il fait.

Songer à son fils, quand il est seul, il ne le peut pas... Il en pourrait parler à quelqu'un, mais y songer tout seul et se le représenter en vie, c'est affreusement pénible.

— Tu manges? demande-t-il à son cheval, en voyant ses yeux qui luisent. Allons, mange, mange! Puisque nous n'avons pas gagné notre avoine, mangeons

du foin... Oui!..je suis déjà vieux pour faire le cocher... Mon fils, ça lui allait bien, mais pas à moi. Lui c'était un vrai cocher!... Il n'avait qu'à vivre...

Iona se tait quelque temps et reprend :

— Oui, mon vieux cheval, c'est comme ça, — plus de Kouzma Ionytch!... Il a voulu nous laisser derrière lui. Ça lui a pris ainsi tout d'un coup, et il est mort sans raison... Tiens, supposons que tu aies un poulain, que tu sois sa mère, et, tout à coup, ce poulain te laisse après lui; ne serait-ce pas malheureux?... »

Le cheval mange, écoute et souffle sur les mains de son maître...

Iona s'oublie et lui raconte tout.



## LA PRINCESSE

A la porte que l'on appelait la Porte Rouge du monastère d'hommes de N... venait d'arriver une calèche attelée de quatre beaux chevaux. Les prêtres-moines et les novices, amassés en foule auprès de la partie de l'hôtellerie réservée aux personnes nobles avaient, au cocher et aux chevaux, reconnu de loin la dame qui était assise dans la calèche, leur bonne connaissance, la princesse Vera Gavrilovna.

Un vieillard en livrée sauta du siège et aida la princesse à descendre de voiture. Elle releva sa voilette noire, et, sans se presser, s'avança pour recevoir la bénédiction de tous les prêtres moines. Elle fit ensuite aux novices un petit salut amical et se dirigea vers son appartement.

— Eh bien, dit-elle aux moines qui portaient son menu bagage, vous vous êtes ennuyés sans votre princesse? J'ai été tout un mois sans venir, mais me voilà arrivée : regardez votre princesse ! Le père archimandrite où est-il? Mon Dieu! je brûle d'impatience! Cet étonnant vieillard!... Vous devez être fiers d'avoir un pareil archimandrite...

Quand l'archimandrite entra chez elle, la princesse fit un cri d'extase, se croisa les bras sur la poitrine et s'avança pour recevoir sa bénédiction.

— Non, non, non, donnez-moi votre main à baiser ! dit-elle, saisissant sa main et la baisant trois fois avec avidité. Comme je suis heureuse, saint père, de vous voir enfin ! Vous avez, je parie, oublié votre princesse, et moi, par la pensée, je vivais à toute minute dans votre cher couvent... Comme on est bien ici ! Dans cette vie pour Dieu, loin de la vanité du monde, il y a un charme particulier, saint père, que je sens de toute mon âme, mais que je ne puis pas exprimer.

Les joues de la princesse rougirent un peu et des larmes lui vinrent. Elle parlait sans discontinuer, avec feu, et l'archimandrite, vieillard de soixante-dix ans, sérieux, laid et timide, se taisait, ne disant de temps à autre, d'une voix militaire et saccadée, que : « Précisément, Votre Excellence... J'entends... Je comprends... »

— Daignerez-vous nous favoriser longtemps de votre visite? demanda-t-il.

— Aujourd'hui je passerai la nuit chez vous, et demain j'irai chez Claudia Nikolaëvna. Il y a déjà longtemps que nous ne nous sommes vues. Et après demain je reviendrai chez vous, et je resterai trois ou quatre jours. Je veux me reposer l'âme ici, saint père...

— La princesse aimait à venir au monastère de N... Elle avait, ces deux dernières années, pris l'endroit en affection et elle y venait presque chaque mois d'été passer deux ou trois jours, et parfois une semaine. Les novices timides, la paix, les plafonds bas, l'odeur de bois de cyprès, la nourriture frugale, les rideaux bon marché aux fenêtres, tout cela la touchait, l'attendrissait, la disposait à la méditation et aux bonnes pensées. Il lui suffisait d'être depuis une demi-heure dans son appartement, pour qu'il lui semblât qu'elle aussi était timide et modeste et que d'elle aussi s'exhalait une odeur de cyprès. Le passé s'enfuyait quelque part, bien loin, perdait son prix, et la princesse se mettait à songer qu'en dépit de ses vingt-neuf ans elle était très semblable au vieil archimandrite et qu'elle était, comme lui, née, non pour la richesse, la grandeur terrestre et l'amour, mais pour la vie calme, cachée et crépusculaire du cloître.

Il arrive que, dans la sombre cellule d'un anacho-

rète plongé dans la prière, un rayon entre tout à coup ou qu'un oiseau se pose sur la fenêtre et chante; l'austère anachorète sourit malgré lui, et, tout à coup, sous la lourde affliction de ses péchés, comme de dessous une pierre, coule en lui un ruisseau de joie innocente et douce. Il semblait à la princesse qu'elle apportait justement du dehors un adoucissement pareil à ceux que donnent ce rayon ou cet oiseau. Son sourire affable et gai, son doux regard, sa voix, ses plaisanteries, et toute sa petite personne, bien tournée, vêtue d'une simple robe noire, devaient éveiller chez ces gens austères et simples un sentiment d'attendrissement et de joie. Chacun, en la regardant, devait penser : « Dieu nous a envoyé un ange... » Et, sentant que chacun pensait ainsi malgré soi, la princesse souriait encore plus affablement et s'efforçait de ressembler à un oiseau.

Après avoir pris du thé et s'être reposée, elle sortit se promener. Le soleil était déjà couché. La fraîcheur parfumée du réséda que l'on venait d'arroser souffla du parterre du couvent jusqu'à elle, et de l'église venait le bruit du chant des moines, qui semblait de loin très mélancolique et très agréable; on chantait vèpres. Il y avait dans les fenêtres noires sur lesquelles dansaient les reflets des lampes d'autel, dans les murailles, et dans la personne d'un vieux moine assis sous le porche près d'une image avec un tronc, tant de repos

introublé, que la princesse, sans savoir pourquoi, se sentait envie de pleurer.

Hors des portes du couvent, dans l'allée au long des murs, sous des bouleaux, où il y avait des bancs, il faisait déjà noir. L'air s'obscurcissait vite, vite... La princesse fit quelques pas dans l'allée, s'assit sur un banc, et se mit à penser.

Elle pensa qu'il serait bon d'habiter toute sa vie ce couvent où l'existence était calme et pure comme un soir d'été, qu'il serait bon d'y oublier tout à fait son prince débauché et ingrat, d'y oublier son énorme fortune, ses créanciers qui chaque jour la tourmentaient, et tous ses malheurs, et sa femme de chambre Dacha, qui avait ce matin une si insolente figure. Il serait bon de rester assise ici, sur ce banc, toute sa vie, et de regarder à travers les fûts des bouleaux, se traîner en touffes, au pied du monastère, le brouillard du soir ; de regarder là-bas, au loin sur la forêt, voler vers la couchée, la nuée offusquante des freux ; et de regarder deux novices qui, l'un, monté sur un cheval pie, et l'autre à pied, menaient au pacage de nuit les chevaux, et, heureux de leur liberté, folâtraient comme des enfants. Leurs jeunes voix sonnaient dans l'air immobile et l'on pouvait distinguer chacune de leurs paroles. Il est bon d'être assise ainsi et de prêter l'oreille au silence. Le vent souffle un peu et remue les cimes des bouleaux ; une grenouille grouille dans

l'herbe sèche; l'horloge du couvent sonne un quart d'heure derrière les murs... Rester assise sans bouger, écouter, — et penser, penser, penser...

Une vieille, avec une besace, passa devant elle. La princesse songea qu'il serait bon d'arrêter cette vieille de lui dire quelque chose de caressant et de senti et de lui venir en aide... Mais la vieille ne se retourna pas et disparut à un angle.

Dans l'allée apparut bientôt après un homme grand, à barbe grise, en chapeau de paille. Arrivé devant la princesse, il ôta son chapeau et salua. A sa large calvitie et à son nez busqué, la princesse reconnut le docteur Mikhaïl Ivanovitch, qui avait été à son service cinq ans auparavant à Doubovka. Elle se souvint qu'on lui avait dit que la femme du docteur était morte l'année passée. Elle voulut sympathiser avec lui et le consoler.

— Docteur, vous ne me reconnaissez sans doute pas? lui demanda-t-elle avec un sourire affable.

— Pardon, princesse, je vous ai reconnue, dit le docteur, levant une seconde fois son chapeau.

— Ah, merci! et moi qui croyais que vous aviez oublié votre princesse! Les gens ne se souviennent que de leurs ennemis et oublient leurs amis. Vous êtes venus aussi pour prier un peu?

— Je couche ici par devoir chaque samedi; je suis le médecin du couvent.

— Ah, bien ! Et comment allez-vous ? demanda la princesse soupirant. J'ai entendu dire que votre femme est décédée ; quel malheur !

— Oui, princesse, c'est un grand malheur pour moi !...

— Qu'y faire !... Il faut supporter le malheur avec résignation ! Pas un cheveu ne tombe de la tête d'un homme sans le gré de la Providence.

— Oui, princesse.

Au sourire affable et doux de la princesse et à ses soupirs, le docteur ne répondait froidement et sèchement que « oui, princesse ». L'expression de son visage aussi était froide et sèche...

« Que pourrais-je encore lui dire ? » se demanda la princesse.

— Depuis combien de temps tout de même, nous ne nous étions vus, dit-elle. Cinq ans ! Combien d'eau a coulé à la mer depuis ce temps-là !... Que de changements !... C'est effrayant d'y songer !... Vous savez que je me suis mariée. De comtesse je suis devenue princesse. Et déjà j'ai eu le temps de me séparer de mon mari...

— Oui, j'ai entendu dire.

— Dieu m'a envoyé beaucoup d'épreuves !... Vous avez sans doute entendu dire aussi que je suis ruinée ? Pour les dettes de mon malheureux mari, il a fallu vendre Doubovka, Kiriakovo et Sophino. Il ne m'est resté que Baronovo et Mikhaëlsévo. C'est effrayant

de regarder en arrière : que de changements ! que de malheurs variés ! que de fautes !

— Oui, princesse, beaucoup de fautes !

La princesse se troubla. Elle connaissait ses fautes. Toutes étaient si intimes qu'elle seule pouvait les juger et en parler. Elle ne put se contenir et demanda :

— Quelles fautes voulez-vous dire ?

— Vous venez d'en parler, vous les connaissez donc, répondit le docteur en souriant. Alors à quoi bon?...

— Non, dites-les-moi, docteur. Je vous en serai très reconnaissante ! Et, je vous en prie, ne faites pas de façons avec moi ; j'aime à entendre la vérité.

— Je ne suis pas votre juge, princesse.

— Pas mon juge !... De quel ton vous parlez ! C'est donc que vous savez quelque chose ? Dites !

— Si vous le désirez, voilà. Seulement, par malheur je ne sais pas parler et je ne me fais pas comprendre toujours.

Le docteur réfléchit un peu et dit :

— Beaucoup de fautes ! mais à proprement parler la principale, à mon avis, c'est l'esprit général par lequel... que... qui a régné dans tous vos biens... Vous le voyez, je ne sais pas m'exprimer... Enfin, le principal, c'est le non-amour, la répulsion pour les gens, qui se sentaient positivement en tout. Chez vous, tous le système de la vie était fondé sur cette répulsion. Répulsion pour la voix de l'homme, pour sa figure, sa



nuque, ses pas, en un mot, pour tout ce qui constitue l'homme! A toutes les portes et à tous les escaliers de grossiers, paresseux et repus grands flandriens en livrée, pour empêcher d'entrer dans la maison les gens mal vêtus. Dans l'antichambre, de grands fauteuils à dos pour que, pendant les bals et les réceptions, les domestiques ne salissent pas de leur nuque les papiers des murs. Dans toutes les chambres, des tapis hérissés pour qu'on n'entende pas marcher les hommes. On prévient inévitablement toute personne qui entre, de parler peu et bas, et de ne pas parler de ce qui peut produire un mauvais effet sur l'imagination et sur les nerfs. Dans votre cabinet on ne tendait pas la main aux gens et on ne les priait pas de s'asseoir, — de la même façon qu'à l'instant même vous ne m'avez pas tendu la main et vous ne m'avez pas invité à m'asseoir...

— Mais, voilà, si vous voulez!... dit la princesse lui tendant la main et souriant. Vraiment, pour de pareilles bagatelles peut-on se fâcher?

— Est-ce que je me fâche? dit le docteur en riant.

Mais aussitôt il devint rouge, ôta son chapeau, et, l'agitant, il se mit à dire avec feu :

— A parler franchement, il y a longtemps que j'attendais une occasion de vous dire tout, tout!... Je veux vous dire que vous regardez tout le monde à la façon de Napoléon, comme de la chair à boulets. Mais chez

Napoléon il y avait au moins une espèce d'idée, et chez vous, en dehors de la répulsion, rien !

— Moi, de la répulsion pour les gens ! fit la princesse en souriant, et levant les épaules, ébahie ; moi !

— Oui, vous ! Il vous faut des faits ? En voici. Chez vous, à Mikhaëłtsévo, vivent d'aumônes trois de vos anciens cuisiniers, devenus aveugles dans vos cuisines à la chaleur du four... Tout ce qu'il y a eu, sur vos dix mille dessiatines de terre, de bien portant, de fort et de beau, tout a été pris par vous et par vos parasites pour être heiduque, laquais ou cocher... Tous ces êtres à deux pattes se sont élevés dans le laquelage, se sont gavés, endurcis, en un mot ont perdu l'image et la ressemblance de Dieu... Les jeunes médecins, les agronomes, les instituteurs, en général tous les travailleurs intellectuels, mon Dieu ! on les arrache à leur affaire, au travail honnête, et on les force pour un morceau de pain, à prendre part à diverses comédies de marionnettes qui pour tout homme honnête sont honteuses ! N'importe quel jeune homme ne servira pas trois ans dans ces conditions-là qu'il sera devenu hypocrite, gluant, délateur. Est-ce bien ? Vos intendants polonais, ces sales espions, tous ces Casimirs et ces Caëtans, trottent du matin au soir par dizaines sur vos dix mille dessiatines et pour vous complaire s'efforcent de tirer trois peaux d'un bœuf. Excusez-moi, je m'exprime sans ordre ; mais ça ne fait rien...

Les gens du simple peuple, chez vous on ne les regarde pas comme des hommes. Et, même, ces princes, ces comtes, ces archevêques, qui viennent chez vous, vous ne les considérez que pour le décor, et non comme des êtres vivants. Mais le principal, le principal, ce qui me révolte plus que tout, c'est d'avoir plus d'un million de fortune et de ne rien faire pour les gens ; rien !

La princesse était assise, étonnée, effrayée, offensée, ne sachant que dire et comment se tenir. Jamais on ne lui avait parlé sur ce ton. La voix fâchée, hostile, du docteur, ses propos gauches, bégayants, faisaient dans ses oreilles et dans sa tête un bruit aigre, martelé, et il se mit à lui paraître que le gesticulant docteur lui frappait sur la tête avec son chapeau.

— Ce n'est pas vrai ! prononça-t-elle doucement, d'une voix suppliante. J'ai fait, vous le savez vous-même, beaucoup de bien aux gens !

— Ah ! finissez ! cria le docteur. Est-il possible que vous continuiez à regarder votre œuvre de bienfaisance comme quelque chose de sérieux et d'utile et non comme une pure comédie ? Mais ç'a été une comédie depuis le commencement jusqu'à la fin !.. ç'a été un jeu à l'amour du prochain, le jeu le plus clair, et que comprenaient même les enfants et les bonnes femmes ! ne prenons que votre... comment l'appeler?... asile, pour les vieilles sans famille, dans lequel vous m'aviez

forcé d'être quelque chose comme le médecin en chef, tandis que vous en étiez la tutrice honoraire. Ah! seigneur notre Dieu, quel gentil petit établissement! On avait construit une maison avec des parquets et des girouettes sur les toits. On y avait ramassé de tous les villages une dizaine de vieilles que l'on forçait à dormir sous des couvertures de laine, dans des draps de toile de Hollande, et à manger du sucre candi.

Le docteur, avec une joie mauvaise, pouffa de rire dans son chapeau et poursuivit, vite, en bégayant :

— C'en fut une plaisanterie! Les bas employés de l'asile mettaient sous clé les couvertures et les draps pour que les vieilles ne les salissent pas. Qu'elles dorment si elles veulent sur le plancher, les vieilles poivrières du diable! La vieille n'osait ni s'asseoir sur son lit, ni marcher sur le parquet ciré, ni mettre sa camisole. On conservait tout pour la parade, et on le gardait des vieilles comme des voleurs. Et les vieilles, pour se nourrir et s'habiller, mendiaient en cachette, et priaient Dieu, nuit et jour, de pouvoir sortir de prison au plus vite, et d'échapper aux instructions que leur faisaient pour le salut de leur âme les gre-dins repus auxquels vous aviez confié leur surveillance. Et les hauts employés, que faisaient-ils? C'est simplement adorable! A peu près deux fois par semaine, il arrivait, un soir, au galop, trente mille courriers annoncer que le lendemain la princesse (c'est-à-dire

vous) arriverait à l'hospice. Cela voulait dire que le lendemain il fallait quitter ses malades, s'habiller, et venir à la parade. Bon, j'arrive. Les vieilles, toutes en neuf et en propre, sont déjà en rangs, et attendent. Le vieux rat de garnison en retraite, l'inspecteur, tourne autour d'elles avec son sourire douceâtre de mouchard. Les vieilles bâillent et se regardent entre elles, mais sans oser se confier leurs plaintes. Nous attendons. Le sous-intendant arrive au galop. Une demi-heure après, l'intendant. Ensuite, le directeur général de vos biens. Ensuite encore quelqu'un et encore quelqu'un... Ils arrivent au galop, sans fin. Tous ont des figures solennelles, mystérieuses. Nous attendons, nous attendons, nous piétinons sur place, nous regardons nos montres de temps en temps, tout cela dans un silence de tombe, parce que nous nous détestons tous les uns les autres et que nous sommes à couteaux tirés. Il passe une heure, une autre, et enfin la calèche apparaît à l'horizon, et... et...

Le docteur partit d'un rire aigu, et dit d'une voix de fausset :

— Vous descendez de voiture, et les vieilles sorcières, dirigées par le rat de garnison, commencent à chanter : « Si glorieux à Sion notre Seigneur, que la langue ne le peut exprimer... » Joli, hein ?

Le docteur rit d'un rire grave et lança le bras en avant comme pour indiquer que le rire le mettait dans

l'impossibilité de prononcer un seul mot. Il riait âprement, les dents fortement serrées, comme rient les méchantes gens, et au son de ce rire, et à son visage, et à ses yeux un peu insolents, on pouvait voir qu'il tenait en mépris profond la princesse, l'asile et les vieilles. Il n'y avait rien de risible ni de gai dans tout ce qu'il venait de dire de façon malhabile et grossière, et néanmoins il riait avec plaisir et même avec joie.

— Et l'école? reprit-il, soupirant d'avoir trop ri. Vous souvenez-vous comme vous avez voulu vous-même, quelque temps, instruire les petits moujiks?... Vous enseigniez sans doute trop bien, car très vite tous les petits garçons s'enfuyaient; il fallut ensuite les fouetter et les payer pour qu'ils vinssent auprès de vous!... Et vous souvenez-vous aussi comme vous vouliez, pendant un temps, nourrir au biberon, de vos propres mains, les enfants à la mamelle dont les mères travaillent aux champs? Vous alliez dans les villages et vous vous plaigniez qu'il n'y eût pas d'enfants à votre disposition, les mères les emportaient tous aux champs avec elles. Dans la suite, le staroste leur ordonna de laisser à tour de rôle, pour votre divertissement, leurs nourrissons. Chose étonnante, toutes fuyaient vos bienfaits comme les souris fuient le chat! Pourquoi cela? Très simple! Non pas parce que le peuple est chez nous ignorant et ingrat, comme vous l'expliquiez toujours, mais parce que, dans toutes vos

fantaisies, passez-moi l'expression, il n'y avait pas pour un liard d'amour et de charité. Il n'y avait que le désir de vous distraire avec des poupées vivantes, et rien de plus ! Celui qui ne sait pas faire la différence entre les gens et des bichons ne doit pas s'occuper de bienfaisance. Je vous l'affirme : entre les gens et des bichons, il y a une grande différence !

Le cœur de la princesse battait violemment, ses oreilles tintaient, et il lui semblait que le docteur, sans discontinuer, lui frappait sur la tête avec son chapeau. Le docteur parlait vite, avec chaleur, bégayant et gesticulant trop. Elle comprenait seulement qu'un homme mal élevé, grossier, méchant et ingrat, lui parlait, mais ce qu'il voulait d'elle et de quoi il lui parlait, elle ne le comprenait pas.

— Allez-vous-en ! dit-elle d'une voix éplorée, levant les bras comme pour se préserver la tête du chapeau du docteur ; allez-vous-en !

— Et comme vous vous conduisiez avec ceux qui vous servaient ! continua à s'insurger le docteur. Vous ne les regardiez pas comme des hommes et vous les traitiez comme les derniers faquins. Par exemple, permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'avez congédié ? Je suis resté dix ans au service de votre père, puis au vôtre, honnêtement, ne connaissant ni fête, ni vacances, j'ai gagné l'amour de tout le monde à cent verstes à la ronde, et soudain, un beau jour, on

m'annonce que je ne suis plus à votre service! Qu'ai-je fait? Jusqu'à présent je ne le comprends pas. Moi, noble, docteur en médecine de l'Université de Moscou, père de famille, je suis un si petit rien qu'on peut me jeter dehors sans explication! Pourquoi se gêner avec moi?... J'ai appris ensuite que ma femme à mon insu, en secret, était allée trois fois chez vous pour prier pour moi, et vous ne l'avez pas reçue une seule fois! On dit qu'elle pleurait dans l'antichambre. Je ne pardonnerai jamais cela à ma défunte, jamais!

Le docteur se tut et serra les dents, songeant avec contention à ce qu'il pourrait bien dire encore de désagréable et de vengeur. Il se souvint de quelque chose, et sa figure, assombrie, froide, s'éclaira tout à coup.

— « Prenons encore vos relations avec ce monastère! dit-il avec hâte. Vous n'avez jamais épargné personne et, plus saint est un endroit, plus de chances il a d'avoir sa part des fruits de votre charité et de votre angélique douceur: pourquoi venez-vous ici? Que vous faut-il ici chez ces moines, permettez-moi de vous le demander? Que vous est Hécube et qu'êtes-vous à Hécube? Encore l'amusement, le jeu, la dérision de la personne humaine, et rien plus!... Vous ne croyez pas au dieu des moines. Dans votre cœur, vous en avez un à vous, jusqu'auquel, dans des séances de spiritisme, vous vous êtes élevée par votre esprit!



Vous regardez les cérémonies de l'église avec condescendance. Vous n'allez ni à la messe ni aux vêpres. Vous dormez jusqu'à midi... Pourquoi donc venez-vous ici? Vous venez avec votre Dieu dans ce monastère d'un autre Dieu, et vous vous imaginez que le monastère compte cela pour un très grand honneur?... Comment en serait-il autrement!... Demandez-vous un peu, entre autres choses, à combien reviennent aux moines les visites que vous leur faites? Vous avez daigné arriver ce soir, et dès avant-hier, il y avait ici un homme à cheval, envoyé de votre bien, pour annoncer que vous vous proposiez de venir. Hier, tout le jour, on vous a préparé des chambres et on vous a attendue. Aujourd'hui est arrivée l'avant-garde, votre insolente femme de chambre, qui ne fait que courir à travers la cour, frétiller, obséder tout le monde de questions, et donner des ordres; je ne peux pas souffrir cela! Aujourd'hui, toute la journée, les moines étaient sur le qui-vive. Si on ne vous reçoit pas avec cérémonie, malheur! Vous vous plaindrez à l'archevêque : « Les moines, Votre Éminence, ne m'aiment pas. Je ne sais pas en quoi je les ai fâchés. Il est vrai que je suis une grande pécheresse. Mais je suis si malheureuse! » Un couvent a reçu un blâme à cause de vous. L'archimandrite est un homme occupé, instruit, il n'a pas une minute de libre, et vous l'exigez sans cesse dans votre appartement. Aucune considération ni pour la vieillesse, ni

pour la dignité. Encore si vous donniez beaucoup, ce serait moins choquant; mais, en tout, depuis les temps, les moines n'ont pas reçu de vous cent roubles! »

Quand on tourmentait la princesse, quand on ne la comprenait pas, quand on l'offensait et quand elle ne savait que dire et que faire, elle se mettait habituellement à pleurer. Cette fois aussi, à la fin, elle se couvrit le visage et se mit à pleurer à petits sanglots aigus, comme une enfant. Le docteur s'arrêta soudain et la regarda. Son visage s'assombrit et devint grave.

— Pardonnez-moi, princesse, dit-il, d'une voix sourde; j'ai cédé à un mauvais sentiment et me suis oublié; c'est mal.

Et ayant toussé avec confusion, oubliant de remettre son chapeau, il s'éloigna de la princesse rapidement.

Dans le ciel, les étoiles luisaient. La lune devait se lever de l'autre côté du monastère, car le ciel y était clair, transparent et doux. Le long des blanches murailles, les chauves-souris volaient sans bruit. L'horloge sonna le troisième quart d'une heure, de huit heures probablement. La princesse se leva et revint lentement vers les portes. Elle se sentait offensée et pleurait. Il lui semblait que les arbres, les étoiles et les chauves-souris la plaignaient et que l'horloge n'avait sonné mélodieusement que pour sympathiser avec elle. Elle pleurait et songeait qu'il serait bon de se retirer dans un couvent pour toute sa vie. Les tranquilles soirs

d'été, elle se promènerait seule dans les allées, offensée, insultée, incomprise des gens, et seuls Dieu et le ciel étoilé verraient ses larmes de martyre. Les vêpres, à l'église, duraiient encore. La princesse s'arrêta et prêta l'oreille au chant. Comme le chant résonnait bien dans l'air immobile et obscur ! combien doux de pleurer et de souffrir en l'écoutant !

Revenue dans son appartement, elle regarda dans une glace son visage rougi par les larmes et se mit de la poudre. Elle s'assit ensuite pour souper. Les moines savaient qu'elle aimait la marinade de sterlet, les tout petits champignons, le malaga, et le simple pain d'épice, qui a, dans la bouche, un goût de cyprès ; et chaque fois qu'elle venait, ils lui servaient tout cela. Mangeant leurs champignons et buvant leur malaga, la princesse rêvait qu'on finirait par la ruiner et qu'on l'abandonnerait ; que tous ses intendants, contre-maîtres, teneurs de livres, et ses femmes de chambre, tous ces gens pour lesquels elle avait tant fait, la trahiraient et se mettraient à dire sur son compte des grossièretés ; que tous les gens, tant qu'il y en a, tomberaient sur elle, et se moqueraient d'elle. Elle renoncerait alors à son titre de princesse, au luxe et à la société, et s'en irait dans un couvent, sans un mot de reproche à personne. Elle prierait pour ses ennemis, et alors, subitement, tous la comprendraient et viendraient lui demander pardon. Mais il serait trop tard...

Après avoir soupé, elle se mit à genoux devant l'Image et lut deux chapitres de l'Évangile. Ensuite, la femme de chambre lui fit son lit, et elle se coucha. Étendue sous la blanche couverture, elle soupira avec délices, profondément, comme on soupire après avoir pleuré; elle ferma les yeux et commença à s'assoupir.

Le matin, en se réveillant, elle regarda sa montre. Il était neuf heures et demie. Auprès du lit, sur le tapis, s'allongeait une étroite et vive bande de lumière, que faisait un rayon venu de la fenêtre, et qui éclairait un peu la chambre. Derrière les rideaux noirs, des mouches bourdonnaient sur les vitres.

— Il est de bonne heure ! se dit la princesse. Et elle ferma les yeux.

S'étirant et se dorlotant, elle se rappela sa rencontre de la veille avec le docteur et toutes les pensées avec lesquelles elle s'était endormie. Elle se souvint qu'elle était malheureuse... Puis elle se remémora son mari, qui vivait à Pétersbourg, ses intendants, son docteur, ses voisins, les tchinovniks qu'elle connaissait; la figure d'un grand nombre d'hommes de sa connaissance passa dans son esprit. Elle sourit et songea que si tous ces gens pouvaient entrer dans son âme et la comprendre, ils seraient tous à ses pieds...

A onze heures et quart elle sonna sa femme de chambre.

— Aidez-moi à m'habiller, Dacha, dit-elle avec langueur. Ou plutôt, allez dire d'abord qu'on fasse avancer les chevaux. Il faut aller chez Claudia Nikolaëvna.

Sortie de son appartement pour monter en voiture, la vive lumière du jour lui fit cligner les yeux et elle rit de plaisir; la journée était étonnamment belle. Regardant, les yeux à demi fermés, les moines qui s'étaient rassemblés pour la saluer devant la marquise de l'hôtellerie, elle inclina affablement la tête et dit :

— Adieu, mes amis ! A après-demain !

Elle fut agréablement surprise de voir parmi les moines le docteur. Il était pâle et sérieux.

— Princesse, dit-il, ôtant son chapeau et souriant d'un air fautif, je vous attends ici depuis longtemps. Pardonnez-moi, au nom de Dieu !... Un mauvais sentiment de vengeance m'a emporté hier soir et je vous ai débité... des sottises... En un mot, je vous demande pardon.

La princesse sourit affablement et tendit la main vers ses lèvres. Le docteur la baisa et rougit.

La princesse, s'efforçant de ressembler à un oiseau, vola dans sa calèche et se mit à incliner la tête de tous côtés. Tout était dans son âme clair, joyeux et tiède, et elle sentait que son sourire était plus caressant et plus doux que de coutume. Tandis que l'équipage roulait sous la porte, puis, sur la route poudreuse, auprès des isbas et des enclos, près des longs trains de chariots

petits-russiens, et des pèlerins qui venaient en bandes vers le couvent, elle clignait toujours des yeux et souriait doucement. Elle songeait qu'il n'est pas de plus grandes jouissances que d'apporter partout avec soi la chaleur et la joie, de pardonner les offenses et de sourire affablement à ses ennemis... Les moujiks qui la rencontraient la saluaient; la calèche roulait mollement; sous les roues, des nuages de poussière se levaient que le vent portait sur le seigle doré; et il semblait à la princesse que ce n'était pas sur les coussins d'une calèche que son corps se berçait, mais sur les nuages, et qu'elle était elle-même semblable à un petit nuage léger et transparent...

— Comme je suis heureuse! murmura-t-elle, fermant les yeux; comme je suis heureuse!

## REMORDS

Dès qu'il fut rentré de Pétersbourg à son bien de Borissovo, le membre du comité permanent pour les affaires des paysans, Kounine, jeune homme de trente ans, eut pour premier soin d'envoyer un messager à cheval au prêtre du pays, le père Jacob Smirnov, à Sinnkovo.

Cinq heures après le père Jacob apparut.

— Très heureux de faire votre connaissance, lui dit Kounine, venu à sa rencontre dans le vestibule ; depuis un an que je sers ici, il était temps, je pense, de nous connaître. Soyez le bienvenu ! Mais vraiment... comme vous êtes jeune !... s'écria Kounine étonné. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans, répondit le père Jacob, serrant

faiblement la main qui lui était tendue et rougissant sans savoir pourquoi.

Kounine introduisit le pope dans son cabinet et se mit à l'examiner.

« Quelle épaisse figure de bonne femme ! » pensa-t-il.

Et en effet il y avait beaucoup d'une bonne femme dans le visage du père Jacob : un nez retroussé, de larges joues d'un rouge vif, des yeux d'un bleu gris, et des sourcils arqués, à peine visibles. De longs cheveux secs et lisses lui tombaient en baguettes sur les épaules. Ses moustaches ne faisaient que commencer à prendre la mine de véritables moustaches d'homme, et sa barbe, follette, appartenait à cette famille de barbes vaines que les séminaristes appellent, on ne sait pourquoi, des « chatouilleuses ». Ce genre de barbe est aussi blanc que clairsemé ; la lustrer avec la main ou la peigner, il n'y faut pas compter ; on peut tout juste la pincer entre ses ongles. Cette pauvre végétation était implantée, irrégulièrement, par bouquets. On eût dit que le père Jacob, s'étant mis en tête de se grimer en pope, avait commencé à se coller une barbe et avait été interrompu au milieu de l'opération. Il portait une méchante soutane couleur de café à la chicorée, avec deux grandes pièces aux coudes.

« Étrange personnage..., songea Kounine, regardant les pans crottés de la soutane. Pour la première



fois qu'il vient ici, il n'a pas pu s'habiller plus convenablement! »

— Asseyez-vous, batiouchka, lui dit-il plus cavalièrement que poliment, en approchant un fauteuil de la table. Asseyez-vous, je vous en prie !

Le père Jacob toussota dans ses poings, s'assit gauchement sur le bord du fauteuil, et étendit ses deux mains sur ses genoux. Petit de taille, la poitrine maigre, la rougeur et la sueur au visage, il continua à produire sur Kounine l'impression la plus fâcheuse. Kounine n'aurait jamais pu croire avant de l'avoir vu qu'il pût y avoir en Russie des prêtres aussi peu décoratifs et aussi piteux. Il croyait voir jusque dans la pose du père Jacob, dans cette façon de se tenir les mains sur les genoux et de s'asseoir trop au bord de son siège un manque absolu de dignité, et même de la chattemiterie.

— Je vous ai fait appeler pour affaire, batiouchka, lui dit Kounine, s'enfonçant dans son fauteuil. Il m'incombe l'agréable obligation de vous aider dans une de vos utiles entreprises... Rentré de Pétersbourg j'ai trouvé sur ma table une lettre du maréchal de la noblesse; Iégor Dmitriévitch me propose de prendre sous mon patronage l'école de paroisse que l'on va ouvrir chez vous à Sinnkovo. Je suis, batiouchka, très heureux de cette offre, j'accepte de toute mon âme, et je dirai même que j'ai reçu cette proposition avec enthousiasme!

Kounine se leva et se mit à marcher dans son cabinet.

— Il vous est connu sans doute, ainsi qu'à Iégor Dmitriévitch, que je ne dispose pas de grandes ressources. Mon bien est hypothéqué et je vis uniquement de mes appointements de membre du comité permanent. Il suit de là que vous ne pouvez pas compter sur une aide abondante de ma part, mais tout ce qui sera en mon pouvoir je le ferai... Quand pensez-vous ouvrir votre école, batiouchka?

— Quand nous aurons de l'argent, répondit le père Jacob.

— Maintenant de quelles ressources disposez-vous?

— Presque d'aucune... Les moujiks ont décidé dans leur assemblée de payer pour l'école trente kopeks par tête d'habitant mâle, et par an, mais ce n'est qu'une promesse! Et il faut pour le premier emménagement au moins deux cents roubles.

— Oui... Malheureusement, pour l'instant, je n'ai pas cette somme..., soupira Kounine. J'ai tout dépensé en voyage et même j'ai engagé... Voyons! Faisons tous nos efforts pour trouver quelque chose...

Kounine se mit à réfléchir tout haut. Il exposa ses combinaisons au père Jacob et en suivit l'effet sur son visage, attendant son approbation ou son assentiment. Mais le visage du pope restait immobile, apathique, n'exprimant que timidité et qu'inquiétude. A le regarder, on eût pu croire que Kounine parlait de choses

si subtiles que le pape n'y comprenait rien, n'écou-  
tait que par politesse et craignait, encore, qu'on ne  
le convainquît d'incompréhension.

« Le bonhomme n'est pas des plus forts..., pensa  
Kounine. Il est extraordinairement timide et bête. »

Le père Jacob ne s'anima un peu et ne sourit que  
quand un domestique apporta dans le cabinet deux  
verres de thé sur un plateau et une petite corbeille  
avec des craquelins. Il prit son verre et se mit à boire  
aussitôt.

-- Ne pourrions-nous pas écrire à Sa Grandeur?  
demanda Kounine, continuant à examiner la situation.  
A proprement parler ce n'est ni le zemstvo, ni nous,  
ce sont les hautes puissances ecclésiastiques qui ont  
soulevé la question des écoles de paroisse. Elles doi-  
vent nous indiquer des ressources. Il mesouvient avoir  
lu qu'on a déjà assigné pour ce chapitre une certaine  
somme... Vous n'avez pas connaissance de cela?

Le père Jacob était si abîmé dans l'absorption de  
son thé qu'il ne put pas répondre tout de suite. Il leva  
sur Kounine ses yeux gris, réfléchit, et, se rappelant  
positivement la question qui venait de lui être faite,  
il hochala tête négativement. Une expression de plai-  
sir intense et celle de l'appétit le plus journalier et le  
plus prosaïque s'épandirent d'une oreille à l'autre sur  
sa figure laide. Il dégustait à grand bruit chaque goutte  
de thé. Ayant bu jusqu'à la dernière larme, il posa

son verre sur la table, le reprit bientôt, en regarda le fond, et le reposa sur la table. L'expression de plaisir disparut de son visage... Un peu plus tard, Kounine remarqua que le pope prenait un craquelin dans la corbeille, en cassait un morceau, le retournait entre ses doigts, et enfin l'enfonçait prestement dans une de ses poches.

« Oh ! cene sont pas du tout là les façons d'un prêtre ! songea Kounine avec répulsion, faisant un mouvement d'épaules involontaire. Est-ce l'avidité proverbiale des popes ; est-ce un enfantillage ? »

Après avoir fait boire à son hôte un second verre de thé et l'avoir reconduit jusqu'au vestibule, Kounine se jeta sur son divan et se livra tout entier aux impressions déplaisantes qu'avaient éveillées en lui la visite du père Jacob.

« Quel singulier individu ! songea-t-il ; quelle brute ! crotté, sale, grossier, et, assurément, ivrogne... Mon Dieu !... Et c'est là un prêtre ! C'est un père spirituel ! C'est un instituteur du peuple ! Je m'imagine quelle doit être l'ironie du diacre quand il lui psalmodie à chaque messe : « Maître, donne ta bénédiction ! » Un joli maître ! Un maître n'ayant pas un brin de dignité ni d'éducation ; un maître faisant disparaître des biscuits dans ses poches, comme un écolier... Fi !... Seigneur, où étaient donc les yeux de l'évêque quand il a ordonné cet homme ? Pour qui prend-on le peuple si on lui

envoi de tels instituteurs ! Il faudrait des gens qui... »

Et Kounine songea à ce que devraient être les prêtres russes...

« Si, par exemple, j'étais pope... Un pope instruit et aimant son état, peut beaucoup !... J'aurais depuis longtemps ouvert une école... Et la prédication !... Quand un pope est sincère et pénétré de sa mission, quels sermons admirables, enflammés, il peut faire ! »

Kounine ferma les yeux et se mit, en pensée, à composer un sermon. Au bout d'une minute il s'assit devant sa table et se mit à écrire rapidement :

« Je le donnerai à ce roux, pour qu'il le lise dans son église, » pensa-t-il.

Le dimanche suivant, Kounine alla le matin à Sinnkovo pour en finir avec la question de l'école et faire en même temps connaissance avec l'église dont il était le paroissien. En dépit du dégel, la matinée était superbe. Le soleil brillait vivement, coupant de ses rayons de blanches couches de neige stagnantes çà et là. La neige, avant de dire adieu à la terre, se parait de si beaux diamants qu'il était impossible de la regarder et tout autour d'elle se pressaient à verdir les jeunes pousses du blé. Les freux voletaient gravement ; un freux arrive en volant, s'abaisse vers la terre, et, avant que de se tenir solidement sur ses pattes, sautille deux ou trois fois...

L'église de bois à laquelle Kounine arrivait était vieille et grise. Les colonnes du parvis, enduites autrefois de blanc, s'étaient tout à fait pelées et ressemblaient à deux brancards. L'image, sous la porte, semblait une tache noire continue. Mais cette pauvreté toucha Kounine et l'attendrit. Baissant les yeux humblement, il entra dans l'église et s'arrêta près de la porte. Le service ne faisait que commencer. Un vieux petit sacristain, courbé comme un arc, lisait les heures d'une voix de ténor indistincte et assourdie. Le père Jacob, officiant sans diacre, fit le tour de l'église, encensant. N'eût été l'humilité qui l'avait envahi en entrant dans la vieille église, Kounine, à la vue du père Jacob, eût certainement souri. Une chasuble d'un beau jaune fané, chiffonnée, et d'une longueur démesurée, pendait au dos du petit pope ; les bords en traînaient par terre.

L'église n'était pas pleine. Kounine, circonstance étonnante, n'y vit d'abord que des vieillards et des enfants. Où étaient donc les adultes ? Où, la jeunesse ? Mais ayant examiné avec plus d'attention tous ces visages séniles, il s'aperçut qu'il avait pris des êtres jeunes pour des vieillards. Au reste, il ne donna pas de signification particulière à cette petite erreur d'optique.

L'intérieur de l'église était aussi vieux et gris que l'extérieur. Sur les murailles brunes et sur l'iconostase, il n'y avait pas la moindre petite place que le

temps n'eût enfumée ou grignotée. Bien qu'il y eût beaucoup de fenêtres, comme toute l'ornementation paraissait terne, il semblait y avoir des ténèbres dans l'église.

« On doit bien prier ici quand on a l'âme pure, pensa Koumine. De même qu'à Saint-Pierre à Rome, on est impressionné par la grandeur, on est touché ici par la simplicité et par l'humilité. »

Mais toute sa disposition à prier s'évanouit quand le père Jacob monta à l'autel et commença la messe. Devenu pope dès sa sortie du séminaire, le père Jacob ne s'était pas arrêté à un mode fixe d'officier. En lisant il semblait chercher quel registre de voix il adopterait, la basse légère ou la haute-contre. Il s'inclinait d'une façon balourde, marchait vite, ouvrait et fermait les portes sacrées brusquement... Le vieux sacristain, évidemment malade et sourd, entendait mal la fin des versets et cela n'allait pas sans quelques malencontres. A peine le père Jacob arrivait à lire ce qu'il fallait, le sacristain entonnait déjà sa partie ; ou bien le père Jacob avait fini depuis longtemps, et le vieux, tendant l'oreille du côté de l'autel, se taisait tant qu'on n'avait pas tiré le pan de sa robe. Le vieillard avait une voix d'asthme, sourde, tremblante et il grasseyait. Pour comble de misère, c'était un tout petit garçon qui accompagnait le sacristain : on voyait à peine sa tête par-dessus la balustrade du chœur. L'en-

fant chantait d'une voix de tête, stridente, et semblait, littéralement faire exprès de ne pas tomber dans le ton. Kounine resta une minute à écouter et sortit fumer; il était désenchanté et regardait la vieille église presque hostilement.

— On déplore l'affaiblissement du sentiment religieux dans le peuple, soupira-t-il; parbleu! Ils n'ont qu'à nous implanter encore plus de popes dans ce genre-là!

Kounine rentra dans l'église trois fois et trois fois il ressentit un violent désir de prendre l'air. La messe finie, il se rendit chez le père Jacob. La maison du prêtre, à l'extérieur, ne se distinguait en rien des isbas des paysans. Peut-être seulement la paille du toit en était-elle plus unie, et il y avait des rideaux aux fenêtres.

Le père Jacob conduisit Kounine dans une petite chambre claire, non pavée, dont les murs étaient revêtus de papier bon marché. Malgré quelques efforts vers le luxe, indiqués par des photographies dans de vilains petits cadres et par une horloge au balancier de laquelle étaient accrochés des ciseaux, le mobilier frappait par sa pauvreté. Les meubles, on eût dit que le père Jacob les avait ramassés pièce à pièce en faisant ses tournées. Dans une maison on lui avait donné une table ronde à trois pieds, dans une autre, un tabouret, dans la troisième une chaise au dos violemment recourbé en arrière, dans la quatrième une chaise au



dos droit, mais au siège enfoncé; et enfin, dans la cinquième, on s'était piqué de générosité et on lui avait donné quelque chose qui pouvait passer pour un canapé, le dos en était plat et le fond cannelé. Ce semblant de divan, passé au rouge sombre, sentait fortement la peinture; Kounine songea d'abord à s'asseoir sur une chaise, mais il réfléchit, et s'assit sur le tabouret.

— C'est la première fois que vous venez dans notre temple? lui demanda le père Jacob, suspendant son chapeau à un grand clou tordu.

— Oui, la première fois... Voyons, batiouchka... Avant de nous mettre à l'œuvre, savez-vous ce que nous allons faire? Vous allez m'offrir du thé. J'ai l'âme entièrement desséchée.

Le père Jacob cligna des yeux, fit un cri, et disparut derrière une cloison. On entendit chuchoter.

« Il doit parler à sa femme, songea Kounine. Il serait intéressant de voir quelle femme a ce vilain pope roux. »

Un instant après le père Jacob revint, rouge, suant, et s'efforçant de sourire. Il s'assit tout au bord du canapé en face de Kounine.

— On va tout de suite préparer le samovar, dit-il sans regarder son hôte.

« Mon Dieu, se dit Kounine effaré, ils n'avaient pas encore préparé le samovar! Daigne attendre maintenant! » — Je vous ai apporté, dit-il au pope, le brouillon de la lettre que j'écris à l'évêque. Je vous la lirai

après le thé... Vous trouverez peut-être quelque chose à ajouter...

— Bien.

Il y eut un silence. Le père Jacob regarda avec effroi du côté de la cloison, arrangea ses cheveux, se moucha.

— Une température magnifique..., dit-il.

— Oui!.. Entre autres, j'ai lu hier une chose intéressante, dit Kounine. Le zemstvo de Volsk a décidé de remettre toutes ses écoles au clergé ; c'est caractéristique.

Kounine se leva, se mit à marcher sur l'argile et commença à exposer son opinion.

— Cela ne ferait rien, dit-il, si le clergé était à la hauteur de sa tâche et avait la conscience claire de sa mission. Malheureusement, je connais des prêtres qui, par leur développement intellectuel et leurs qualités naturelles ne seraient pas bons à être scribes de régiment. Un mauvais instituteur, vous en conviendrez, sera moins nuisible dans une école qu'un mauvais prêtre.

Kounine jeta un regard sur le père Jacob. Le pope était assis, tout courbé, pensant continuellement à quelque chose. Évidemment il n'avait pas entendu ce que venait de lui dire son hôte.

— Iacha <sup>1</sup>, appela une voix de femme derrière la cloison ; viens voir.

[ 1. Diminutif de Jacob.

Le père Jacob tressaillit, et alla où on l'appelait ; on entendit encore chuchoter.

L'envie de boire du thé tourmentait Kounine.

« Non, se dit-il, regardant l'horloge, je n'attendrai pas plus longtemps ici pour boire du thé ! Je ne suis sans doute pas tout à fait l'hôte désiré ; le maître de la maison n'a pas daigné me dire un mot ; il reste assis et bat des yeux. »

Kounine saisit son chapeau, attendit le père Jacob, et prit congé de lui dès qu'il rentra.

« J'ai perdu ma matinée à rien, songea-t-il en route, avec dépit. Soliveau ! souche ! Il s'intéresse autant à une école que moi aux neiges de l'an passé. Ah ! non je ne cuirai pas de la kacha avec lui. Nous ne pourrions rien faire de lui ! Si le maréchal de la noblesse savait quel pope il y a ici, il ne presserait pas tant de faire des démarches pour une école. Il faut d'abord se procurer un bon pope ; on verra ensuite pour l'école ! »

Kounine maintenant abhorrait presque le père Jacob. Sa mine caricaturale et piteuse, sa longue chasuble chiffonnée, sa figure de bonne femme, sa manière de dire la messe, son train de vie, sa déférence timide et bureaucratique, avaient froissé le petit rien de sentiment religieux qui subsistait dans le cœur de Kounine et qui y mijotait doucement avec les autres fables de son enfance. La froideur et l'inattention

avec lesquelles le pope avait accueilli l'intérêt sincère et chaud que Kounine prenait à sa propre affaire, il était en effet bien difficile, avec un peu d'amour-propre, de les accepter.

Le soir de ce même jour, Kounine se promena longtemps chez lui réfléchissant ; puis tout à coup il s'assit résolument à sa table de travail et écrivit à l'évêque. Ayant demandé pour l'école de l'argent et des bénédictions, il dit en passant, sincèrement à la façon d'un fils, son appréciation sur le pasteur de Sinnkovo. « Il est jeune, écrivit-il, insuffisamment développé, il mène je crois une vie intempérante, et ne répond en rien aux besoins que les siècles ont accumulés dans le peuple russe. » Ayant écrit sa lettre, Kounine soupira légèrement et s'en fut coucher avec la conscience d'avoir fait une bonne œuvre.

Le lundi matin, il était encore au lit quand on vint lui annoncer la visite du père Jacob. Il ne voulut pas se lever et ordonna de dire qu'il n'était pas chez lui. Le mardi, il partit pour la session du comité permanent et, revenu le samedi, les domestiques lui apprirent que le pope était venu pour le voir chaque jour. « Il faut que mes craquelins lui aient plu ! » pensa Kounine.

Le dimanche, vers le soir, le père Jacob revint. Cette fois ce n'étaient pas seulement ses pans, toute sa soutane était couverte de boue. Comme à la première

visite, il était rouge et suant, et il s'assit tout au bord du fauteuil. Kounine résolut de ne plus aborder la question de l'école et de ne plus semer des perles devant qui ne pouvait les apprécier.

— Pavel Mikhaïlovitch, commença le père Jacob, je vous ai apporté un petit état des ressources de l'école.

— Je vous en remercie...

Mais il était évident d'après la mine du père Jacob qu'il n'était pas venu à cause de ce petit état de ressources ; tout son être exprimait un grand trouble. On lisait en même temps sur sa figure la résolution d'un homme qu'une idée a soudainement illuminé. Il brûlait du désir de dire quelque chose de grave, d'extrêmement urgent, et s'efforçait de vaincre sa timidité.

« Qu'a-t-il à se taire ? se demandait Kounine, impatienté. Le voilà installé ! Je n'ai pas le temps de traîner avec lui ! »

Pour amoindrir tant soit peu la gêne que créait son silence, et cacher la lutte qui se passait en lui, le prêtre se mit à sourire d'un sourire forcé, et ce sourire, à travers la sueur et la rougeur de sa face, prolongé, tourmenté, contrastant avec le regard fixe de ses yeux bleu gris, obligea Kounine à se détourner ; il en souffrait.

— Excusez-moi, batiouchka, lui dit-il, je suis pressé...

Le père Jacob sursauta comme un homme endormi

que l'on frappe, et, sans cesser de sourire, il se mit, dans son trouble, à rassembler les pans de sa soutane. Malgré son aversion pour cet homme, Kounine en eût pitié.

— Je vous en prie, batiouchka, lui dit-il doucement, à une autre fois!... Et en vous quittant, je vais avoir une demande à vous faire... Ici, figurez-vous, j'ai été inspirer et j'ai écrit deux sermons. Je vais vous les soumettre. S'ils vous conviennent, vous les lirez...

— Bien, dit le père Jacob, mettant la main sur les sermons de Kounine posés sur la table. Je les prendrai.

Il attendit quelques minutes, hésitant et recroisant sa soutane, puis, soudain, il cessa de sourire, et, levant la tête résolument :

— Pavel Mikhaïlovitch, dit-il, s'efforçant de parler d'une voix haute et claire.

— Que désirez-vous?

— ... J'ai entendu dire que vous avez daigné re... faire le compte de votre secrétaire, et que... et que vous en cherchez un autre...

— Oui. Vous en avez un à me recommander?

— Moi, voyez-vous, je... Ne pourriez-vous pas... me donner cette place?...

— Voulez-vous donc renoncer à la prêtrise? lui demanda Kounine ébahi.

— Non, non! répondit vivement le père Jacob, pâlisant et tremblant de tout le corps. Dieu m'en garde!

Je pensais, en dehors de mes occupations, pouvoir... pour augmenter mes revenus... Mais il ne faut pas; ne vous mettez pas en peine!...

— Vos... revenus?... Mais je ne paye mon secrétaire que 28 roubles par mois!

— Seigneur! murmura le père Jacob, regardant autour de lui; moi j'accepterais de l'être pour dix roubles par mois. Dix roubles, c'est assez!... Vous vous étonnez, et tout le monde s'étonne. Un pope avide, insatiable, que fait-il de son argent? Je sens bien que je suis avide... Et je m'en punis, je m'en blâme... J'ai honte de regarder les gens en face... Mais à vous, Pavel Mikhaïlovitch, je dirai tout en conscience. J'en appelle Dieu à témoin...

Le père Jacob reprit haleine et poursuivit :

— Je vous avais préparé en route ma confession complète, mais j'ai tout oublié; je ne retrouve plus les mots... Ma paroisse me rapporte par an 150 roubles et tout le monde se demande ce que je puis bien faire de cet argent. Je vais vous le dire en conscience. Je paye 40 roubles par an pour mon frère Piotre qui est au séminaire. Il est entretenu de tout, mais le papier et les plumes restent à ma charge...

— Oh! je vous crois, je vous crois! dit Kounine, remuant le bras, singulièrement gêné de cette sincérité de son hôte et ne sachant comment éviter la lueur mouillée de ses yeux; pourquoi me dire tout cela?

— Ensuite, je n'ai pas encore tout payé au consistoire pour ma charge, continua le père Jacob. On m'a, pour que je l'aie, imposé de 200 roubles que je rembourse à raison de 10 roubles par mois. Jugez maintenant ce qui me reste ! Et encore je suis obligé de donner au père Abraham au moins trois roubles par mois !

— Quel père Abraham ?

— Le père Abraham qui était ici prêtre avant moi. On lui a enlevé sa place pour raison de... faiblesse, et il vit encore à Sinnkovo ! Où aurait-il pu aller ? Qui le nourrira ? Quoique vieux, il lui faut un toit, du pain, des habits ! Je ne puis pas, après la dignité qu'il a eue, permettre qu'il aille mendier, ce serait un péché ! Je suis déjà coupable ; il doit à tout le monde ; c'est ma faute si je ne paie pas pour lui...

Le père Jacob se leva, et, regardant par terre avec égarement, se mit à marcher de long en large.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-il levant et abaissant les bras ; sauve-nous, Seigneur ! aie pitié de nous ! Fallait-il qu'une pareille dignité me fût donnée si j'étais homme de peu de foi et sans force ! Mon désespoir n'aura pas de fin ! Sauve-moi, Reine des Cieux !

— Calmez-vous, batiouchka ! lui dit Kounine.

— La faim m'accable, Pavel Mikhaïlovitch, poursuivit le père Jacob. Excusez-moi, je vous en prie, mais je n'ai plus de force... Je le sais ; on dit : « Demande, incline-toi, chacun t'aidera. Mais je ne puis pas ! J'ai



honte! Comment pourrais-je demander aux moujiks? Vous servez ici, vous le voyez vous-même... Qui trouverait le courage de demander à qui n'a rien? Et demander aux gens un peu plus riches, aux pomechtchiks je ne puis pas! Fierté! Honte!

Le père Jacob se tordit les mains et ramena ses cheveux en arrière de ses deux mains.

— J'ai honte! Mon Dieu comme j'ai honte! Je ne puis pas! J'ai la pudeur que les gens ne voient ma pauvreté! Lorsque vous êtes venu chez moi, Pavel Mikhaïlovitch, il n'y avait plus de thé. Il n'y en avait pas un brin, et l'orgueil m'a empêché de vous l'avouer! J'ai honte de mes habits, de ces rapiécages; j'ai honte de mes chasubles, de ma famine... Et est-ce que l'orgueil convient à un prêtre?...

Le père Jacob s'arrêta au milieu de la chambre, et à la lettre, ne s'apercevant plus de la présence de Kounine, il se mit à délibérer avec lui-même.

— Mettons que je supporte la faim et la honte, mais, Seigneur, il y a encore ma femme!... Je l'ai prise de bonne maison; elle a les mains blanches et douces; elle est habituée au thé, au pain blanc et aux nappes... Chez ses parents elle jouait du piano. Elle est jeune; elle n'a pas encore vingt ans... Elle aimerait sans doute à se parer, à rire, à aller en visites... Et chez moi elle est plus mal que n'importe quelle cuisinière; elle a honte de paraître dans la rue. Mon

Dieu, mon Dieu ! Elle n'a de joie que quand je lui rapporte de quelque part une pomme ou un craquelin...

Le père Jacob se passa encore les mains dans les cheveux...

— Et de tout cela il résulte qu'il n'y a pas entre nous de l'amour : il n'y a que de la pitié... Je ne puis la voir sans souffrir ! Et dire, Seigneur, que des choses pareilles se passent sur la terre ! Il se passe des choses qu'on ne croirait pas si on les voyait écrites dans les journaux. Et quand tout cela finira-t-il ?

— Arrêtez, batiouchka ! s'écria Kounine effrayé du ton de ces paroles. Pourquoi regarder la vie si sombrement ?

— Excusez-moi, je vous prie, Pavel Mikhaïlovitch, marmotta le père Jacob comme s'il était ivre. Excusez-moi ! Tout cela est... vain. N'y faites pas attention... Je n'accuse que moi et je n'accuserai jamais que moi !

Le père Jacob jeta un regard autour de lui et murmura :

— Un matin de bonne heure, j'allais de Sinnkovo à Loutchkovo. Je vois à la rivière une femme qui fait je ne sais quoi... Je m'approche et je n'en crois pas mes yeux... Horreur ! C'est la femme du docteur Ivan Serguieitch qui lave son linge... La femme du docteur a été élevée à l'Institut<sup>1</sup> ! Pour

1. On n'admet dans les instituts que les jeunes filles nobles.

que personne ne la vît elle s'était ingéninée à se lever avant tout le monde et elle était allée à une verste du village... Insurmontable fierté! Quand elle vit que j'approchais d'elle et que je voyais sa pauvreté, elle rougit toute... Je perdîs la tête, je m'effrayai, je courus à elle, je voulus lui aider; mais elle cacha son linge de crainte que je n'aperçusse ses chemises déchirées...

— Tout cela est à peine croyable! dit Kounine, s'asseyant et regardant avec effroi la figure pâle du père Jacob.

— Précisément, incroyable! Jamais avait-on vu, Pavel Mikhaïlovitch, des femmes de docteurs aller rincer elles-mêmes leur linge à la rivière? Cela n'a lieu en nul autre pays. Moi, comme pasteur, comme père spirituel, je voudrais ne pas lui permettre cela, mais que faire? Quoi?... Moi-même je tâche de me faire soigner à son mari pour rien! Vous avez dit justement que tout cela n'est pas croyable. C'est à n'en pas croire ses yeux!... Pendant la messe, quand, regardant de l'autel, je vois mes fidèles, le père Abraham affamé, et ma femme, et quand je songe à la femme du docteur et à ses mains bleuies par l'eau froide, alors, le croiriez-vous, j'oublie l'office, et je reste comme un imbécile, inconscient, jusqu'à ce que le sacristain m'appelle... Horrible!

Le père Jacob se remit à marcher.

— Seigneur Jésus! s'écria-t-il, découragé; saints intercesseurs! Je ne puis déjà plus servir!... Vous me parlez d'une école et je reste comme une statue sans rien comprendre; je ne pense qu'à la pitance... Et cela, même devant l'autel!... Au reste, qu'est-ce que je vous dis? s'avisa soudain le père Jacob. Vous avez besoin de partir. Pardon! Je suis, voyezvous... Excusez-moi...

Kounine, silencieux, serra la main du père Jacob, l'accompagna dans le vestibule, et, revenu dans son cabinet, se mit auprès de la fenêtre. Il vit le père Jacob sortir de chez lui, enfoncer sur sa tête son large chapeau jauni, et, paisiblement, baissant la tête, comme honteux de sa sincérité, s'engager sur la route.

« Je ne vois pas son cheval, » remarqua Kounine.

Songer que tous ces jours le prêtre était venu chez lui à pied, Kounine s'effraya. Jusqu'à Sinnkovo il y avait sept à huit verstes, et la boue était inextricable.

Un peu plus loin, Kounine vit son cocher André, et un petit garçon, sautant à travers les flaques, écla-boussant le père Jacob, courir lui demander sa bénédiction. Le père Jacob se découvrit, bénit lentement André, puis il bénit le petit garçon et il lui tapota la tête par caresse.

Kounine passa sa main sur ses paupières et il lui sembla que sa main en revenait mouillée.

Il s'éloigna de la fenêtre et promena ses yeux

troubles dans la chambre, où il entendait encore la voix timide et étranglée du pope. Ses yeux se portèrent sur la table : par bonheur le père Jacob avait oublié les sermons ! Kounine se précipita sur eux, les déchira en mille morceaux et les lança avec horreur sous la table.

— Moi aussi je ne savais pas ! gémit-il, tombant sur un sofa. Moi qui depuis plus d'un an suis ici, membre du comité permanent, juge de paix honoraire, et membre du conseil des écoles !... Poupée aveugle ! fat ! Plus vite que cela il faut les aider ! A leur aide !

Il s'agita douloureusement, se prit les tempes, et rassembla son esprit.

— Je reçois le vingt de ce mois 200 roubles... Sous un prétexte spécieux, je les glisserai au pope et à la femme du docteur... Je demanderai à l'un une prière, et pour l'autre je ferai semblant d'être malade... De cette façon-là je ne choquerai pas leur fierté... J'aiderai aussi le vieil Abraham !...

Mais il fit sur ses doigts le compte de son argent et il s'effara de penser que ses roubles suffiraient à peine à payer son intendant, ses domestiques et le moujik qui lui apportait de la viande... Il se souvint malgré lui des temps encore récents, où, nourrisson de vingt ans, il gaspillait follement le bien paternel, le temps où il donnait aux prostituées de riches éventails, où il payait le cocher Kousma dix roubles par

jour, et où il portait par vanité des présents aux actrices. Ah ! comme lui serviraient maintenant tous ces roubles jetés par les fenêtres, ces petits billets de trois et de dix roubles !

« Le père Jacob ne dépense que trois roubles par mois, pensa Kounine... Pour un rouble, la femme du pope aurait une chemise et la femme du docteur prendrait une lavandière... Allons, je les aiderai ! Ce m'est une obligation de les aider ! »

A ce moment-là, Kounine se rappela soudain la dénonciation qu'il avait écrite à l'évêque et tout son être se crispa comme s'il eût été saisi d'un froid subit. Ce souvenir remplit son âme d'un sentiment de honte accablante en face de lui-même et en face de l'invisible vérité...

A cela se borna le sincère effort vers le bien et vers l'activité utile d'un de ces hommes qui ont bonne intention, mais sont irréfléchis et surnourris.

## SUR LA TERRE ÉTRANGÈRE

Après-midi de dimanche. Le poméchtchik Kamychev, assis devant une table richement servie, déjeune lentement. Un vieillard propre, bien rasé, partage son déjeuner ; c'est un Français, M. Champoune. M. Champoune, jadis précepteur des enfants de Kamychev, leur apprit les belles manières, la prononciation, et les danses, puis, quand ils furent devenus grands et officiers, il demeura chez leur père quelque chose comme une bonne du sexe masculin. Ses attributions sont simples. Il doit s'habiller congrûment, être parfumé, entendre le vain bavardage de Kamychev, manger, boire, dormir, et, au-delà, semble-t-il, rien plus ; pour cela il est logé, nourri et reçoit des gages indéterminés.

Kamychev mange, et selon son l'habitude, bavarde.

— La mort ! dit-il, essuyant les larmes que lui a fait venir aux yeux un morceau de jambon épaissement recouvert de moutarde ; ouf ! Ça vous donne un coup dans la tête et dans toutes les jointures ! Tenez ! jamais votre moutarde française ne produirait cet effet-là quand on en mangerait tout un pot.

— Les uns aiment la moutarde française, les autres la russe, observe timidement Champoune.

— Personne n'aime la moutarde française sauf peut-être les Français. Et les Français mangent tout ce qu'on leur sert, des grenouilles, des rats, des tarakanes..., brr ! Vous, par exemple, ce jambon ne vous plaît pas parce que c'est du jambon russe, et que l'on vous donne du verre rôti en vous disant que c'est français, vous le mangerez et vous vous en lécherez les babinnes. D'après vous tout ce qui est russe est mauvais.

— Je ne dis pas cela...

— Tout ce qui est russe est mauvais, et ce qui est français — *o c'è trè joli* !<sup>1</sup> Pour vous, il n'y a pas de meilleur pays que la France, et pour moi... Enfin qu'est-ce que c'est, à parler consciencieusement, que la France ? Un lopin de terre ! Envoyez-y notre ispravnik, il demandera au bout d'un mois son changement : pas de place pour se tourner ! On peut en une journée, à

1. Ainsi écrit dans le texte, en français ; figuration de la prononciation russe.



cheval, faire le tour de votre France, et chez nous, sortez des portes, vous ne voyez pas le bout du pays! Vous allez, vous allez...

— Oui, Monsieur, la Russie est un immense pays.

— Ah! cela, oui! D'après vous il n'y a pas de gens meilleurs que les Français. Peuple instruit, intelligent! Civilisation! Je conviens que tous les Français sont instruits, maniérés; c'est vrai... Un Français ne se permet jamais une inconvenance, il saura donner quand il faut une chaise à une dame, il ne se mettra pas à manger des écrevisses avec une fourchette, il ne crachera pas sur le plancher; mais il n'y a pas d'âme dans tout cela! Il n'y a pas d'âme en lui. Malheureusement je ne peux pas vous dire... comment exprimer cela?... chez le Français il manque ce je ne sais quoi... (Kamychev remue les doigts), ce je ne sais quoi de... de juridique... Je me souviens avoir lu quelque part que chez vous l'esprit est acquis dans les livres et que chez nous il est inné. Que l'on enseigne comme il faut les sciences à un Russe, aucun de vos professeurs l'égalera.

— Peut-être, dit Champoune, comme malgré lui.

— Non pas, peut-être, sûrement! Il n'y a pas à vous refrogner; je dis la vérité! L'esprit russe est un esprit inventif; seulement on ne lui donne pas carrière et il ne sait pas se faire valoir. Il découvre quelque chose, il le brise ou il le donne aux enfants pour jouer. Et que votre Français découvre la moindre babiole, il le

crie au monde entier... Il y a quelques jours mon cocher Iona a fait un petit bonhomme en bois. Si l'on tire ce petit bonhomme par une ficelle, il fait une obscénité... Mais voilà ! Iona ne fait pas le fanfaron !... En somme, les Français ne plaisent point ! Je ne parle pas de vous ; je parle en général... C'est un peuple sans mœurs. Extérieurement ils semblent faits comme des hommes et ils vivent comme des chiens... Prenons par exemple le mariage. Chez nous, quand on est marié, on est lié à sa femme, il n'y a plus à en parler. Et chez vous !... chez vous, c'est Dieu sait quoi !... Le mari reste toute la journée au café, et la femme remplit sa maison de Français et de danser le cancan avec eux, à cœur joie !

— C'est faux ! s'exclame Champoune, qui ne peut plus se retenir et éclate. En France, le principe familial est tenu très haut.

— Nous le connaissons, ce principe ! Vous devriez avoir honte de le défendre. Il faut être impartial : si nous sommes cochons, soyons cochons... Grâces soient aux Allemands qu'ils vous aient vaincus ! Ah ! oui, mon Dieu, grand merci ! Que Dieu les tienne en santé !

— En ce cas, Monsieur, dit le Français, sursautant et les yeux luisants, si vous détestez les Français, je ne comprends pas pourquoi vous me retenez ?

— Où vous mettre ?

— Laissez-moi partir ; je rentrerai en France !

— Quoi?!? Vous laissera-t-on entrer en France maintenant?... Vous savez bien que vous êtes traître à votre patrie! Chez vous tantôt Napoléon est un grand homme, tantôt c'est Gambetta... Le diable lui-même ne s'y reconnaîtrait pas!

— Monsieur, dit Champoune, en français, froissant et foulant sa serviette dans ses mains, mon ennemi n'aurait pas pu trouver une insulte plus forte que celle que vous venez de me faire! Tout est fini!

Et, d'un geste tragique, le Français, avec manière, rejette sa serviette sur la table, et sort avec dignité.

Trois heures après on remet le couvert, et les domestiques servent le dîner. Kamychev le commence tout seul. Après l'initial verre de vodka, le besoin de bavarder se réveille en lui; il voudrait dire des balivernes, et personne pour l'écouter...

— Que fait Alphonse Ludovicovitch? demande-t-il au domestique.

— Il est en train de faire sa malle.

— Quelle bête, Dieu me pardonne!

Champoune, dans sa chambre, assis sur le plancher, met d'une main tremblante dans sa malle, son linge, ses flacons d'odeurs, ses livres de messe, des bretelles et des cravates... Toute sa convenable personne, sa malle, son lit, sa table respirent une féminine élégance. De grosses larmes tombent de ses grands yeux bleus dans sa malle.

— Où allez-vous donc comme ça ? lui demande Kamychev, après l'avoir contemplé un instant.

Le Français se tait.

— Vous voulez partir ? reprend Kamychev. Eh bien, à votre aise !... Je n'ose pas vous retenir... Seulement voilà ce qu'il y a d'intéressant : comment vous en irez-vous sans passeport ? Je vous admire !... Vous savez bien que j'ai perdu votre passeport. Je l'ai fourré je ne sais où dans mes papiers, et il est perdu !... Et chez nous sur le chapitre des passeports on est dur ! Vous n'aurez pas fait cinq verstes qu'on vous aura agrippé.

Champoune lève la tête et regarde Kamychev d'un air de méfiance.

— Oui, vous verrez ! On remarquera à votre mine que vous n'avez pas de passeport et tout de suite : Quel est celui-là ? Alphonse Champoune ! Nous les connaissons ces Alphonse Champoune ! Ne vous plairait-il pas d'aller par étapes dans un pays pas trop éloigné ?

— Vous dites cela pour plaisanter.

— A quel sujet plaisanterais-je ? J'en ai bien besoin... Pourtant, écoutez bien, une condition. Ne prenez pas la peine, quand vous serez parti, de m'écrire des lettres et de pleurnicher. Je ne bougerai pas le doigt quand on vous fera passer, les fers aux pieds, devant moi.

Champoune, sursautant, se lève, et, pâle, les yeux hagards, commence à marcher dans la chambre.

— Que faites-vous de moi ! dit-il, se prenant la tête, désespéré ; mon Dieu ! Maudite soit l'heure où j'ai eu la funeste idée de quitter ma patrie !

— Allons, allons !... J'ai plaisanté ! dit Kamychev, baissant le ton. Quel farceur ! Il ne comprend pas la plaisanterie. On ne peut pas lui dire un mot !

— Mon cher ! s'écrie plaintivement Champoune, apaisé par le ton de Kamychev, je vous le jure, je suis attaché à la Russie, à vous, et à vos enfants ; vous quitter serait pour moi comme la mort ; mais chacune de vos paroles me déchire le cœur !

— Ah ! farceur !... Si je dis du mal des Français, qu'avez-vous à vous choquer ? N'y a-t-il pas beaucoup de gens dont nous disons du mal ? Si chacun devait se fâcher ! Passez là dessus ! Prenons, par exemple, Lazare Isakitch qui m'affirme mes terres. Je lui dis ceci et cela, je l'appelle juif, gale, je lui fais l'oreille de porc avec le pan de mon habit, je le prends par ses papillotes, s'offense-t-il ?

— Mais c'est un esclave ! Il est prêt pour un kopek à n'importe quelle bassesse !

— Allons, allons, assez ! Allons dîner ! La paix...

Champoune empoudrederize sa figure enlarmée et se rend avec Kamychev dans la salle à manger. On mange le premier plat sans rien dire. Après le second, la même histoire recommence ; et ainsi les souffrances de Champoune n'ont pas de fin.



## CHEZ LA MARÉCHALE DE LA NOBLESSE

Le 1<sup>er</sup> février de chaque année, le jour de St Triphon, martyr, il y a, dans le bien de l'ancien maréchal de la noblesse, Triphon Lvovitch Zaviaziatov, un mouvement inaccoutumé. Ce jour-là, jour de la fête du défunt, sa veuve, Lioubov Pétrovna, fait dire pour lui un service, suivi d'un *Te Deum*.

Tout le district accourt à ce service. On y voit le maréchal actuel de la noblesse, Kroumov; le président de la commission du zemstvo, Marphoutkine; Potrakov, membre permanent du bureau pour les affaires des paysans; les juges de paix des deux circonscriptions; le chef du district, Krinolinov; les deux commissaires de police; le médecin de zemstvo, Dvorniaguine, fleurant l'iodoforme; tous les propriétaires grands et

petits des environs, etc. En tout cinquante personnes.

A midi précis, les invités, allongeant leurs figures, viennent de toutes les chambres de la maison se réunir dans la grande salle. Bien que le plancher soit couvert de tapis et que les pas ne fassent aucun bruit, la solennité de la circonstance force instinctivement chacun à marcher sur la pointe des pieds, en balançant les bras... Dans la salle, tout est prêt. Le père Eumène, petit vieux, en haute calotte de velours déteint, endosse une chasuble noire. Le diacre Konkordiev, rouge comme une écrevisse, déjà revêtu des habits sacerdotaux, tourne doucement les pages d'un rituel et en marque certaines avec des bouts de papier. Sur la porte de l'antichambre, le sacristain Louka, les joues fortement gonflées et les yeux saillants, allume l'encensoir. La salle s'emplit insensiblement d'une fumée transparente et bleuâtre et de l'odeur d'encens. L'instituteur Hélikonski, en redingote neuve mal faite, plein de gros boutons sur sa figure effarée, distribue à chacun des cierges sur un plateau nikelé. Lioubov Petrovna, devant la petite table sur laquelle est le gâteau de riz bouilli que l'on fait pour les cérémonies funèbres, tient par avance son mouchoir appliqué sur sa figure. Dans toute la salle, un silence que coupent de temps à autre des soupirs... La figure de tous les assistants est solennelle et grave...

Le service commence. Une spire de fumée bleue



monte de l'encensoir et jette dans un rayon oblique de soleil; les cierges allumés crépitent doucement. Le chant, d'abord assourdissant et rude, se fait vite harmonieux et doux dès que les chœurs se sont pliés aux conditions acoustiques de la salle... Tous les motifs en sont tristes et lugubres... Les assistants glissent peu à peu à un nuison mélancolique, et méditent. Ils songent à la brièveté de la vie, à la fragilité et à la vanité des choses de ce monde... On pense au défunt, corpulent et rouge, qui buvait d'un trait une bouteille de champagne et qui brisait les glaces d'un coup de front. Quand on chante le « Dans le repos éternel » et qu'on entend les sanglots de Lioubov Petrovna, les invités commencent à tourner sur place, inquiètement, d'un pied sur l'autre. Les plus impressionnables sentent un chatouillement dans la gorge et sous les paupières. Le président de la commission du zemstvo, Marghoukine, pour rebouter ces sensations désagréables, se penche à l'oreille de Lispravnik et lui souffle :

« Hier soir, je suis allé chez Ivan Fiodoritch... Pierre Petrovitch et moi nous avons fait un grand chélem sans atout. Ah! mes amis!... Olga Andreyevna vit à me si furtive qu'une de ses fausses dents en est tombée de sa bouche! »

Mais on chante le « Souvenir éternel », Holikouski reprend les cierges respectueusement; le service est

terminé. Un minute de brouhaha s'ensuit; changement de chasubles et *Te Deum*.

Après ce *Te Deum*, quand le père Eumène a quitté ses vêtements sacrés, les invités toussent et se frottent les mains. La maréchale parle de la bonté du pauvre Triphon Lvovitch.

— A table, Messieurs! dit-elle en soupirant, finissant son récit.

Les invités, s'efforçant de ne pas se marcher sur les pieds et de ne pas se bousculer, se hâtent vers la table. Un déjeuner les y attend. Ce déjeuner est à ce point luxueux qu'au premier coup d'œil chaque année le diacre Konkordiov compte de son devoir d'ouvrir les bras tout grands, de remuer la tête d'un air d'incrédulité, et de dire :

— Extraordinaire!... Père Eumène, tout cela ressemble moins à de la nourriture pour des hommes qu'aux sacrifices que l'on faisait aux dieux.

Le déjeuner, en effet, est... extraordinaire. Sur la table il y a tout ce que peuvent donner la flore et la faune; il y a tout... sauf des boissons spiritueuses. Lioubov Petrovna a juré de n'avoir chez elle ni cartes ni alcools, deux choses qui ont causé la mort de son mari. Et sur la table il n'y a que des bouteilles d'huile et de vinaigre, par dérision et comme châtiment des invités qui, tous, sont des buveurs et des soiffeurs désespérés.

— Messieurs, je vous en prie, servez-vous ! dit la maréchale de la noblesse. Seulement, excusez-moi : chez moi, vous le savez, il n'y a pas de vodka...

Les assistants s'approchent de la table et attaquent le pâté, irrésolument. Quelque chose ne va pas. On sent, dans le bruit des fourchettes, des couteaux et des mâchoires, une certaine paresse, une certaine apathie : il manque quelque chose.

— Je suis comme si j'avais perdu je ne sais quoi... marmotte l'un des juges à l'autre. C'est la même impression que lorsque ma femme est partie avec l'ingénieur. Je ne puis pas manger.

Marphoutkine, avant de se décider à donner un coup de dents, cherche longtemps son mouchoir dans toutes ses poches.

— Tiens, j'ai laissé mon mouchoir dans ma pelisse ! se dit-il d'une voix retentissante, je vais le chercher.

Il va dans l'antichambre où sont pendus les manteaux. Il en revient les yeux mouillés, et il se jette aussitôt avec appétit sur le pâté.

— Est-ce que ce n'est pas dégoûtant de bâfrer comme ça à sec ? dit-il à demi voix au père Eumène. Va dans l'antichambre, pepère ! Il y a dans ma pelisse une bouteille ; seulement prends garde de la faire sonner...

Le père Eumène se rappelle qu'il a quelque chose à dire à Louka et il file dans l'antichambre.

— Batiouchka, lui dit Dvorniaguine en le suivant, deux mots à part.

— Ah! Messieurs, se vante Khroumov, quelle pelisse je me suis achetée d'occasion!... Elle a coûté mille roubles, et j'en ai donné... vous ne le croiriez pas... deux cent cinquante! Pas plus!

Les invités, en tout autre temps, accueilleraient cette nouvelle avec indifférence, mais les voilà qui expriment leur étonnement et ne veulent pas croire!... Tous, à la fois, en foule, se pressent vers l'antichambre pour voir la pelisse. Et ils l'examinent jusqu'au moment où le domestique du docteur a emporté de l'antichambre, sans bruit, cinq bouteilles vides...

Quand on sert l'esturgeon froid, Marphoutkine se souvient qu'il a oublié son porte-cigare dans son traîneau et il s'en va à l'écurie.

Pour ne pas s'ennuyer en route il amène avec lui le diacre qui justement a besoin de regarder à son cheval...

Le soir de ce jour-là, assise dans son bureau, Lioubov Petrovna, écrivit une lettre à une vieille amie à Saint-Pétersbourg.

« Aujourd'hui, comme les années précédentes, dit-elle entre autres choses, il y a eu chez moi un service pour le pauvre défunt. Tous mes voisins y sont venus. Ce sont des gens simples, frustes, mais quels cœurs!

Je les ai reçus le mieux possible, mais, naturellement, comme les autres années, pas une goutte de boissons fortes... Depuis le jour où il est mort pour en avoir trop pris, j'ai fait le serment d'introduire dans notre district la tempérance et de racheter par là ses péchés. Prêchant la tempérance, j'ai commencé à l'instaurer chez moi. Le père Eumène est enthousiaste de mon projet et il m'aide en paroles et en action. Ah, ma chère, si tu savais comme tous mes « ours » m'aiment ! Le président de la commission du zemstvo, Marphoutkine, après le déjeuner s'est jeté sur ma main, l'a longuement tenue à ses lèvres, et, remuant la tête d'une façon comique, il s'est mis à pleurer : beaucoup de sentiments et pas un mot ! Le père Eumène, ce délicieux petit vieillard, me regardant les larmes aux yeux, assis auprès de moi, a longtemps balbutié quelque chose comme un enfant. Je n'ai pas compris tout ce qu'il disait, mais je sais comprendre les sentiments sincères. L'ispravnik, ce bel homme dont je t'ai parlé dans mes lettres, à genoux devant moi, voulait me lire des vers de sa composition (nous avons un poète), mais il n'en a pas trouvé la force... Il a perdu l'équilibre et il est tombé ! Ce géant a eu une crise de nerfs... Tu peux te représenter ma satisfaction ! Tout cependant n'a pas fini sans désagrément. Le pauvre président de la réunion mensuelle des juges de paix, Alalykine, qui est fort et apoplectique, s'est senti mal et est resté

couché sans connaissance pendant deux heures sur un divan ; il a fallu lui verser de l'eau sur la tête. Je dois un grand merci au docteur Dvorniaguine qui est allé prendre dans sa pharmacie une bouteille de cognac et lui a frictionné les tempes. Alalykine est vite revenu à lui et on l'a emmené... »

## GRAINE ERRANTE

(PEREKATI-POLE)

*(Croquis de Voyage)*

Je rentrais des premières vèpres. Le carillon du clocher de Sviatogorsk joua, en manière de prélude, son air mélodieux et doux; puis il sonna minuit. La grande cour du monastère, étalée sur la rive du Donets, au pied de la Montagne Sainte, tout entourée comme de hautes murailles des vastes bâtiments de l'hôtellerie, présentait, dans l'obscurité, éclairée à peine par de faibles lanternes, par les feux des fenêtres et par les étoiles, un fouillis pittoresque et un grouillement des plus originaux. Aussi loin que la vue pouvait aller, on ne voyait que toutes sortes de télègues, de kibitkas <sup>1</sup>, de fourgons, de tapeculs et de guimbardes

1. Les télègues sont des chariots primitifs rustiques; les kibitkas sont des chariots à bêche.

autour desquels se pressaient des chevaux blancs et bruns, des bœufs cornus, des gens affairés et des frères convers, vêtus de longues robes noires. Des raies de lumière venant des fenêtres, et de longues ombres, glissaient sur les véhicules, les chevaux et les gens, et leur donnaient les formes les plus fantastiques. Des brancards s'allongeaient jusqu'au ciel, des yeux de feu naissaient au naseau des chevaux, de longues ailes noires semblaient croître au dos des moines. Des gens parlaient, des chevaux s'ébrouaient ou mâchaient, des enfants criaient, les portes grinçaient : il entra un nouveau flot de gens et de télègues attardés.

Au-dessus du toit de l'hôtellerie, des pins entassés à l'envi l'un de l'autre sur la hauteur abrupte se penchaient vers la cour, regardant comme dans une fosse profonde, et semblaient écouter, étonnés. Dans leurs masses noires, les coucous et les rossignols criaient à tue-tête.

A voir, à entendre tout ce désordre et tout ce bruit il semblait que personne ne pût se comprendre, que tout le monde cherchât quelque chose sans trouver, et que jamais cette confusion de télègues, de kibitkas et de gens n'arriverait à se débrouiller.

Pour les fêtes de Jean le Théologien et de Nicolas le Thaumaturge, il accourt à Sviatogorsk plus de dix mille pèlerins. Non seulement l'hôtellerie, mais encore la boulangerie, la lingerie, l'atelier de menuiserie, les



remises, tout regorgeait de monde. Attendant qu'on leur donnât un petit coin pour dormir, les gens qui survenaient se tassaient, comme des mouches en automne, auprès des murs, autour des puits et dans les corridors étroits de l'hôtellerie. Les convers novices, jeunes et vieux, couraient dans un mouvement perpétuel, sans repos et sans espoir de repos. Tout le jour, et avant dans la nuit, ils avaient la même figure de gens qui courent on ne sait où, inquiets d'on ne sait quoi. Leurs visages restaient, malgré l'expression d'une extrême fatigue, aussi affables et aussi gais ; leurs voix étaient douces, leurs mouvements pressés. Ils devaient à chaque personne, arrivant à pied ou en voiture, trouver et montrer une place où passer la nuit, et donner à manger et à boire. Aux sourds, aux imbéciles, aux bavards, il fallait expliquer à tout bout de champ et longuement, pourquoi il n'y avait plus de chambres libres, que le service se faisait à telle heure, que l'on vendait les pains de communion à tel endroit... Il fallait courir, porter mille choses diverses, parler sans cesse, et être aimable et plein de tact, veiller à ce que les Grecs de Marioupol, qui vivent plus confortablement que les Petits-Russiens, ne soient mis qu'avec des Grecs ; prendre garde à ce qu'une bourgeoise de Licitchansk ou de Bakhmout « bien habillée » ne fût pas fourvoyée avec des moujiks et ne s'en offensât. On entendait répéter sans

cesse : « Petit père, donnez-nous du kvass! Donnez-nous un peu de foin! » ou bien : « Petit père, puis-je boire de l'eau après m'être confessée? » Et les convers étaient obligés de distribuer du kvass, du foin, ou de répondre : « Demandez à votre confesseur, ma bonne femme, nous n'avons pas le pouvoir de vous permettre cela. » — « Et où est mon confesseur? » Il fallait expliquer encore où était la cellule du confesseur... Dans tout ce tracass, ils trouvaient encore le temps d'aller aux offices, le temps de servir les pèlerins nobles et de répondre de fil en aiguille à l'amas des questions vaines ou sérieuses qu'aiment à multiplier les pèlerins instruits. A épier vingt-quatre heures de suite les longues ombres mouvantes des convers, il était impossible de comprendre quand ils s'asseyaient et à quelles heures ils dormaient.

Lorsque, en rentrant de vêpres, je me dirigeai vers le bâtiment où l'on m'avait logé, je trouvai, debout sur le seuil, un moine hôtelier, entouré d'hommes et de femmes vêtus à la mode des villes, qui étaient déjà engagés sur les marches de l'escalier.

— Monsieur, me demanda l'hôtelier, auriez-vous la bonté de permettre à ce jeune homme de partager votre chambre? Faites-moi cette grâce! Il y a un

1. Boisson fermentée, faite avec de l'orge ou du pain noir. Les couvents ont la réputation de faire de très bon kvass. Ils en donnent aux pèlerins.

monde fou et pas une place; c'est à en perdre la tête!

Il me désignait un petit bout d'homme en paletot léger et en chapeau de paille. J'accédai à la demande de l'hôtelier et mon compagnon de hasard me suivit.

En ouvrant le cadenas de ma porte il me fallait, bon gré mal gré, voir chaque fois un tableau appendu au chambranle de la porte, exactement à ma hauteur. Ce tableau s'appelait : *la Méditation de la mort*, et représentait un moine à genoux devant un cercueil, au fond duquel était couché un squelette. Derrière le moine était debout un autre squelette un peu plus grand et armé d'une faux.

— Il n'y a pas d'os comme ceux-ci, me dit mon compagnon, montrant l'endroit du squelette où aurait dû être le pubis. — En général, voyez-vous, la nourriture intellectuelle que l'on donne au peuple n'est pas de première qualité, ajouta-t-il, expulsant par le nez un triste et long soupir, destiné à me faire connaître que j'avais affaire à un homme expert en nourriture intellectuelle.

Tandis que je cherchais des allumettes et que j'allumais, il soupira de nouveau et dit :

— A Kharkov, je suis allé quelquefois à l'amphithéâtre anatomique et j'y ai vu des os. Je suis allé aussi à la morgue... Je ne vous dérange pas trop?

Ma chambre était petite et resserrée, sans table ni chaises, toute occupée par le poêle, par une commode sous la fenêtre et par deux méchants canapés de bois, appuyés aux murs l'un en face de l'autre, et séparés par un étroit passage. Sur ces divans, il y avait deux petits matelas minces et roussis, et mes effets. Je répondis à mon compagnon que, puisqu'il y avait deux canapés, la chambre était pour deux personnes.

— Au reste, dit-il, on ne tardera pas à sonner la messe. Je ne vous dérangerai pas longtemps.

Tout à l'idée qu'il me gênait et mal à l'aise pour cela, il se dirigea d'un air confus vers son canapé et s'y assit, toussotant par contenance. Je pus l'examiner quand la chandelle vacillant sa flamme molle et épaisse fut suffisamment allumée.

C'était un jeune homme d'à peu près vingt-deux ans, le visage rond, assez gentil, avec des yeux enfantins et foncés. Il était vêtu, comme on l'est en ville, de vêtements grisâtres, à bon marché, et l'on pouvait juger, à la couleur de son teint et à ses épaules étroites, qu'il n'était pas habitué au travail physique. Son type était assez complexe. On ne pouvait le prendre ni pour un étudiant, ni pour un marchand, et encore moins pour un ouvrier. A voir ses yeux doux, son visage puéril et bénin, on ne pouvait pas penser davantage qu'il fût un de ces rouleurs, se fourrant partout, qui abondent dans toutes les communautés

religieuses où l'on fait manger et coucher, et qui se donnent pour des séminaristes chassés pour avoir voulu « chercher la vérité », ou pour des chantres qui ont perdu leur voix. Il y avait cependant dans son visage quelque chose de caractéristique, de typique, de très connu ; mais qu'était-ce précisément, je ne pus jamais arriver à le démêler. Il resta longtemps sans mot dire, réfléchissant. Comme je n'avais pas répondu à sa remarque sur les os et la morgue, il pensait sans doute que j'étais fâché et que sa présence m'incommodait. Il finit par tirer de sa poche un saucisson qu'il tourna quelque temps devant ses yeux et me dit timidement :

— Pardon, je vais encore vous déranger!... N'auriez-vous pas un couteau?

Je lui donnai mon couteau, il coupa un morceau de saucisson.

— Sale saucisson, maugréa-t-il ; dans les cantines d'ici on ne vend que de la saleté et on vous écorche horriblement. Je vous en proposerais bien un petit morceau, me dit-il, mais je crois bien que vous ne consentiriez pas à y goûter... En voulez-vous?

A son « *je vous en proposerais bien* » et à son « *y goûter* » je sentis aussi quelque chose de typique, ayant je ne sais quoi de commun avec les caractères de son visage, mais qu'était-ce au juste? je ne pus pas encore le trouver. Pour lui inspirer confiance et lui

montrer que je n'étais pas fâché, je pris le morceau qu'il m'offrait. Le saucisson réellement était affreux. Pour en venir à bout, il eût fallu les dents d'un bon chien de garde.

Travaillant des mâchoires, nous causâmes. Nous commençâmes par nous plaindre l'un à l'autre de la durée des offices.

— Le règlement ressemble à celui du Mont-Athos, lui dis-je; mais au Mont-Athos les premières vêpres ordinaires durent dix heures et celle des veilles de grandes fêtes durent quatorze heures... C'est là que vous devriez aller prier!

— Oui! dit mon compagnon, hochant la tête... Je suis ici depuis trois semaines et, voyez-vous, chaque jour service, service!... ah!... Sur semaine, on sonne matines à minuit, à cinq heures la première messe, à neuf heures la dernière; il n'y a jamais moyen de dormir. Le jour, il y a l'acathiste, les instructions, les vêpres... Quand je faisais mes dévotions, je tombais tout bonnement d'épuisement... Il soupira et reprit: Ne pas aller à l'église, c'est mal... Les moines vous donnent une chambre, vous nourrissent; en conscience comment ne pas aller aux offices? Un jour, ça passe; deux, on peut y tenir; mais trois semaines, c'est dur; extrêmement dur!... Vous êtes ici pour longtemps?...

— Je pars demain soir.

— Moi je reste encore deux semaines.

— Je croyais, lui dis-je, qu'on ne pouvait pas rester si longtemps ici?

— C'est vrai. Ceux qui restent longtemps et qui grugent les moines on les prie de partir. Jugez-en vous-même! Si on permettait aux prolétaires de vivre ici aussi longtemps qu'il leur plairait, il ne demeurerait certes pas une chambre libre et ils auraient vite dévoré le monastère. C'est vrai! Mais pour moi les moines font exception, et j'espère qu'ils ne m'enverront pas trop vite. Voyez-vous, je suis un nouveau converti.

— Ah!... C'est-à-dire?

— Je suis un israélite baptisé... Il n'y a pas longtemps que j'ai embrassé l'orthodoxie...

Je comprenais maintenant ce que je n'avais pas su reconnaître plus tôt dans sa physionomie, ses grosses lèvres, sa manière en parlant de relever le coin droit de la bouche et le sourcil droit, et cet éclat huileux et spécial des yeux qui n'existe que chez les sémites. Et je compris son « je vous en proposerais » et son « y goûter ».

Dans la suite de la conversation, j'appris qu'on le nommait Alexandre Ivanytch, mais qu'il s'appelait auparavant Isaac, qu'il était originaire du gouvernement de Mogilov, et qu'il était arrivé à Sviatogorsk venant de Novotcherkess, où il avait reçu la foi orthodoxe.

Alexandre Ivanytch, étant venu à bout du saucisson, se leva, et, haussant le sourcil, se mit à prier devant l'Image. Son sourcil était encore levé quand il se rassit sur le divan et se mit à me raconter, en résumé, sa longue biographie.

— Dès ma plus tendre enfance, j'eus l'amour de l'instruction, commença-t-il, comme s'il n'eût point parlé de lui-même, mais de quelque grand homme mort. Mes parents, de pauvres israélites, s'occupant de commerce de détail, vivaient par misère, voyez-vous, dans la crasse. En général, tout le monde là-bas est pauvre et superstitieux. On se défie de l'instruction parce que l'instruction, comme on peut le comprendre, éloigne l'homme de la religion... Ce sont des fanatiques finis!... Mes parents ne voulaient, sous aucun prétexte, m'instruire. Ils désiraient que je m'occupasse comme eux de commerce et que je n'apprisse que le Talmud... Mais toute la vie lutter pour un morceau de pain, se traîner dans la crotte, mâchonner le Talmud, avouez-le, ce n'est pas donné à tout le monde. Il venait parfois, dans le débit que mon père tenait, des officiers et des pomechtchiks qui discouraient longuement de ce qu'alors je ne m'étais même pas avisé de rêver. Néanmoins, ce qu'ils disaient m'attirait et me donnait envie d'apprendre. Je pleurais et je demandais qu'on me mit à l'école, mais on m'avait appris à lire l'hébreu, et on ne voulait plus rien en-



tendre. Un jour, je trouvai un journal russe et je le portai à la maison pour en faire une queue de cerf-volant. On me battit pour cela à fond, bien que je ne susse pas lire le russe. Enfin, que voulez-vous, on ne peut pas vivre sans fanatisme, car il faut bien que chaque peuple conserve instinctivement sa nationalité! Mais je ne savais pas cela alors, et je me révoltais de tout mon cœur.

Après avoir dit une phrase si éclairée, l'ex-Isaac leva de plaisir encore plus haut son sourcil droit, et me regarda de biais comme un coq regarde un grain, d'un air de dire : « Maintenant vous serez convaincu, il me semble, que je ne suis pas le premier venu. »

Continuant à parler du fanatisme de son entourage et de l'inclination irrésistible qu'il avait à s'instruire, il poursuivit :

— Que pouvais-je faire? Je m'enfuis un jour, sans dire gare, à Smolensk. J'y avais un cousin ferblantier et étameur; j'étais nu-pieds et en guenilles; je n'avais pas le sou; j'entrai chez lui comme apprenti. Je pensais que le jour je travaillerais, et que la nuit et les samedis je m'instruirais. C'est en effet ce que je fis. Mais la police apprit que je n'avais pas de passe-port, et elle me reconduisit par étapes chez mon père.

Alexandre Ivanytch leva une épaule et soupira.

— Que faire? continua-t-il (et à mesure que le passé renaissait à son souvenir, l'accent israélite repa-

raissait plus marqué dans ses paroles); mes parents me punirent et me donnèrent à un vieil oncle, israélite fanatique, pour m'amender. Mais une nuit je partis pour Chklov. Puis, quand mon oncle m'eut dépisté à Chklov, je partis pour Mogilov. J'y restai deux jours et, avec un camarade, je partis pour Starodoub.

Mon interlocuteur passa ensuite, dans ses souvenirs, à Gomel, à Kiev, à Biélotserkov, à Oumane, à Balta, à Bender, et arriva enfin à Odessa.

— A Odessa, je traînai toute une semaine affamé et sans travail, jusqu'à ce que les brocanteurs israélites qui vont par la ville, achetant les vieux habits, m'eussent recueilli. Je savais déjà à ce moment-là lire et écrire. Je savais l'arithmétique jusqu'aux fractions et je voulais entrer à quelque école pour m'instruire davantage. Mais pas le sou! que faire? Je parcourus six mois les rues d'Odessa, achetant de vieux habits. Mais comme mes fripons de patrons ne me donnaient pas mes gages, je me fâchai et je partis. J'allai par le bateau à Pérékop.

— Pourquoi?

— Une idée!... Un Grec m'avait promis de me donner là-bas une place. — Bref, jusqu'à seize ans, je roulai ainsi sans occupation déterminée et sans but jusqu'au jour où je tombai à Poltava. Là, un étudiant israélite qui apprit que je désirais m'instruire, me donna une lettre pour les étudiants de Kharkhov.

Ceux-ci me conseillèrent de me préparer à l'école technique et ils me donnèrent quelques leçons. Et, voyez-vous, je puis le dire, les étudiants de Kharkhov furent si bons pour moi que je ne les oublierai pas de la vie ! Je ne veux pas parler seulement du logement et du morceau de pain qu'ils m'ont donnés, ils m'ont placé dans la véritable voie, m'ont forcé à penser, et m'ont fait voir le but de la vie. Il y avait parmi eux des gens de beaucoup d'esprit, remarquables, qui étaient connus dès ce temps-là et qui sont célèbres maintenant. Par exemple, vous avez entendu parler de Groumacher?...

— Non.

— Vous n'en avez pas entendu parler!... Il écrivait d'excellents articles dans les journaux de Kharkhov et voulait être professeur. — Je lisais beaucoup et faisais partie de sociétés d'étudiants où l'on n'entendait pas rien qui vaille!... Je me préparai six mois ; mais comme, pour l'école technique, il fallait savoir tout le cours de mathématiques des gymnases, Groumacher me conseilla de me préparer à l'institut vétérinaire, où l'on est admis au sortir de la sixième classe du gymnase. Naturellement, je commençai à m'y préparer. Je ne voulais pas être vétérinaire ; mais on m'avait dit que ceux qui ont suivi les cours de l'institut peuvent entrer, sans examen, au troisième cours de la Faculté de médecine. J'appris tout Kuener, et

je lisais déjà à livre ouvert Cornélius Nepos. Pour le grec, j'appris presque toute la grammaire de Kourtsious... Mais, voyez-vous, ceci et cela, l'indéterminé de ma situation, le départ des étudiants, et l'on m'informa encore que ma maman venait d'arriver et me cherchait dans tout Kharkhov!... Alors je pris mes cliques et mes claques, et je partis. Qu'allais-je devenir? J'avais entendu dire heureusement que, sur la ligne du Donets, il y a une école minière. Pourquoi n'y serais-je pas entré? Vous savez que l'école minière forme des chefs mineurs. C'est un emploi magnifique. Je sais des puits où les chefs mineurs reçoivent 1.500 roubles par an. A merveille. J'y allai...

Alexandre Ivanytch, avec une expression de crainte révérentielle, énuméra deux douzaines de sciences compliquées que l'on enseigne à l'école minière, et me décrit l'école, la construction des puits, la situation des ouvriers. Ensuite il me raconta une effroyable histoire qui aurait pu paraître inventée, mais à laquelle je dus croire, tant était sincère le ton dont il la racontait, et sincère, sur son visage sémitique, l'expression d'effroi rétrospectif.

— Voici, dit-il, levant les deux sourcils, ce qui m'arriva un jour au moment des travaux pratiques. J'étais dans une des mines de la région du Donets. Vous savez comment on descend les gens dans les puits. Quand on fait marcher le cheval et que le treuil

se met en mouvement, une poulie fait descendre une benne, tandis que l'autre monte ; et, quand on remonte la première benne, la seconde descend : c'est tout à fait comme un puits à deux seaux. Bon ! J'étais assis dans la benne et j'allais bientôt arriver en bas, quand tout à coup, imaginez-vous cela ! j'entends trrrr !... La chaîne s'était brisée et je dégringolais au diable avec la benne et le morceau de la chaîne. Je tombai ainsi d'une hauteur de trois sagènes, à plat, sur le ventre et sur la poitrine. La benne, plus pesante, était arrivée avant moi et je cognai contre elle avec cette épaule. Comme je gisais étourdi, pensant m'être tué, je vois venir un second malheur : la benne qui montait, ayant perdu son contrepoids, dégringole à son tour avec fracas... Instinctivement je me rapprochai de la muraille, et me ratatinaï, m'attendant bien à ce que cette benne, avec toute sa vitesse, m'écrasât la tête. Je me rappelle mon papa, ma maman, Mogilov, Groumacher, et je prie Dieu... Mais, par bonheur !... C'est affreux de se rappeler cela...

Alexandre Ivanytch fit un effort pour sourire et se passa la main sur le front :

— Mais, par bonheur, elle tomba près de moi et ne m'effleura que ce côté. Mon habit, mon gilet furent déchirés, la peau emportée. La force avec laquelle la benne arriva était effroyable... Après cela, je perdis connaissance. On me tira du puits, et on me porta à

l'hôpital. J'y demeurai quatre mois, et les docteurs dirent que j'allais devenir phthisique. Et en effet, maintenant je tousse sans cesse, la poitrine me fait mal, et j'ai de singuliers troubles psychologiques : quand je suis seul dans une chambre, j'ai des peurs terribles. Dans un pareil état de santé, je ne pouvais pas devenir chef mineur. Je dus quitter l'école.

— Et maintenant que faites-vous? lui demandai-je.

— J'ai passé l'examen pour être instituteur de campagne. Je suis maintenant orthodoxe et j'ai le droit d'être nommé. A Novotcherkassk, où j'ai été baptisé, on a pris grand intérêt à moi et on m'a promis une place dans une des écoles dépendantes du clergé. Dans deux semaines, je retournerai là-bas et je la redemanderai.

Alexandre Ivanytch quitta son pardessus et demeura vêtu, comme un homme du peuple, d'une chemise russe à col soutaché, retenue par une ceinture de soie.

— Il est temps de dormir, dit-il, bâillant et roulant son pardessus en forme de traversin. Voyez-vous, fit-il, jusqu'aux derniers temps j'ignorais Dieu complètement. J'étais athée. Lorsque je me trouvai couché à l'hôpital, je me ressouvins de la religion, et je commençai à penser sur ce point-là. A mon avis, pour le penseur, il n'y a qu'une religion possible : c'est la religion chrétienne. Si vous ne croyez pas au Christ,

vous ne pouvez croire à rien. N'est-ce pas ? Le judaïsme a fait son temps et ne vit encore qu'à cause de certaines particularités du peuple juif. Dès que la civilisation touchera les juifs, il ne restera pas trace du judaïsme. Remarquez-le : tous les jeunes israélites sont athées. Le Nouveau Testament est la continuation naturelle de l'Ancien. N'est-ce pas ?

J'aurais voulu me faire expliquer les causes qui avaient pu mener Alexandre Ivanytch à un pas si hardi et si sérieux qu'un changement de religion, mais je ne pus jamais tirer de lui que cette affirmation : « Le Nouveau Testament est la continuation naturelle de l'Ancien, » phrase qui n'était manifestement pas de lui, phrase apprise, et qui n'éclairait pas la question. J'eus beau le retourner et ruser, ces causes demeurèrent pour moi obscures. S'il fallait croire, comme il l'assurait, qu'il eût embrassé l'orthodoxie par conviction, il était impossible, par ses paroles, de comprendre en quoi consistait cette conviction, ni sur quoi elle se basait. Supposer qu'il eût changé de religion par intérêt, on ne le pouvait pas non plus ; ses vêtements bon marché et fripés, sa vie aux dépens du monastère, et l'incertitude de son avenir n'annonçaient pas de grands profits. Il fallait donc s'arrêter à l'idée que ce qui avait pu l'induire à changer de religion, était cet esprit inquiet qui le poussait comme un duvet de ville en ville, et qu'il appelait, d'après une

définition toute faite : l'aspiration à l'instruction.

Avant de me coucher, je sortis dans le corridor boire de l'eau. Quand je revins, mon compagnon, debout au milieu de la chambre, me regarda avec effroi. Son visage était d'une pâleur livide, et de la sueur perlait à son front.

— J'ai les nerfs affreusement dérangés, murmura-t-il avec un sourire maladif. Un détraquement psychologique complet. Au surplus, tout cela ne fait rien...

Et il se mit de nouveau à alléguer que le Nouveau Testament est la continuation naturelle de l'Ancien, et que le judaïsme a fait son temps. Pérorant, il semblait vouloir ramasser toutes les forces de sa conviction, étouffer l'inquiétude de son âme et se démontrer qu'en changeant la religion de ses pères il n'avait rien fait d'effroyable et de particulier, mais qu'il s'était comporté en homme pensant et libre de préjugés, et que, par suite, il pouvait rester seul dans une chambre, tête à tête avec sa conscience; il cherchait à se convaincre, et, du regard, me demandait aide...

Entre temps, notre chandelle avait fait une longue mèche disgracieuse. Le jour commençait à poindre. On distinguait déjà, à travers la petite fenêtre bleuissante et triste, les deux rives du Donets et des bouquets de chênes au delà du fleuve; il fallait se décider à dormir.

— La journée de demain sera fort intéressante, dit mon compagnon quand j'eus éteint la chandelle et me



fus couché. Après la première messe, il y aura une procession en canots du monastère à l'ermitage.

Le sourcil droit levé, la tête penchée sur le côté, il se mit en prières devant l'Image, puis, sans se déshabiller, il s'étendit sur son divan.

— Oui! soupira-t-il en se tournant sur le côté.

— Quoi, oui? lui demandai-je.

— Quand j'embrassai l'orthodoxie à Novotcherkassk ma maman me cherchait à Rostov. Elle sentait que j'allais changer de foi.

Il soupira et ajouta :

— Il y a déjà six ans que je ne suis pas allé là-bas au gouvernement de Mogilov. Ma sœur doit s'être mariée.

Il se tut quelque temps, puis, voyant que je ne dormais pas, il se mit à dire doucement que, grâce à Dieu, on lui donnerait bientôt une place et qu'il aurait enfin une situation fixe, son coin à lui et sa nourriture assurée.

Et moi, m'assoupissant, je songeais que cet homme n'aurait jamais de situation fixe, son coin à lui, et sa nourriture assurée... Il rêvait tout haut à sa place d'instituteur comme à la terre promise; il partageait le préjugé de la majorité des gens quant à la vie errante, et la regardait comme quelque chose d'anormal et d'inhabituel comme une maladie. Il espérait le bonheur dans un train-train de vie coutumière. On

sentait, dans le son de sa voix, la conscience et le regret de son anomalie; il semblait vouloir s'en excuser et se justifier...

A moins de deux pieds de moi était couché un vagabond; derrière les murailles des chambres d'à côté et dans la cour, autour des télégues, parmi les pèlerins, plusieurs centaines de vagabonds attendaient le jour; et si, poussant plus loin encore, j'avais pu embrasser d'un coup d'œil toute la terre russe, quelle multitude de pareils vagabonds, de roule-les-champs, semblables à l'aigrette plumeuse des herbes de la steppe, n'aurais-je pas vue, par voies et par chemins, chercher où être mieux, ou, rêver, dans l'attente de l'aube, à la belle étoile sur l'herbe, ou dans les auberges et dans les hôtels?... M'assoupissant, je songeais combien tous ces gens-là se seraient étonnés et sans doute réjouis, s'ils eussent pu trouver des raisons et des mots suffisants pour se démontrer que leur vie n'a pas besoin de plus de justification que toute autre.

Vaguement endormi j'entendis le clocher sonner d'une voix plaintive, comme s'il eût pleuré des larmes amères, et un frère *convers* crier à plusieurs reprises pour éveiller les pèlerins :

— Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de nous! Venez à la messe, s'il vous plaît!

Quand je m'éveillai tout à coup, mon compagnon n'était déjà plus dans la chambre. Il faisait soleil et la

foule bruait sous ma fenêtre. J'appris en sortant que la messe était dite, et que depuis longtemps déjà la procession était partie pour l'ermitage. Le peuple, en foule, flânait sur la rive, en peine de lui-même, ne sachant que faire, puisqu'il ne pouvait ni manger ni boire avant que la dernière messe fût dite à l'ermitage, et que les boutiques du monastère, où les pèlerins aiment tant à se rassembler et à s'informer du prix des objets, étaient encore fermées. Malgré leur fatigue, beaucoup, par ennui, se traînaient vers l'ermitage; je fis comme eux. Le sentier, descendant et montant, se développait, au long de la rive escarpée, comme un serpent contournant les chênes et les pins. En bas luisait le Donets où le soleil se réfléchissait. Par delà, l'autre rive, haute et crayeuse, blanchoyait, toute égayée de la verdure fraîche des chênes et des pins, se penchant l'un sur l'autre, comme ingénies à pousser sur la roche à pic sans tomber. Les pèlerins suivaient le sentier en longues files. C'étaient surtout des Petits-Russiens des districts avoisinants, mais il y en avait aussi des districts éloignés, venus à pied des gouvernements de Koursk et d'Orel. Il y avait dans ces bandes bariolées des Grecs fermiers de Marioupol, fortes gens, affables et graves, très loin de ressembler à ceux de leurs congénères abâtardis et chétifs, qui peuplent nos villes maritimes du Sud. Il y avait aussi des Cosaques du Don avec leurs pantalons

à bandes rouges et des habitants de la Tauride, émigrés dans d'autres gouvernements ; enfin beaucoup de pèlerins d'un type indéterminé, dans le genre de mon Alexandre Ivanytch, dont on ne pouvait dire ni à leur figure, ni à leurs discours, ni à leurs habits quelles gens c'était et d'où ils venaient.

Le sentier finissait à un petit radeau en face duquel partait une route étroite, ouverte dans l'escarpement de la rive, et qui conduisait à l'ermitage. Au radeau étaient amarrés deux canots rébarbatifs et lourds, semblables à ces pirogues de la Nouvelle-Zélande que l'on voit dans les livres de J. Verne. L'un des canots, avec des tapis sur les bancs, était destiné au clergé et aux chantes ; l'autre, sans tapis, était pour le public. Quand la procession revint vers le monastère, je fus du nombre de ceux qui parvinrent à se glisser dans le second. Il y avait eu tellement d'élus que le canot pouvait à peine avancer, et, tout le passage, il fallut se tenir debout, sans remuer et faire des miracles pour que son chapeau ne fût pas écrasé. Le passage était magnifique. Les deux rives baignées de lumière avaient un aspect si heureux et si triomphant qu'il semblait que cette matinée de mai ne devait qu'à elles seules tout son charme. Les reflets du soleil tremblaient dans l'eau rapide du fleuve et se glissaient partout ; ses longs rayons se jouaient sur les chasubles, sur les bannières et sur l'éclaboussement des

rames. Le chant du canon pascal, le bruit des cloches, les coups des rames dans l'eau, et le cri des oiseaux, tout se fondait en quelque chose d'harmonieux et de doux. Le canot où étaient les bannières et le clergé nageait en tête. Au gouvernail, immobile comme une statue, était debout un frère convers, tout noir.

Quand la procession s'arrêta près du couvent, je remarquai parmi les élus qui avaient été du premier voyage Alexandre Ivanytch. Il était tout à fait au premier rang, et, la bouche ouverte de plaisir, le sourcil droit levé, il regardait; sa figure rayonnait. En ce moment où il y avait autour de lui tant de monde et tant de lumière, il était sans doute satisfait de lui-même, de sa nouvelle foi et de sa conscience.

Peu après, lorsque nous fûmes assis dans notre chambre à boire du thé, il rayonnait encore. Son visage montrait qu'il était content et du thé et de moi, et qu'il appréciait tout à fait mon intelligence; mais il montrait aussi, clairement, qu'il n'irait point se jeter la face contre terre s'il lui était donné lieu de faire preuve de quelque chose de semblable.

— Dites-moi, me demanda-t-il d'un ton de conversation sérieuse, plissant le nez fortement, quel livre de psychologie me faudrait-il lire?

— Dans quel but?

— On ne peut pas être instituteur sans connaître

la psychologie. Avant d'instruire un enfant, il faut connaître son âme.

Je lui dis que, pour cela, c'était peu de lire une psychologie et que, pour un pédagogue qui n'est pas encore au fait des procédés techniques de l'enseignement de la lecture et de l'arithmétique, une psychologie me semblait un luxe pareil à de la haute mathématique. Il en convint volontiers et se mit à me débiter combien difficile et grave est la tâche d'un instituteur, combien il est malaisé d'extirper de la tête d'un jeune garçon le penchant au mal et à la superstition, combien il est difficile de le contraindre à penser de manière honnête et libre, de lui inculquer la vraie religion, l'idée de personnalité, l'idée de liberté, etc. Je lui répondis je ne sais quoi, à quoi il consentit; il consentait, au reste, fort aisément. Tout ce qui était d'ordre intellectuel tenait, semble-t-il, assez peu solidement dans sa tête.

Jusqu'au moment de mon départ, nous flânâmes ensemble aux environs du couvent, et trompâmes ainsi la longueur d'une chaude journée. Il ne me quittait pas d'un pas : attachement ou crainte de la solitude? Dieu le sait!... Un moment, je me souviens, nous étions assis sous de petits acacias à fleurs jaunes, dans un des jardinets disposés çà et là sur la hauteur.

— Dans deux semaines, dit-il, je partirai d'ici. Il est temps.

— Vous vous en irez à pied ?

— D'ici, j'irai à pied jusqu'à Slaviansk, puis je prendrai le chemin de fer jusqu'à Nikitovka. A Nikitovka s'embranche la ligne de Donets. J'irai à pied par cet embranchement jusqu'à Khatsépétovka. Là, un chef de train que je connais me fera aller plus loin.

Je me rappelai la steppe déserte et nue qu'il y a entre Nikitovka et Khatsépétovka et je me représentai mon Alexandre Ivanytch la traversant avec ses doutes, sa nostalgie et sa peur de la solitude... Il lut de l'ennui sur mon visage et il soupira.

— Oui, ma sœur a dû se marier ! songea-t-il à haute voix. Et, soudain, voulant chasser des idées importunes, il me montra la cime d'un rocher.

— De cette hauteur-là, me dit-il, on voit Izioum.

En montant sur le rocher, il lui arriva de trébucher, et ses pantalons de toile mince se déchirèrent ; la semelle d'un de ses souliers se détacha.

— Tss ! fit-il, ôtant son soulier et laissant voir son pied nu. Désagréable !... C'est, voyez-vous, une de ces occurrences... Oui !

Tournant son soulier en tous sens comme s'il n'eût pu se persuader que la semelle en était finie à jamais, il se renfrogna maintes fois, soupira et maugréa. J'avais dans ma valise des souliers un peu défraîchis, mais à la mode, à bouts pointus et à lacets.

Je les prenais à tout hasard avec moi, mais je ne les mettais que les jours de pluie. Rentré dans notre chambre je préparai la phrase la plus diplomatique et je les proposai à Alexandre Ivanytch. Il les accepta et me dit gravement :

— Je vous en remercierais, mais je sais que vous tenez les remerciements pour un préjugé.

Les bouts pointus et les lacets le réjouirent comme un enfant et de suite lui firent changer ses projets.

— Maintenant, je n'irai plus à Novotcherkassk dans deux semaines, mais dans une semaine, décida-t-il. Avec de pareilles chaussures, je n'aurai plus honte pour paraître devant mon parrain. A vrai dire, je ne parlais pas d'ici parce que je n'avais pas d'habits convenables...

Lorsque le cocher vint prendre ma valise, un frère convers, à bonne face rieuse, entra pour nettoyer la chambre. Alexandre Ivanytch devint tout rouge et s'empessa de lui demander timidement :

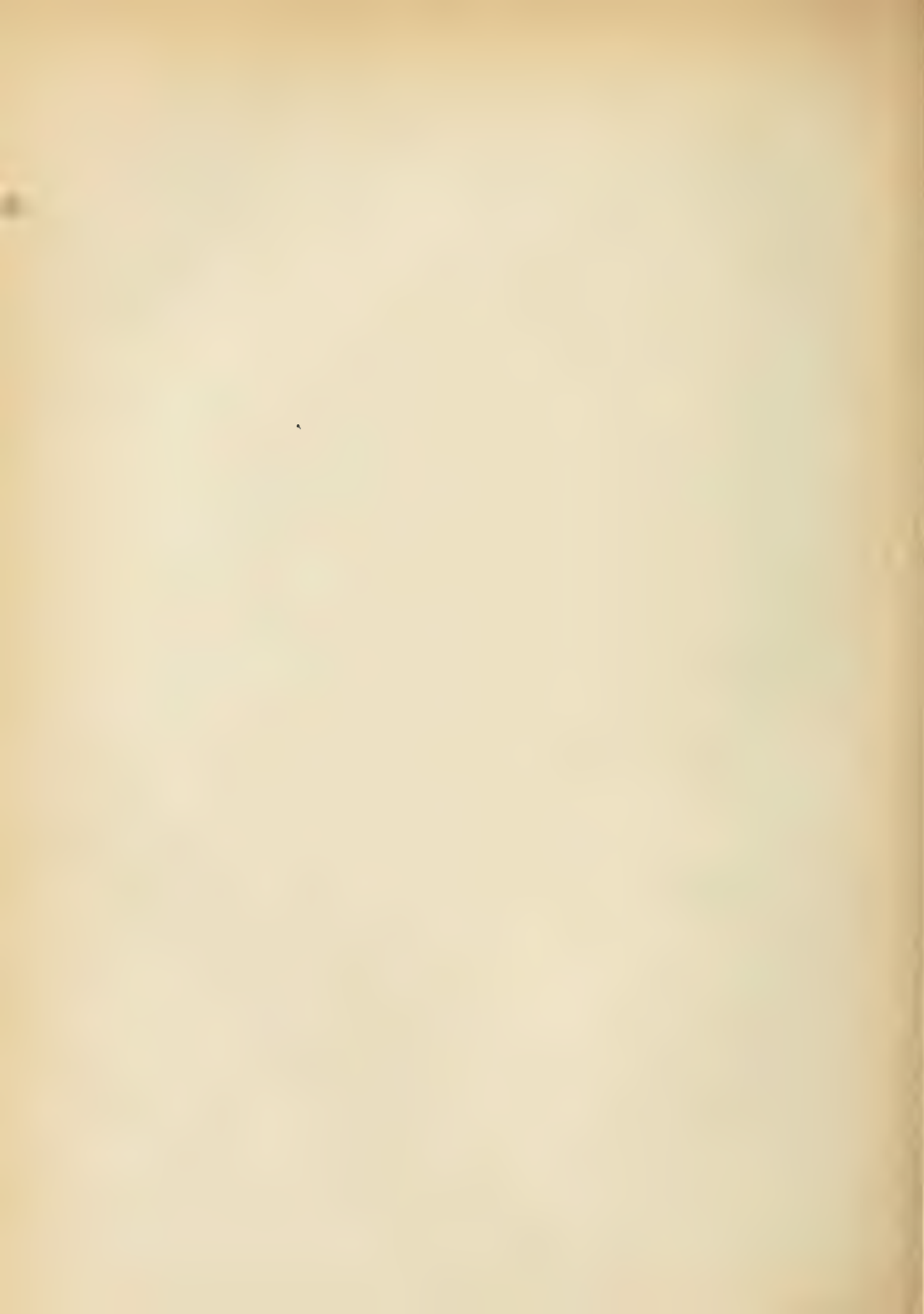
— Faut-il que je reste ici ou que j'aille dans une autre chambre ?

Il ne pouvait pas se résoudre à occuper tout seul une chambre, et, apparemment, il avait honte aussi de vivre aux frais du monastère. Il lui en coûtait beaucoup de se séparer de moi. Pour retarder autant que possible le moment où il serait seul, il demanda la permission de m'accompagner.



La route, taillée dans le calcaire au prix de grands efforts, montait presque en spirales à travers les racines et sous l'ombre des grands pins sévères. D'abord disparut le Donets; puis la cour du couvent et ses milliers de gens; puis les toits... Tout semblait s'enfoncer dans l'abîme. La croix de l'église, rougie par les feux du soleil couchant, qui émergeait la dernière du fond du précipice, disparut; il ne resta plus que des cimes de pins, des têtes de chênes, et devant soi la route blanche qui montait. Mais ma voiture atteignit le plateau, et tout, décidément, se trouva en bas et derrière moi. Alexandre Ivanytch, avec un sourire affligé, sauta à terre et me regarda une dernière fois de ses yeux d'enfant. Il se mit à redescendre vers le couvent et disparut pour moi pour toujours...

Mes impressions de Sviatogorsk n'étaient déjà plus que des souvenirs et je voyais des choses nouvelles : la plaine, le lointain grisâtre, un petit bois au bord de la route, et un moulin à vent qui ne marchait pas, et qui semblait ennuyé qu'on ne lui eût pas permis, à cause de la fête, de tourner ses ailes.



## UNE FIÈVRE TYPHOÏDE

Dans le train-poste de Pétersbourg à Moscou, se trouvait, dans le compartiment des fumeurs, un jeune lieutenant, Klimov. En face de lui était assis un homme d'un certain âge, rasé, l'air d'un capitaine au long cours — un Finnois aisé ou un Suédois, selon toute apparence, — qui ne cessait de sucer sa pipe et de répéter pour unique refrain :

« Ah ! vous êtes officier !... J'ai aussi un frère officier. Seulement il est marin... Il est marin et sert à Cronstadt... Et pourquoi allez-vous à Moscou ?

— J'y suis en garnison.

— Ah !... Et vous êtes marié ?

— Non, je vis avec ma tante et ma sœur.

— Mon frère aussi est officier... Marin... Mais il est marié ; il a une femme et trois enfants. Oui ! »

Le Finnois s'étonnait de tout, souriait d'une façon idiote et large, exclamait ses « Ah ! », et toujours et toujours tirait sur sa pipe puante. Klimov, souffrant, avait peine à répondre à ses questions, et le haïssait de toute son âme. Il songeait combien il serait agréable de lui arracher sa pipe rauque, de la lancer sous la banquette et de pousser dans quelque autre wagon le Finnois lui-même.

« Sales gens, ces Finnois et ces... Grecs ! pensait-il. Tout à fait inutiles ; bons à rien ; sale peuple ! Ils occupent seulement de la place sur la terre. A quoi riment-ils ? »

Et de penser aux Finnois et aux Grecs une sorte de nausée lui remontait tout le corps. Par contraste, il voulut songer aux Français et aux Italiens. Mais l'évocation de ces peuples n'amena en lui, Dieu sait pourquoi, que des souvenirs d'orgues de barbarie, de femmes nues, et de chromos étrangers, pareils à ceux qui, dans la chambre de sa tante, pendaient aux murs, sur la commode.

Vraiment, l'officier ne se sentait pas dans son état normal. Ses bras et ses jambes ne lui semblaient pas pouvoir loger sur la banquette qu'il occupait cependant tout entière ; sa bouche était sèche et pâteuse. Un lourd brouillard pesait sur sa tête. Ses pensées vagabondaient, lui semblait-il, non seulement dans sa tête, mais même hors de son crâne, entre les banquettes

et les gens plongés dans l'obscurité de la nuit. Dans son malaise, il entendait, comme en songe, le marmotement des voix, le bruit des roues, le claquement des portes. Les coups de cloche qui appellent les voyageurs, le sifflet du chef de train, la hâte du public sur les quais retentissaient plus fiévreux que de coutume. Le temps coulait rapide, insensible, et il paraissait à Klimov que le train s'arrêtait à chaque minute à une station et que, sur le quai, des voix métalliques criaient :

— La poste est-elle prrête ?

— Prrête !

Il lui semblait que cent fois le chauffeur des wagons entrait et regardait le thermomètre, que l'on rencontrait des trains sans cesse et que l'on passait sur des ponts. Le bruit, les coups de sifflet, le Finnois, la fumée de tabac, tout cela, mêlé à des clignotements menaçants d'images confuses, de la forme et du caractère desquelles l'homme sain ne peut pas se souvenir, donnait à Klimov un insupportable cauchemar. Dans une angoisse horrible, il soulevait sa tête lourde, regardait la lampe dans les rais de laquelle tournaient des ombres et des taches floues, et il voulait demander de l'eau. Mais sa langue sèche pouvait à peine bouger et ne parvenait qu'à peine à répondre aux questions du Finnois.

Le lieutenant s'efforçait de s'étendre plus commo-

dément et de s'endormir. Mais impossible. Le Finnois, qui s'assoupissait par instants, se réveillait tout à coup, rallumait sa pipe, se tournait vers Klimov, reprenait ses « ah ! », puis il se rendormait de nouveau. Le lieutenant n'arrivait pas à ranger ses jambes sur la banquette et toujours des images effrayantes passaient devant ses yeux.

A Spirovo, il descendit pour boire de l'eau. Il vit combien il y avait de gens à table et comme ils se pressaient pour manger.

« Comment peuvent-ils manger ! » pensa-t-il, s'efforçant de ne pas sentir l'odeur des viandes rôties, et de ne pas voir les bouches mâchantes. Ces deux choses lui semblaient répugnantes jusqu'à la nausée.

Une belle dame conversait à voix haute avec un militaire à casquette rouge. Souriante, elle montrait de magnifiques dents blanches. Son sourire, ses dents et la dame elle-même firent à Klimov une impression de répulsion aussi forte que l'odeur du jambon fumé et des côtelettes rôties. Il ne pouvait comprendre comment le militaire à casquette rouge ne souffrait pas d'être assis auprès de la dame et de regarder son visage souriant et sain.

Quand, après avoir bu de l'eau, il revint dans son wagon, le Finnois y était toujours et fumait. Sa pipe grinçait et geignait comme des caoutchoucs percés un jour de pluie.

— Ah!... fit-il avec son air étonné. Quelle est cette station?

— Je ne sais pas, répondit Klimov, se couchant et pinçant la bouche pour ne pas respirer l'âcre odeur du tabac.

— Et quand serons-nous à Tver?

— Je ne sais pas. Excusez-moi, je... je ne peux pas répondre, je suis malade. J'ai pris froid aujourd'hui.

Le Finnois cogna sa pipe au châssis de la portière et se mit à parler de son frère le marin. Klimov ne l'entendait déjà plus, et songeait, en souffrant, à son lit doux, confortable, à une carafe d'eau glacée, à sa sœur Katia qui savait si bien vous bercer, vous endormir, et vous servir de l'eau gentiment. Il sourit même à l'idée subite de son ordonnance Paul, lui enlevant ses bottes lourdes et opprimantes, et plaçant de l'eau sur sa table de nuit. Il lui semblait qu'il lui suffirait d'être couché dans son lit et de boire de l'eau pour que tout son malaise cédât à un sommeil réparateur et profond.

— La poste est-elle prrête? demanda au loin une voix sourde.

— Prrête! répondit une voix de basse tout auprès de la portière.

C'était déjà la deuxième ou la troisième station après Spirovo. Le temps coulait rapide, par sauts. Et il semblait à Klimov que les appels, les sifflets, les arrêts ne cesseraient jamais. De désespoir, il s'enfouit

le visage dans l'angle du divan, se prit la tête entre les mains, et recommença à penser à sa sœur Katia et à son ordonnance Paul. Mais sa sœur et Paul se fondirent dans des images nuageuses, tournèrent et disparurent. Son haleine brûlante, répercutée par le dossier de la banquette chauffait le visage de Klimov ; ses jambes gisaient mal à l'aise ; du froid lui soufflait dans le dos. Mais tant qu'il souffrit de tout cela, il ne pouvait se décider à bouger : une invincible torpeur, comme celle qui vous accable dans un cauchemar, l'envahissait peu à peu et lui liait les membres.

Quand il décida de lever la tête, dans le wagon, il faisait déjà jour. Les voyageurs mettaient leurs pelisses et se mouvaient ; le train était arrêté. Les porteurs de bagages, avec leurs tabliers blancs et leurs plaques, s'empressaient auprès des voyageurs et prenaient leurs paquets. Klimov mit son manteau, et, machinalement, suivant les autres voyageurs, il descendit de wagon. Il ne lui semblait plus qu'il marchât lui-même, mais qu'à sa place quelqu'un d'autre, un étranger, marchait... Et il avait l'impression qu'avec lui étaient sortis du wagon, sa fièvre, sa soif et ces images effroyables qui toute la nuit l'avaient empêché de dormir. Machinalement, il prit son bagage et appela un cocher. L'izvozchtchik lui demanda un rouble et quart pour le mener rue Povarskaia. Klimov ne marcha pas du tout, et, sans contredire, docile, il s'assit



dans le traîneau. Il comprenait encore la différence des chiffres, mais l'argent n'avait déjà plus pour lui aucune valeur.

Chez lui, la tante et la sœur de Klimov, jeune fille de dix-huit ans, vinrent à sa rencontre. Katia tenait un cahier et un crayon, et il se souvint qu'elle préparait un examen d'institutrice. Sans répondre aux questions et aux compliments, étouffant de chaleur, il se mit à parcourir sans but toutes les chambres, et, arrivé auprès de son lit, il s'affaissa sur l'oreiller. Le Finnois, la casquette rouge, la dame aux dents blanches, l'odeur des viandes rôties, des taches clignotantes, emplissaient son esprit. Il ne savait déjà plus où il était et n'entendait plus les voix alarmées des siens autour de lui.

Revenant à soi, il se vit au lit, déshabillé; il vit une carafe d'eau et Paul à côté de lui. Mais pour cela Klimov n'était pas affraîchi, plus au doux ou plus à l'aise. Il ne pouvait, comme devant, ranger ses bras et ses jambes, sa langue collait à son palais et il entendait geindre la pipe du Finnois. Auprès de son lit, heurtant de son large dos l'ordonnance, se démenait un médecin replet, à barbe noire.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, jeune homme ! marmottait le docteur. Parfaitement, parfaitement !... Ellons, éllons !... »

Le docteur appelait Klimov jeune homme ; au lieu

de dire : « Allons » disait : « éllons » ; et au lieu de dire : « oui » disait : « ui ».

— Ui, ui, ui, flûtait-il ; éllons, éllons !... Parfaitement, jeune homme !... Il ne faut pas perdre courage.

L'élocution rapide, négligente, du docteur, sa grosse face, et son protecteur « jeune homme » agacèrent Klimov.

— Pourquoi m'appellez-vous jeune homme ! gémit-il. Qu'est-ce que c'est que cette familiarité-là ? Au diable !

Mais il s'effraya de sa propre voix. Elle était si sèche, faible et sifflante, qu'il était impossible de la reconnaître.

— Parfaitement, parfaitement, marmotta le docteur sans s'offenser le moins du monde ; il ne faut pas se fâcher... Ui, ui, ui...

Le temps, à la maison, coulait aussi étonnamment vite que dans le wagon. La lumière du jour, dans la chambre à coucher, ne faisait que succéder au crépuscule. Il semblait à Klimov que le docteur ne quittait pas son lit d'une semelle. Continuellement il entendait ses « ui, ui, ui ».

A travers la chambre, c'était comme un défilé ininterrompu de visages. Il y avait Paul, le Finnois, le capitaine en second Iarochévitch, le sergent-major Maximenko, le militaire à casquette rouge, la dame aux dents blanches, le docteur... Tous parlaient, ges-

ticulaient, fumaient, mangeaient. Une fois même, en plein jour, Klimov vit auprès de son lit l'aumônier de son régiment, le père Alexandre, revêtu de l'étole et le rituel aux mains. Il marmonnait quelque chose avec un sérieux que Klimov ne lui avait jamais vu.

Le lieutenant se souvint que le père Alexandre, par manière affectueuse, appelait « *liaques*<sup>1</sup> » tous les officiers catholiques, et, voulant le dérider, il lui cria :

— Père, tu sais qu'au moment de l'insurrection le *liaque* Iarochévitch a pris le bois<sup>2</sup> !

Mais le père Alexandre, homme rieur et gai, loin de rire, devint encore plus sérieux, et fit le signe de la croix sur Klimov.

La nuit, à tour de rôle, sans bruit, allaient et venaient dans la chambre deux ombres. C'étaient la tante et la sœur de Klimov. La sœur s'agenouillait et priait ; elle saluait l'Image, et son ombre sur la muraille saluait aussi ; en sorte que deux ombres priaient Dieu.

Tout le temps de sa maladie, Klimov fut obsédé de l'odeur des viandes rôties et de la pipe du Finnois, mais une fois il sentit une odeur pénétrante d'encens. De dégoût il se retourna convulsivement dans son lit et se mit à crier :

1. *Poliaques*, polonais.

2. Insurrection polonaise en 1863. Les partisans se dérobaient dans les forêts.

— Encens !... Emportez l'encens !

Il n'y eut pas de réponse. On entendit seulement comme si, quelque part, des prêtres chantaient à voix retenue et comme si l'on piétinait dans l'escalier.

Quand Klimov reprit conscience, il n'y avait personne dans sa chambre. Le soleil matinal brillait dans la fenêtre à travers les rideaux tirés, et une lueur tremblante, fine et gracieuse, aiguë comme de l'acier, jouait sur la carafe. Klimov entendit un bruit de roues, — signe qu'il n'y avait plus de neige dans la rue. Il considéra la lueur, les meubles familiers, la porte, et aussitôt se mit à rire. Sa poitrine et son ventre furent secoués d'un rire doux, heureux et comme chatouillé. Une sensation de bonheur infini et de joie animale, pareils à ceux que dut éprouver le premier homme en voyant le monde, envahit tout son être de la tête aux pieds. Klimov désira passionnément voir des gens se mouvoir autour de lui, entendre parler. Son corps gisait, lourd comme une couche, et ses bras seuls remuaient. Mais à peine y donnait-il garde : toute son attention s'absorbait à des bagatelles. Il se réjouissait de sa respiration, de son rire ; il se réjouissait qu'il existât une carafe, un plafond, de la lumière, des rubans aux rideaux. Le monde de Dieu, même dans un endroit si petit qu'une chambre à coucher, lui paraissait varié, magnifique, grandiose. Quand le docteur apparut, le lieutenant pensa : « Quelle

belle chose la médecine ! Quel bon et sympathique docteur ! Comme les gens en général sont bons et intéressants !

— Ui, ui, ui, flûta le docteur. Parfaitement, parfaitement... Maintenant nous sommes guéri. Ellons, éllons !... »

Klimov écoutait et rit joyeusement. Il se souvint du Finnois, de la dame aux dents blanches, du jambon fumé, et il désira manger et fumer.

— Docteur, dit-il, ordonnez qu'on me donne une petite croûte de pain de seigle avec du sel... et des sardines.

Le docteur s'y opposa ; Paul n'obéit pas aux ordres de son maître, et n'alla pas chercher de pain ; le lieutenant se mutina et pleura comme un enfant capricieux.

— Pauvre bébé ! fit le docteur en riant. Maman, do, do, do, do !...

Klimov se mit aussi à rire et dès que le docteur fut sorti il s'endormit profondément. Il se réveilla avec la même joie et le même sentiment de bonheur. Sa tante était assise auprès de son lit.

— Ah, ma petite tante ! s'écria-t-il avec joie ; qu'avais-je donc ?

— La fièvre typhoïde.

— Ah !... Mais maintenant je vais bien, très bien ! Où est Katia ?

— Pas à la maison... Sans doute elle sera sortie... pour son examen.

La vieille tante en disant cela baissa la tête dans le bas qu'elle tricotait. Ses lèvres tremblèrent, et, se détournant tout à coup, elle fondit en larmes. Dominée par le désespoir, oubliant les recommandations du docteur, elle murmura :

— Ah, Katia, Katia ! Elle n'est plus notre ange!... Elle n'est plus !...

Elle échappa son bas et se pencha pour le ramasser. Dans le mouvement qu'elle fit son bonnet tomba. Voyant ses cheveux blanchis et ne comprenant rien à ce qu'elle disait, Klimov prit peur tout à coup au sujet de Katia, et demanda :

— Où est-elle donc?... Ma tante !...

La vieille tante, qui ne songeait déjà plus à Klimov, toute à son chagrin, dit :

— Elle a pris ta fièvre typhoïde et elle... elle est morte ! On l'a enterrée avant-hier.

Cette nouvelle, si étrange et si inattendue, tomba d'un bloc dans la conscience de Klimov. Mais comme si elle n'eût été ni horrible, ni étrange, elle ne put dominer la joie animale qui remplissait le lieutenant convalescent. Il pleurait, souriait, et vite se mettait à se plaindre qu'on ne lui donnait pas à manger.

Au bout d'une semaine seulement, quand déjà, en robe de chambre, soutenu par Paul, il s'approcha de

la fenêtre pour regarder le ciel trouble et printanier tandis que s'entendait le bruit désagréable d'un chargement de vieux rails qui passait, son cœur se serra de douleur. Il se mit à pleurer, le front appuyé au cadre de la fenêtre :

— Que je suis malheureux ! murmura-t-il. Mon Dieu, que je suis malheureux !

Et sa joie céda la place à la tristesse de chaque jour et au sentiment d'une perte irréparable.





## LA SALLE N° 6

### I

Dans la cour de l'hôpital, perdue dans une véritable forêt de bardanes, d'orties et de chanvre sauvage, s'élève une petite annexe. Le toit en est rouillé, la cheminée à demi écroulée, l'herbe pousse sur les degrés pourris de l'entrée, et des crépissages il ne reste que des vestiges. La façade principale regarde l'hôpital, celle de derrière est tournée vers les champs, dont la sépare, grise et garnie de clous, la barrière et l'hôpital. Ces clous, aux pointes affilées, la barrière et l'annexe elle-même ont cet aspect spécial, triste et rébarbatif que l'on ne voit chez nous qu'aux hôpitaux et aux prisons.

Si vous ne craignez pas de vous piquer aux orties,

prenez le petit sentier qui conduit à l'annexe et nous jetterons un coup d'œil à l'intérieur. Voici ouverte la première porte ; entrons dans le vestibule. Le long des murs et près du poêle sont amoncelées de véritables montagnes de vieilles hardes d'hôpital. Des matelas, de vieilles capotes en lambeaux, des pantalons, des chemises à raies bleues, des chaussures usées et ne pouvant servir à qui que ce soit, toute cette friperie entassée, chiffonnée, pèle-mêle, pourrit et exhale une odeur suffocante.

Sur le tas de hardes est toujours couché, la pipe aux dents, le gardien Nikita, vieux soldat en retraite, à chevrons fanés. Il a la face dure et tirée, des sourcils pendants qui lui donnent une expression de chien de la steppe, et le nez rouge. Il est de petite taille, d'aspect maigre et décharné, mais son maintien impose et ses poings sont robustes. Il appartient à cette catégorie d'hommes d'exécution, simples, positifs et bornés, qui aiment l'ordre par-dessus toute chose et sont convaincus qu'il faut cogner. Nikita cogne en pleine poitrine, au visage, au dos, où cela tombe, et s'assure que sans cela l'ordre ne subsisterait pas.

Un peu plus loin, vous entrez dans une vaste pièce qui, défalcation faite du vestibule, occupe à elle seule toute l'annexe. Les murs y sont recouverts d'un enduit bleu sale ; le plafond est enfumé comme celui d'une isba sans cheminée ; il est manifeste que les poêles y

fument l'hiver, et que l'on n'y respire que vapeur de charbon. Des grilles de fer offusquent les fenêtres ; le plancher est gris et se lève en filaments. Il traîne une odeur de choux aigres, de mèche fumeuse, de punaises et d'ammoniaque, et l'on croirait entrer dans une ménagerie.

Sur des lits, vissés au plancher, des gens sont assis ou couchés, en capotes bleues et en bonnets de nuit à l'ancienne. Ce sont des fous.

Ils sont cinq en tout, dont un seul noble ; les autres sont de petits bourgeois.

Le premier auprès de la porte est grand et maigre, avec de longues moustaches blondes et des yeux rouges de larmes. Il est assis, la tête appuyée dans les mains, et regarde un point fixement. Sa maladie, sur le registre de l'hôpital, est dénommée hypocondrie, mais, en réalité, il est atteint de paralysie générale. Jour et nuit, il est triste, branle la tête, soupire et sourit amèrement. Il ne prend presque jamais part aux conversations et ne répond pas d'ordinaire quand on le questionne. Il mange et boit machinalement quand on lui donne à manger et à boire. A en juger par sa toux continuelle et déchirante, et par la maigreur et l'incarnat de ses joues, il fait de la phtisie.

Son voisin est un petit vieux alerte et remuant, avec une barbiche en pointe, et des cheveux noirs et bouclés. Toute la journée il va d'une fenêtre à une autre, ou reste assis sur son lit, les jambes croisées à la turque, fredonnant et sifflant sans interruption comme un bouvreuil, et riant doucement. Sa gaieté d'enfant et son tempérament actif se manifestent aussi la nuit quand il se lève pour prier Dieu, ou du moins pour se frapper la poitrine avec les poings et gratter les portes avec ses doigts. Il est juif et s'appelle Moïseika. C'est un faible d'esprit, devenu fou il y a vingt ans, lorsque brûla un atelier de chapellerie qui lui appartenait. De tous les habitants de la salle n° 6, il a seul la permission de sortir dans la cour de l'hôpital et même dans la rue.

Il jouit de ce privilège depuis longtemps, en sa qualité, sans doute, de vieil habitué de l'hôpital, et comme un être inoffensif qui amuse la ville, où l'on est habitué depuis longtemps à le voir dans les rues, entouré de gamins et de chiens. Vêtu d'une mauvaise petite capote, avec un risible bonnet de nuit et des pantoufles, parfois nu-pieds, et même sans pantalon, il va, s'arrêtant aux portes et aux boutiques, et demande un petit kopek. Ici on lui donne du kvass, là du pain, ailleurs un kopek, en sorte qu'il rentre ordinairement à l'annexe repu et riche. Tout ce qu'il rapporte ainsi, Nikita le confisque pour son usage

personnel. Le vieux soldat le dépouille, brutalement, avec colère, retournant ses poches et prenant Dieu à témoin qu'il ne laissera jamais plus sortir ce juif dans la rue et que le désordre lui déplait plus que tout au monde.

Moïseïka aime à rendre service. Il porte de l'eau à ses camarades, les couvre quand ils dorment, promet à chacun de lui rapporter de la rue un kopek et de lui coudre un chapeau neuf; enfin il fait manger son voisin de gauche, le paralytique général. Il en agit ainsi non par compassion, ni par aucune raison d'humanité, mais par imitation et par soumission involontaire envers son voisin de droite, Gromov.

Ivan Dmitritch Gromov est noble. Il est âgé de trente-trois ans, ancien huissier et secrétaire de province; il a la monomanie de la persécution. Il se tient couché sur son lit, ramassé sur lui-même en petit pain, ou va d'un angle à l'autre de la salle, comme pour faire de l'exercice; il s'assied très rarement. Il est toujours en éveil, inquiet, comme tendu par quelque attente indéfinissable. Il suffit du moindre frôlement dans le vestibule ou d'un cri dans la rue pour qu'il dresse la tête et se mette à prêter l'oreille. Ne vient-on pas le surprendre? Ne le cherche-t-on pas? Et son visage exprime l'anxiété la plus grande et l'horreur. J'aime son visage large, à fortes

pommettes, toujours pâle et malheureux, où se reflète, comme en un miroir, le combat d'une âme torturée et en perpétuelle frayeur. Ses tics sont étranges et maldifis, mais ses traits fins, exprimant une souffrance réelle et profonde, sont ceux d'un homme intelligent et cultivé, et il y a dans ses yeux une lueur saine et chaude. Il me plaît par sa politesse, sa serviabilité et la délicatesse extrême de ses relations avec tout le monde, Nikita excepté. Si quelqu'un fait tomber un bouton ou une cuiller, il saute vite à bas de son lit et va les ramasser; chaque matin, il dit bonjour à ses compagnons, et en se couchant il leur souhaite une bonne nuit.

Outre la continuité de son état de tension et l'agitation de ses traits, sa folie s'accuse encore par le fait suivant. Parfois les soirs il se drape dans sa capote, et, tremblant de tout le corps, claquant des dents, il se met à marcher vite, entre les lits, et d'un bout à l'autre de la salle. On dirait qu'il lui prend une forte fièvre. A la façon dont il s'arrête tout à coup et regarde ses compagnons on croit qu'il veut leur dire quelque chose de très important, mais, pensant sans doute qu'ils ne l'écouteront pas ou qu'ils ne comprendront pas, il redresse la tête avec impatience et recommence à marcher.

Cependant le besoin de parler surmonte toute autre considération; il se donne carrière. Il parle avec flamme et passion. Son discours, désordonné, fiévreux,

délirant, saccadé, est souvent incompréhensible, mais on y devine, et dans les paroles et dans le ton, quelque chose d'extraordinairement bon : quand il parle, on sent à la fois en lui un fou et un homme. Il serait difficile de transcrire tout ce qu'il dit. Ivan Dmitritch parle de la lâcheté humaine, de la violence qui opprime le droit, de la vie magnifique qui prévaudra enfin sur la terre, et des grilles des fenêtres qui lui rappellent à toute minute la stupidité et la cruauté des oppresseurs. C'est comme une rhapsodie incohérente de chansons vieilles, mais encore inachevées.

## II

Douze à quinze années auparavant, vivait dans la principale rue de la ville, en sa propre demeure, un fonctionnaire aisé et posé, nommé Gromov. Il avait deux fils : Serge et Ivan. Serge, dans sa quatrième année d'études à l'Université, fut pris soudain de phtisie galopante et mourut. Cette mort fut le commencement de toute une série de malheurs qui fondit sur la famille Gromov. Une semaine après l'enterrement de Serge, le père fut traduit en justice pour faux et détournements, et mourut en fort peu de temps d'une fièvre typhoïde à l'infirmerie de la prison. Sa maison et tous les meubles furent vendus aux

enchères ; Ivan Dmitritch et sa mère demeurèrent sans ressources.

Du vivant de son père, Ivan suivait les cours de l'Université de Saint-Pétersbourg, recevait de 60 à 70 roubles par mois, et n'avait aucune notion de la nécessité. Sa vie se trouva complètement changée. Il dut, du matin au soir, donner des leçons à bas prix, s'occuper d'écritures et, malgré tout, il creva de faim, car il lui fallait envoyer à sa mère tout ce qu'il gagnait. Ivan Dmitritch n'y put tenir ; il perdit courage, languit, et, abandonnant l'Université, revint chez lui. Il obtint par protection, dans sa petite ville, une place d'instituteur à l'école du district, mais il ne put pas s'entendre avec ses collègues, il déplut aux élèves, et donna vite sa démission. Sa mère mourut. Il resta sans place pendant six mois, vivant de pain et d'eau. Ensuite il devint huissier, et le resta jusqu'au jour où sa maladie le fit relever de sa charge.

Jamais, même dans ses premières années d'Université, il n'avait donné l'impression d'un être bien portant. Il était pâle, maigre, sujet aux rhumes, mangeait peu, dormait mal. Pour un petit verre d'alcool sa tête tournait et il avait une crise de nerfs. Il aimait la société, et, cependant, à cause de son caractère irritable et méfiant, il ne devenait intime avec personne et n'avait point d'amis. Il ne parlait de ses concitoyens qu'avec mépris, disant que leur ignorance gros-



sière, que leur vie somnolente et végétative lui semblaient abominables et répugnantes. Il parlait haut, d'une voix aiguë, toujours sincère, ne connaissant que le ton de l'indignation et de la révolte ou celui de l'admiration et du transport. De quoi que vous lui parliez, il ramenait tout au même thème : en ville, il fait lourd vivre et ennuyeux ; la société ne s'y intéresse pas aux choses élevées ; elle mène une vie morne et absurde, diversifiée par la seule violence, la débauche grossière et par l'hypocrisie. Les coquins sont repus et vêtus ; aux honnêtes gens les miettes. Il faudrait une école, une gazette locale à tendance honnête, un théâtre, des cours publics, en un mot, une réunion de forces intellectuelles, pour que la société prît conscience et horreur d'elle-même. Dans ses jugements sur les gens, il n'employait que les couleurs extrêmes, le noir et le blanc, sans aucune nuance. L'humanité se partageait pour lui en deux classes : les honnêtes gens et les coquins ; pas de milieu. Il parlait des femmes et de l'amour toujours avec enthousiasme et passion, mais il n'avait jamais été amoureux.

En ville, on l'estimait en dépit de l'âcreté de ses jugements et de sa nervosité, et, quand il était absent, on l'appelait par affection Vania (Jeannot). Sa délicatesse innée, sa serviabilité, sa vie réglée, la pureté de ses mœurs, sa petite redingote fripée, son air maladif, et les malheurs de sa famille inspiraient de bons senti-

ments, mélancoliques et généreux. Enfin, comme il était instruit et lettré, il passait, aux yeux de ses concitoyens, pour tout savoir, et on le regardait comme une sorte d'encyclopédie vivante.

Il lisait beaucoup. Souvent, au cercle, il passait son temps, tirillant sa barbe, à feuilleter des journaux et des livres. On voyait à sa figure qu'il ne lisait pas, mais que, littéralement, il avalait, sans même mâcher. Il faut croire que la lecture était une de ses habitudes malades, car il se jetait avec la même avidité sur tout ce qui lui tombait sous les yeux, même de vieux journaux ou de vieux calendriers. Chez lui, il restait tout le temps couché, et lisait.

### III

Un certain matin d'automne, le col de son pardessus relevé, pataugeant dans la boue à travers les rues étroites et les arrière-cours, Ivan Dmitritch allait chez quelque artisan toucher de l'argent sur une contrainte. Comme tous les matins, la disposition de son esprit était sombre. Il croisa, dans une petite rue, deux prisonniers enchaînés que conduisaient quatre soldats armés de fusils. Il était souvent arrivé à Ivan Dmitritch de rencontrer des prisonniers, et

ils éveillaient toujours en lui un sentiment de pitié et de gêne; mais, ce jour-là, cette rencontre lui fit une impression spéciale et étrange. Il s'avisa tout d'un coup qu'on pouvait lui aussi le charger de fers, et, ainsi que ces prisonniers, le conduire, à travers la boue, en prison. Comme il rentrait chez lui, il rencontra, près de la poste, le commissaire de police qui lui dit bonjour et qui fit avec lui quelques pas. Cela lui parut singulier. Tout le jour, les prisonniers et les soldats armés lui trottèrent dans l'esprit et une inquiétude incompréhensible l'empêcha de lire et de se recueillir. Le soir, il n'osa pas allumer, et toute la nuit il songea qu'on pouvait venir l'arrêter, l'enfermer, et le mener en prison. Il ne se savait aucun méfait sur la conscience et s'assurait qu'il ne tuerait pas, n'incendierait pas, et qu'il ne volerait pas; mais est-il donc difficile de commettre un délit involontaire, inopiné? de faire une calomnie? enfin, — d'être victime d'une erreur judiciaire?... Ce n'est pas en vain que la vieille expérience du peuple dit que de prison et de besace il ne faut point jurer! Oui, une erreur judiciaire est, dans le cours actuel de la justice, très possible et n'a rien d'extraordinaire. Les gens que leurs fonctions mettent en contact avec la souffrance d'autrui, les juges, les policiers, les médecins, finissent, l'habitude aidant, par s'endurcir à un tel point que, même quand ils le voudraient, ils ne peuvent plus se conduire avec

ceux auxquels ils ont affaire que selon les formes. A ce point de vue, ils ne diffèrent en rien du moujik qui, dans les arrière-cours, égorge des moutons ou des veaux et ne prend pas garde au sang qui coule. Dans ses rapports réglementaires et mécaniques avec un individu il ne faut, à un juge, pour priver un innocent de tous ses droits et l'envoyer aux travaux forcés, qu'une chose : le temps ; le temps d'observer les formalités au moyen desquelles les juges gagnent leurs appointements, et tout est fini. Ensuite va chercher justice et protection dans cette petite ville sale où l'on t'envoie à deux cents verstes de tout chemin de fer!... Et n'est-il pas risible de songer à la justice quand toute violence paraît à la société une nécessité raisonnable, tandis que tout acte de douceur comme, par exemple, une sentence d'acquiescement, provoque une véritable explosion de mécontentement et de méfiance ? Le lendemain, Ivan Dmitritch se leva en transes, la sueur au front, tout à fait convaincu déjà qu'on pouvait l'arrêter d'un moment à l'autre... Si les lourdes pensées de la veille l'avaient occupé si longtemps, c'est qu'il y avait sans doute en elles une part de vérité ; car, enfin, lui seraient-elles venues sans cause ?... Un sergent de ville lentement passe devant sa fenêtre. Est-ce pour rien ? Deux hommes viennent de s'arrêter auprès de sa maison et se taisent. Pourquoi se taisent-ils ?... Et des jours et des

nuits terribles vinrent pour Ivan Dmitritch. Tous les gens qui passaient devant sa fenêtre ou qui entraient dans la cour de sa maison lui semblaient des espions et des limiers de police. Le chef du district, venant de son bien situé hors de la ville à la direction de la police, traversait la rue, chaque jour vers midi, dans une voiture attelée de deux chevaux. Il semblait à Ivan Dmitritch, chaque fois, que l'ispravnik partait trop vite, et avec une expression particulière : il courrait certainement annoncer qu'on avait découvert en ville un très grand criminel.

Ivan Dmitritch frissonnait à tout heurt à la porte, à tout coup de sonnette, et languissait dès qu'il apercevait un inconnu chez sa logeuse. Quand il rencontrait des policiers ou des gendarmes, il se mettait à sourire et à siffler pour paraître calme d'esprit. Craignant d'être arrêté, il ne dormait pas les nuits d'un somme, mais il faisait semblant de dormir bien fort, de ronfler et de soupirer, pour que sa logeuse crût qu'il dormait. C'est que, s'il ne dort pas, on pensera que ce sont les remords qui l'agitent : quelle preuve éclatante ! Les faits, et la saine logique, devraient le convaincre que toutes ces craintes sont absurdes et pur effet de la névropathie ; qu'il n'y a, à prendre les choses de haut, quand on a la conscience tranquille, rien d'effrayant à être arrêté et mis en prison, mais plus il raisonnait avec logique, plus ses angoisses mor-

telles s'accroissaient !... C'était tout à fait comme ce que l'on raconte d'un ermite qui voulait s'ouvrir une petite clairière dans une forêt : plus il travaillait de la hache, plus la forêt repoussait dru. Ivan Dmitritch, à la fin, voyant que rien n'y faisait, cessa complètement de raisonner et s'abandonna tout entier au désespoir et à la peur.

Il se mit à s'isoler et à fuir les gens. Sa fonction déjà lui déplaisait ; elle lui devint insupportable. Il redouta qu'on ne lui tendît quelque piège, qu'on ne lui glissât dans sa poche de l'argent volé et qu'ensuite on le convainquît de l'avoir reçu par corruption, ou il craignait de faire lui-même sur du papier timbré quelque erreur équivalant à une fraude, ou de perdre de l'argent qu'on lui aurait confié. L'étrange est que jamais sa pensée n'avait été si souple et si inventive qu'elle le fut soudain, pour lui suggérer chaque jour mille raisons variées de s'inquiéter pour sa liberté et pour son honneur. Par contre, son intérêt pour les livres et pour les choses extérieures diminua sensiblement, et sa mémoire commença à le trahir souvent.

Au printemps, quand le neige disparut, on trouva dans un ravin, près du cimetière, les cadavres à demi pourris d'une vieille et d'un jeune garçon portant les traces d'une mort violente. Dans la petite ville, il ne fut question que de ces cadavres, et des assassins restés inconnus. Ivan Dmitritch, pour que personne ne

le soupçonât, se promenait en souriant, et quand il rencontrait quelqu'un de connaissance il pâlissait, rougissait, et se mettait à affirmer qu'il n'y a pas de crime plus lâche que d'assassiner des êtres faibles et sans défense. Mais cette feinte le fatigua vite, et, après avoir réfléchi, il décida que dans sa position ce qu'il avait de mieux à faire était de se cacher dans la cave de sa logeuse. Il y resta blotti deux jours et une nuit, eut très froid, et, ayant longuement attendu le crépuscule, il se glissa comme un voleur dans sa chambre. Il y demeura sans bouger, tout au milieu, debout aux écoutes, jusqu'à l'aube. Le matin, il vint des fumistes dans la maison. Ivan Dmitritch savait qu'ils venaient pour refaire le poêle de la cuisine, mais la peur lui souffla que c'étaient des policiers déguisés en fumistes. Il sortit à pas de loup de son logement, et, saisi de peur, s'enfuit dans la rue sans chapeau ni redingote. Les chiens se jetèrent sur lui en aboyant; un moujik criait; l'air lui siffla dans les oreilles; il sembla à Ivan Dmitritch que toute la violence du monde s'abattait sur lui et le poursuivait.

On l'arrêta, on le ramena chez lui, et on envoya chercher le médecin. Le docteur André Efimytsch, dont il va être question plus loin, prescrivit de lui mettre sur la tête des compresses froides avec des gouttes de laurier-cerise, hocha la tête tristement, et sortit, en disant à la logeuse qu'il ne reviendrait plus parce qu'il ne faut pas gêner les gens en train de perdre l'esprit.

Ivan Dmitritch n'avait pas d'argent : on l'envoya bientôt à l'hôpital, où on le mit dans la salle des vénériens ; il ne dormait pas les nuits, avait des lubies et dérangeait les malades ; sur l'ordre du docteur on ne tarda pas à le transférer à la salle n° 6.

Au bout d'un an, on avait, en ville, complètement oublié Ivan Dmitritch, et ses livres que sa logeuse avait entassés dans un traîneau, sous un hangar, avaient été pillés un à un par les gamins.

#### IV

Le voisin de gauche d'Ivan Dmitritch était, comme je l'ai dit, le juif Moïseïka. Son voisin de droite était un moujik, noyé de graisse, presque sphérique, au visage hébété et stupide. C'était une brute inerte, vorace et sale, ayant perdu depuis longtemps déjà toute faculté de penser et d'éprouver la moindre sensation. Il sortait de lui une pestilence continuelle, suffocante et aiguë.

Nikita, chargé de faire disparaître ses incongruités, le battait furieusement à tour de bras, sans ménager ses poings. L'effrayant n'était pas qu'on le battit (il faut s'habituer à pareille idée), mais bien que cette brute ne fit, à ces coups, ni un cri, ni un mouvement, ni le moindre signe des yeux, et se mit seulement à se



balancer de droite à gauche, comme un tonneau.

Le cinquième et dernier habitant de la salle n° 6 avait été employé comme trieur de lettres dans un bureau de poste. C'était un petit blond, maigrelet, à bonne figure un peu rusée. A en juger par ses yeux calmes et intelligents qui regardaient joyeusement et clairement, il gardait son quant à soi et possédait un secret fort agréable et important. Il avait sous son matelas et sous son oreiller quelque chose qu'il ne montrait à personne, non de crainte qu'on le lui confisquât ou qu'on le lui volât, mais par modestie. Il allait parfois à la fenêtre, et, tournant le dos à ses compagnons, il s'agrafait quelque chose sur la poitrine qu'il contemplait la tête courbée ; si, à ce moment-là, on s'approchait de lui, il se troublait et arrachait vite ce quelque chose de la poitrine. Il n'est pas difficile de deviner son secret.

— Félicitez-moi ! disait-il souvent à Ivan Dmïtritch ; je suis décoré de l'Ordre de Saint-Stanislas de deuxième classe avec l'étoile. On ne donne la deuxième classe avec l'étoile qu'aux étrangers. Mais on a voulu faire exception pour moi, je ne sais pourquoi ! (Et il souriait, levant les épaules avec perplexité.) J'avoue que je ne m'y attendais pas !

— Je n'y comprends rien non plus, déclarait Ivan Dmïtritch sombrement.

— Et savez-vous ce que j'obtiendrai tôt ou tard? ajoutait l'ancien trieur de lettres, clignant les yeux. On me donnera sûrement l'étoile du Nord Suédoise. C'est un ordre qui vaut la peine qu'on le demande. La croix est blanche et le ruban noir. C'est très joli.

Il n'est probablement nulle part ailleurs une vie aussi monotone que celle qui se vit à l'annexe. Le matin, les malades, à l'exception du paralytique et du moujik obèse, vont se laver dans le vestibule dans un grand baquet, et s'essuient aux basques de leur capote. Ensuite, ils boivent, dans des gobelets d'étain, du thé que Nikita va leur chercher dans le bâtiment principal. Chaque malade a droit à un gobelet. A midi, ils mangent de la soupe aux choux aigres et du gruau de blé noir. Le soir, ils mangent le gruau qui est resté du repas du matin. Dans l'intervalle, ils restent couchés, dorment, regardent par la fenêtre et vont d'un coin à un autre. Ainsi chaque jour. L'ancien trieur de lettres parle de ses ordres honorifiques.

On voit rarement de nouvelles figures dans la salle n° 6. Le docteur, depuis longtemps, ne reçoit plus de malades, et il y a peu de gens qui aiment à visiter les maisons de fous.

Deux ou trois fois par mois, il vient à l'annexe un barbier nommé Sémionne Lazarytch. Comment il coupe

les cheveux aux fous, comment lui aide Nikita, et dans quelle excitation entrent les malades à chaque apparition du barbier ivre et souriant, nous ne pourrions le dire.

Le barbier excepté, personne n'entre à l'annexe. Les malades sont condamnés à voir chaque jour le seul Nikita.

Pourtant un bruit assez étrange se répandit dans l'hôpital. Le bruit se répandit que le docteur s'était mis à visiter la salle n° 6.

## V

### Bruit étrange!

Le docteur André Efimytsch Raguine était un homme extraordinaire en son genre. On prétendait que dans sa première jeunesse il fut très pieux et se destinait à être pope, et qu'à sa sortie du gymnase, en 1863, il eut l'intention d'entrer à l'académie ecclésiastique. Mais son père, docteur en médecine et chirurgien, se serait moqué de lui de façon acerbe et lui aurait catégoriquement déclaré qu'il ne le regarderait plus comme son fils s'il devenait prêtre. Jusqu'à quel point cela est vrai, nous l'ignorons. En tout cas, André Efimytsch avoua plusieurs fois qu'il n'avait jamais eu de vocation pour la médecine, ni pour les sciences en

général. Il ne se fit pas ordonner prêtre lorsqu'il eut fini sa médecine ; il ne faisait aucune montre de piété, et dès le début de sa carrière médicale il ressembla aussi peu à un homme d'église que jamais.

L'extérieur, chez lui, était lourd et grossier comme celui d'un moujik. Son visage, sa barbe, ses cheveux plats, sa complexion robuste et gauche faisaient songer à quelque tenancier de traktir sur la grande route, gros mangeur, immodéré et dur. Sa figure bourrue était couverte de veines bleues ; son nez était rouge et ses yeux petits. Grand et large d'épaules, il avait de grands pieds et de grandes mains. Il semblait que d'un coup de poing il vous eût assommé ; mais sa démarche était posée, son allure circonspecte et insinuante. Si vous le rencontriez dans un corridor étroit, il s'arrêtait toujours le premier pour vous faire place, et vous demandait : « Pardon ! » non pas de la forte voix de basse que vous eussiez attendue d'après sa taille, mais d'une voix de ténor douce et grêle. Une petite loupe sur le cou l'empêchait de mettre des faux-cols empesés raide, et il portait des chemises souples, de toile ou d'indienne. Au reste, il ne s'habillait pas comme un docteur. Il portait dix ans le même costume, et, quand il en achetait un neuf chez quelque juif, ce vêtement paraissait tout de suite aussi porté et aussi fripé que l'ancien. Il consultait ses malades, prenait ses repas et faisait ses visites avec la même et unique

redingote. Il en agissait ainsi non par avarice, mais par complète insouciance de sa tenue.

A son arrivée en ville pour entrer en fonctions, André Efimytsch trouva « l'établissement de charité » dans une situation déplorable. Dans les salles, dans le corridor et jusque dans la cour de l'hôpital, il était difficile de respirer, tant cela infectait. Les moujiks de l'hôpital, les infirmiers et leurs enfants couchaient dans les salles, pêle-mêle avec les malades. On se plaignait que les blattes, les punaises et les souris rendissent la vie intenable. Dans les salles de chirurgie, on ne pouvait pas se débarrasser de l'érysipèle. Il n'y avait dans tout l'hôpital que deux scalpels, et pas un thermomètre. On mettait les pommes de terre dans les baignoires. Le surveillant, la lingère et l'aide-chirurgien volaient. On racontait que le prédécesseur d'André Efimytsch vendait en secret l'alcool de l'hôpital et qu'il s'était fait parmi les malades et les garde-malades un véritable harem. En ville, on connaissait ces abus et même on les exagérait, mais on les supportait sans crier. Les uns pensaient que les hôpitaux ne servent qu'aux petits bourgeois et aux moujiks, qui n'ont pas à se plaindre, car ils seraient chez eux plus mal qu'à l'hôpital. Fallait-il donc les nourrir de gelinottes rôties?... D'autres disaient qu'il était impossible à une ville seule, sans le secours du zemstvo, d'entretenir un bon hôpital. C'était déjà très beau,

qu'il y en eût un mauvais ! Et le zemstvo n'ouvrirait de nouveaux hôpitaux ni dans la ville, ni ailleurs, sous le prétexte qu'il en existait un en ville.

Après avoir examiné l'hôpital, André Efimytsch conclut que c'était un établissement scandaleux, et dangereux au plus haut point pour la santé des habitants de la ville. A son avis, ce qu'il y avait de mieux à faire était de licencier tous les malades et de fermer l'hôpital. Mais il réfléchit que, pour cela, une seule volonté ne suffisait pas et que ce serait d'ailleurs inutile. Si l'on parvient à chasser d'un endroit la saleté physique et morale, elle se réfugie ailleurs. Il faut attendre qu'elle disparaisse d'elle-même. Et puis, si des gens s'étaient décidés à fonder un hôpital et le toléraient chez eux, c'est qu'il le leur fallait. Les préjugés, et toutes les saletés et vilenies de chaque jour sont nécessaires ; ils finissent par se changer, au bout du compte, en quelque chose de bon, comme fait le fumier se transformant en terreau. Il n'est ici-bas rien de si parfait qu'on n'y trouve à l'origine quelque malpropreté.

André Efimytsch parut donc accepter le désordre avec assez d'indifférence. Il demanda seulement aux employés de l'hôpital et aux infirmières de ne pas coucher dans les salles, et fit faire deux armoires pour les instruments. L'intendant, la lingère, l'aide-chirurgien, et l'érysipèle demeurèrent en place.

André Efimytsch aimait par-dessus tout l'intelligence et l'honnêteté, mais il n'avait pas assez de caractère et de confiance dans le droit pour instaurer autour de lui une vie intelligente et honnête. Ordonner, refuser, contraindre, il ne le savait positivement pas. On eût dit qu'il eût fait vœu de ne jamais élever la voix et de ne jamais employer le mode impératif. Il lui était difficile de dire : « Donne » ou : « Porte ». Quand il voulait manger, il disait à sa cuisinière, toussotant d'un air indécis : « Si l'on me donnait du thé, » « Si je dinais »? Dire au surveillant de l'hôpital de cesser de voler, le chasser, ou supprimer sa fonction d'une inutilité parasitaire, c'était entièrement au-dessus de ses forces. Quand on le flagornait, qu'on lui mentait, quand on lui présentait à signer quelque compte odieusement faux, il devenait rouge comme une écrevisse et se sentait coupable; mais il signait le compte. Quand les malades se plaignaient de la faim ou des mauvais traitements de leurs infirmières, il était tout confus et murmurait d'un air de faute : « Bon, bon, nous verrons cela... Il doit y avoir un malentendu... »

Dans les premiers temps, André Efimytsch travailla avec beaucoup de zèle. Chaque matin jusqu'après midi il consultait et opérait, et allait même faire des accouchements en ville. Les dames disaient qu'il était très attentionné et qu'il diagnostiquait fort bien les

maladies, surtout celles des femmes et des enfants. Mais à la longue, la médecine l'ennuya manifestement par sa monotonie et par son inefficacité tangible. Vous consultez aujourd'hui trente malades, demain il y en aura trente-cinq ; après-demain quarante. Ainsi de jour en jour, et d'année en année. La mortalité, pourtant ne diminue pas, et les malades ne cessent de venir. Donner une aide sérieuse à quarante malades que vous voyez avant dîner, c'est physiquement impossible : quoi que vous en ayez, ce n'est donc que duperie. Si, au bout de l'année, d'après les comptes rendus, il est venu à la consultation douze mille malades, vous avez, à raisonner simplement, trompé douze mille personnes. Isoler dans une salle les gens sérieusement malades et s'occuper d'eux selon les règles de la science, c'est aussi impossible ; car il y a bien des règles, mais pas de science. Et si, cessant de philosopher, on suit les règles à la lettre, comme le font la majorité des médecins, il faut sur toute chose de la propreté et de l'aération, et non pas de la malpropreté ; il faut une nourriture saine et non pas d'infectes soupes aux choux aigres ; il faut enfin d'honnêtes collaborateurs et non pas des voleurs...

Et, en somme, pourquoi empêcher les gens de mourir, puisque la mort est la fin normale et préétablie de chacun ? Qu'y aura-t-il de changé, quand un marchand ou un fonctionnaire aura vécu cinq à dix an-



nées de plus qu'il ne devait ?... Et si l'on met la fin de la médecine à adoucir la souffrance par des remèdes, la question suivante se pose aussitôt malgré vous : pourquoi adoucir la souffrance ? On dit que la souffrance conduit l'homme à la perfection. Si l'humanité se met à adoucir ses souffrances par des pilules et des gouttes, elle rejette par là toute religion et toute philosophie dans lesquelles on a trouvé jusqu'à présent non seulement un refuge contre tous les maux, mais aussi le bonheur. Pouchkine, avant sa mort, éprouva des souffrances horribles ; le pauvre H. Heine resta paralysé des années entières ; pourquoi donc ne pas laisser souffrir un peu un André Efimytsch ou quelque Matriona Savichna dont la vie serait, sans la souffrance, entièrement vide, telle une page blanche, et semblable à celle des amibes ?

Accablé par de semblables raisonnements, André Efimytsch perdit courage et se mit à ne plus venir à l'hôpital chaque jour.

## VI

Voici comment sa vie se passait.

Il se levait ordinairement à huit heures, s'habillait et buvait du thé. Puis il se mettait à lire dans son cabinet,

ou allait à l'hôpital. Les malades du dehors l'y attendaient, dans le petit corridor étroit et sombre. Il passait devant eux des employés de l'hôpital, battant de leurs bottes le pavé de briques ; il passait des malades hâves, en capotes bleues ; on emportait des vases de nuit ; on enlevait des cadavres ; des enfants pleuraient ; il soufflait des courants d'air. André Efimytsch sait que, pour des tuberculeux et en général pour toutes sortes de malades impressionnables, une attente dans de pareilles conditions est torturante. Mais qu'y faire ? Il trouve dans la salle de consultation son aide Serge Sergueitch, petit homme replet, au visage rebondi, reluisant et rasé, aux manières aisées et affables, plus semblable, en ses vêtements amples et neufs, à un sénateur qu'à un aide-chirurgien. Serge Sergueitch porte des cravates blanches, a une grosse clientèle, et se regarde comme infiniment supérieur à André Efimytsch qui n'a plus de clientèle.

Il y a, dans un coin de la salle de consultation, une grande image encadrée, devant laquelle pend une lourde lampe. Auprès, est un petit autel portatif, recouvert d'une housse blanche. Des portraits d'évêques, des vues du monastère de Sviatogorsk, et des couronnes sèches de bleuets sont suspendus aux murailles. Serge Sergueitch est dévot et aime l'appareil religieux : l'image a été mise à ses frais dans la salle de visite. Les dimanches, à son instigation, un malade lit

à haute voix l'acathiste<sup>1</sup> et après cette lecture, Serge Sergueitch passe lui-même dans les salles avec un petit encensoir et encense les malades.

Comme il y a beaucoup de malades et qu'on a peu de temps, on se borne à un bref interrogatoire de chacun et on lui remet quelque remède vague, comme de la pommade calmante ou de l'huile de ricin. André Efimyitch est assis, pensif, la tête appuyée sur le poing, et pose des questions machinales. Serge Sergueitch, assis lui aussi, se frotte les mains et intervient de temps à autre.

— « Nous souffrons et nous endurons la nécessité parce que nous invoquons mal la miséricorde de Dieu, déclare-t-il ; oui ! »

Durant toute la visite, André Efimyitch ne fait aucune opération. Il a perdu depuis longtemps l'habitude d'en faire, et la vue du sang l'impressionne désagréablement. Quand il fait ouvrir la bouche à un enfant pour lui regarder la gorge et que l'enfant se met à crier et à se défendre de ses petites mains, les oreilles du docteur bourdonnent, la tête lui tourne et des larmes lui viennent aux yeux. Il se dépêche de formuler son ordonnance et fait signe à la mère d'emporter l'enfant le plus vite possible.

La timidité des malades, leur stupidité, la présence du pieux Serge Sergueitch, les portraits sur les murs,

1. Formule de prières.

et jusqu'à ses propres questions qu'il répète depuis plus de vingt ans déjà, ont vite fait de l'énerver; il part quand il a consulté cinq ou six malades. Son aide finit la consultation.

Songeant que, grâce à Dieu, il n'a plus depuis longtemps de clientèle particulière et que personne ne viendra le déranger, André Efimytsch rentre chez lui, s'assied immédiatement à sa table de travail et se met à lire. Il lit beaucoup et toujours avec une grande satisfaction; la moitié de son traitement passe à acheter des livres, et, des six pièces de son logement, trois sont encombrées de livres et de vieux journaux. Il aime surtout les livres d'histoire et de philosophie. Pour ce qui concerne la médecine, il est abonné seulement au *Médecin (Vratch)* qu'il commence toujours à lire à rebours. Sa lecture se prolonge plusieurs heures sans interruption et ne le fatigue pas. Il lit avec moins de hâte et de fougue que ne le faisait jadis Ivan Dmitritsch : il lit, au contraire, lentement, avec pénétration, s'arrêtant aux endroits qui lui plaisent ou qu'il ne saisit pas. Il a auprès de lui, quand il lit, un carafon de vodka, un concombre salé ou des pommes fermentées, posées à nu, sans assiette, sur le tapis de la table. Chaque demi-heure, sans lever les yeux de dessus son livre, il se verse un petit verre de vodka et le boit; puis, toujours sans regarder, il attrape en tâtonnant le concombre et en grignote un morceau.

A trois heures, il va avec circonspection à la porte de la cuisine, toussote et dit :

— Dariouchka, si l'on me faisait dîner...

Après son repas, assez mauvais, et sale, André Efimytsch marche dans sa chambre, les bras croisés, et songe. Il sonne quatre heures, puis cinq heures. André Efimytsch marche toujours et songe. De temps à autre, la porte de la cuisine grince, et le visage rouge et endormi de Dariouchka apparaît.

— André Efimytsch, n'est-il pas temps de vous donner votre bière ? demande-t-elle d'un air soucieux.

— Non, pas encore, répond André Efimytsch. J'attendrai... J'attendrai encore...

Le soir, habituellement, arrive le maître de poste Michel Avérianitch, — le seul homme de la ville dont la société ne déplaît pas à André Efimytsch. Michel Avérianitch fut autrefois un très riche propriétaire et servit dans la cavalerie, mais, s'étant ruiné, il dut, sur ses vieux jours, prendre les fonctions de maître de poste. Il a l'air actif et bien portant ; il a d'amples favoris gris, de bonnes manières, et une grosse voix agréable. Il est bon et sensible, mais emporté. Quand, à la poste, quelqu'un réclame, ne se rend pas à ce qu'on lui dit, et commence à discuter, Michel Avérianitch devient pourpre, tremble de tout le corps et crie d'une voix terrible : « Taisez-vous ! » Aussi depuis longtemps le bureau de poste a, en ville, la réputation

d'un endroit où il ne fait pas bon aller. Michel Avérianitch estime et aime André Efimytsch pour sa culture intellectuelle et pour sa noblesse d'âme ; il le prend de haut avec tous les autres habitants de la ville, comme avec ses subordonnés.

— Me voici ! dit-il en entrant chez le docteur. Bonsoir, mon cher ! Je vais encore vous déranger, n'est-ce pas ?

— Du tout ; au contraire, très heureux ! lui répond le docteur. Je suis toujours très heureux de vous voir.

Les deux amis s'asseoient sur le divan et fument quelque temps sans rien dire.

— Dariouchka, si l'on nous donnait de la bière ! dit André Efimytsch.

Ils boivent la première bouteille aussi sans parler ; le docteur médite ; Michel Avérianitch a l'air animé et joyeux, d'un homme qui a quelque chose de très intéressant à raconter. C'est néanmoins toujours le docteur qui commence la conversation.

— Comme il est regrettable, dit-il d'une voix lente et paisible, secouant la tête sans regarder son interlocuteur (il ne regarde jamais personne dans les yeux) ; comme il est profondément regrettable, estimé Michel Avérianitch, que, dans notre ville, il n'y ait aucune personne capable de soutenir une conversation intelligente et intéressante, et qui aime la conversation ! C'est pour nous une grande privation.

Les gens cultivés eux-mêmes ne s'y élèvent pas au-dessus du terre à terre; leur niveau mental n'est pas beaucoup supérieur à celui de la basse classe.

— Parfaitement exact; je suis de votre avis.

— Vous daignez reconnaître, continue le docteur au bout d'un instant, que tout, dans ce monde, hormis les hautes manifestations abstraites de l'esprit humain, est sans intérêt ni importance. L'esprit dresse une haute barrière entre l'animal et l'homme, fait songer à la divinité de la nature humaine et remplace en quelque chose l'immortalité qu'elle n'a pas. Partant, l'esprit est la seule source possible de jouissance. Nous ne voyons, ni n'entendons autour de nous, rien de spirituel, donc nous sommes privés de jouissance. Il nous reste les livres; mais c'est tout autre chose que la conversation et que le commerce des hommes. Si vous me permettez de faire une comparaison qui n'est peut-être pas entièrement juste, les livres c'est le cahier de musique, mais la conversation c'est le chant.

— Parfaitement exact!

Il se fait un silence. Dariouchka quitte sa cuisine, et, avec l'expression d'une affliction stupide, la tête appuyée sur le poing, vient se placer sur le seuil de la porte pour écouter.

— Hélas! soupire Michel Avérianitch; qu'attendre de l'esprit de nos contemporains!

Il se met à conter comment on vivait autrefois.

joyeusement, sainement, et d'intéressante façon, quelle classe intellectuelle, sensée, il y avait en Russie, et jusqu'où elle avait porté les idées d'honneur et d'amitié... On prêtait de l'argent sans billet, et on regardait comme un opprobre de ne pas tendre une main secourable à un compagnon dans le besoin. Et quels combats! quels compagnons! quelles femmes! Le Caucase est un merveilleux pays! Il y avait la femme d'un chef de bataillon, — étrange femme! — qui prenait des habits d'officier et s'en allait la nuit dans les montagnes, seule, sans guide. On disait qu'elle avait un roman dans un aoul avec un prince.

— Bonne Vierge Marie, reine des cieux!... soupire Dariouchka.

— Et comme on buvait! comme on mangeait! Quels libéraux déterminés il y avait alors!

André Efimytsch écoutait et n'entendait point. Il pensait à on ne sait quoi, et buvait de la bière à petits coups.

— Maintes fois, dit-il tout à coup, interrompant Michel Avérianitch, je songe à des gens d'esprit et à des conversations avec eux. Mon père me donna une bonne instruction, mais, sous l'influence des idées de 1860, il me fit faire ma médecine. Il me semble que si je ne l'avais pas écouté, je serais maintenant au centre du mouvement intellectuel, professeur à quelque faculté. Vous me direz que l'esprit non plus



n'est pas éternel, qu'il passe lui aussi; mais vous savez bien pourquoi j'éprouve un faible pour lui! La vie est un piège ennuyeux. Quand l'homme pensant atteint son âge viril et entre dans sa conscience réfléchie, il se sent malgré lui comme dans un piège sans issue. Il est, en effet, contre sa volonté, appelé, par on ne sait quel hasard, du non-être à la vie... Pourquoi?... Il veut connaître la pensée et le but de son existence; on ne les lui dit pas, ou on lui dit des insanités. Il frappe, on ne lui ouvre pas. Enfin, vient la mort, — aussi contre sa volonté!.. Et voilà, de même qu'en prison des gens liés par un malheur commun le sentent un peu moins, quand ils sont ensemble, ainsi, on s'aperçoit moins du piège de la vie, quand des gens portés à l'analyse et aux généralisations se trouvent réunis et passent le temps à échanger des idées libres et fières : en ce sens, l'esprit est la jouissance incomparable!

— Parfaitement exact!

Sans regarder son interlocuteur, avec des pauses, et doucement, André Efimytsch continue à parler des gens d'esprit et de leur conversation; Michel Avérianitch l'écoute avec attention et acquiesce :

— Parfaitement exact!

— Vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme ? demande tout à coup le maître de poste.

— Non, estimable Michel Avérianitch, je n'y crois pas, et je n'ai pas la possibilité d'y croire.

— Il faut avouer que moi aussi je doute. Et pourtant il est en moi comme un sentiment que je ne mourrai jamais! « Allons, me dis-je, vieux barbon, il est temps de mourir! » Et dans mon âme, une petite voix crie : « N'en crois rien, tu ne mourras pas... »

Un peu après neuf heures Michel Avérianitch quitte son ami. Mettant sa pelisse dans l'antichambre, il dit en soupirant :

— Tout de même, dans quel sale trou nous a placés le destin !... Le plus triste est qu'il faudra y finir nos jours... Hélas !

## VII

Ayant accompagné son ami, André Efimytsch se rasseoit à sa table et recommence à lire. Aucun bruit ne trouble la paix du soir et le silence de la nuit. Il semble que le temps s'arrête et se fige, comme le docteur sur son livre, et, qu'en dehors de ce livre et de la lampe à abat-jour vert il n'existe plus rien. La face rustaude du docteur s'illumine peu à peu d'un sourire d'extase et d'attendrissement à l'idée des progrès de l'esprit humain. « Oh ! pourquoi l'homme n'est-il pas immortel ? songe-t il. A quoi bon les centres cérébraux

et les circonvolutions ? A quoi bon la vue, la parole, la conscience, le génie, s'il est prescrit à tout cela de retourner à la terre et de se refroidir à la fin des fins avec l'écorce terrestre, et d'être ensuite, sans but et sans pensée, emporté avec la terre autour du soleil des millions et des millions d'années ? Il n'était pas besoin d'évoquer l'homme du néant et de le guider à sa pensée si haute et presque divine, pour ensuite — par littérale dérision — le retourner à son argile.

« Les transformations de la matière !... Quelle lâcheté de se consoler par ce succédané de l'immortalité !... Les mouvements inconscients de la nature sont inférieurs même à la stupidité humaine, car il reste toujours dans cette stupidité quelque conscience et quelque volonté, et dans les mouvements de la nature, il n'y a rien. Et pourtant on dit à l'esprit : « Calme-toi, ton être décomposé donnera la vie à d'autres organismes. » C'est lui dire : « Tu deviendras inférieur à la stupidité même. » Seul un lâche, ayant en face de la mort plus de peur que de dignité, peut se consoler par cela que son corps revivra dans l'herbe, dans les pierres, dans les crapauds... Placer son immortalité dans l'évolution de la matière est aussi étrange que de prédire un brillant avenir à un écriin, quand le violon précieux qu'il contient sera brisé et hors d'usage... »

Quand des heures sonnent, André Efimytsch s'appuie au dos de son fauteuil et ferme les yeux pour réflé-

chir un peu. Et soudain, sous l'influence des belles pensées qu'il vient de lire, il jette un regard sur son passé et sur le présent. Et le présent lui semble pareil au passé!.. Il sait que tandis que ses pensées le portent au temps du refroidissement de la terre, tout près de lui, dans le grand bâtiment de l'hôpital, des gens languissent dans la souffrance et dans la saleté corporelle... L'un d'eux, peut-être, ne dort pas et se débat contre la vermine; un autre est infecté d'érysipèle ou geint d'un bandage trop serré. Peut-être aussi les malades jouent-ils aux cartes avec les infirmières et boivent-ils de l'eau-de-vie. Dans le cours de l'année, 12.000 personnes ont été induites en erreur : l'œuvre hospitalière tout entière repose, comme il y a vingt ans, sur la fraude, les commérages, les cancons, le compérage, et sur un charlatanisme grossier. L'hôpital, comme jadis, offre l'image d'un établissement immoral et des plus malsains. Le docteur sait que, sous les grilles, dans la salle n° 6, Nikita rosse les malades, et que Moïseïka va mendier chaque jour en ville...

Il sait parfaitement d'autre part que, dans les vingt-cinq dernières années, il s'est produit dans la médecine un changement fantastique. Lorsqu'il était étudiant, il lui paraissait que la médecine aurait bientôt le sort de l'alchimie et de la métaphysique. Maintenant, au cours de ses lectures, la nuit, la médecine le transporte et éveille en lui de l'admiration et de l'enthousiasme.

En effet, quel éclat soudain, quelle révolution! Grâce à l'antisepsie, on fait des opérations que le grand Pirogov<sup>1</sup> n'osait même pas espérer possibles. Les médecins les plus ordinaires de zemstvo<sup>2</sup> entreprennent des résections de l'articulation du genou. Sur cent laparotomies, il n'y a qu'un cas mortel. L'opération de la pierre est une telle bagatelle qu'on ne daigne même plus en écrire. La syphilis se guérit radicalement. Ah! la théorie de l'hérédité, l'hypnotisme, les découvertes de Pasteur et de Koch, l'hygiène avec statistique et notre médecine russe de campagne!... La psychiatrie et la classification actuelle des maladies, les méthodes de diagnostic et de thérapeutique, c'est, en comparaison de ce qui existait, un véritable Elbrouz. Maintenant on ne douche plus les fous et on ne leur met plus la camisole de force; on les traite humainement, et même, comme on l'écrit dans les journaux, on organise pour eux des bals et des spectacles. André Efmytch sait que, dans les façons actuelles de voir et de faire, une horreur comme la salle n° 6 n'est tout au plus possible que dans quelque petite ville à deux

1. Célèbre chirurgien russe.

2. Les zemstvos, pour diminuer la mortalité effrayante dans les campagnes par suite du manque total d'hygiène, et pour amoindrir l'influence pernicieuse des sorciers et des devins, ont fait de la médecine un service gratuit et public. Mais comme la plupart ne peuvent offrir que des traitements insuffisants, les médecins les moins capables ont presque seuls accepté les offres des zemstvos. Sur ce point intéressant, voyez notamment : A. Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars*. II. Voir aussi *Russia* by Mackenzie-Wallace. (Tauchnitz, édit., 1<sup>er</sup> vol.)

cents verstes de toute voie ferrée, où le maire et tous les conseillers municipaux sont de petits bourgeois à moitié illettrés, voyant dans le médecin un augure qu'il faut écouter quand bien même il vous verserait dans la bouche du plomb fondu ; en tout autre lieu, le public et la presse auraient depuis longtemps démoli une si affreuse petite Bastille.

« Bah ! se dit André Efimytech rouvrant les yeux, après tout, qu'est-il résulté de tout cela ?... Ni l'antisepsie, ni Koch, ni Pasteur n'ont pu changer la nature des choses ! La morbidité et la mortalité sont les mêmes. On donne des bals et des spectacles aux fous, mais on ne les met toujours pas en liberté. En somme, tout est vanité et absurdité. Entre mon hôpital et la meilleure clinique de Vienne, il n'y a, au fond, aucune différence. »

Malgré tout, l'affliction et une sorte d'envie l'empêchent de rester impassible ; la fatigue y a peut-être sa part. Sa tête alourdie s'incline sur son livre ; il soutient son visage de ses mains, et pense :

« Je fais une besogne nuisible et je reçois de l'argent des gens que je trompe : je ne suis pas honnête ! Mais, voyons, par moi-même, que suis-je ? Je ne suis qu'un facteur du mal social inévitable ! Tous les fonctionnaires de district ne font que du mal et reçoivent de l'argent sans raison... Je ne suis donc pas personnellement coupable de ma malhonnêteté, c'est le temps.

Si j'étais né deux cents ans plus tard, j'aurais été autre.»

Lorsque sonnent trois heures, André Efimytsch éteint sa lampe et va se coucher : il n'a pas envie de dormir.

## VIII

Il y a deux ans, le zemstvo se piqua de générosité et vota 300 roubles par an pour l'augmentation du personnel médical de l'hôpital. Un médecin de district, Eugène Fiodorovitch Khobotov, fut adjoint à André Efimytsch. C'était un très jeune homme, — il n'avait pas encore trente ans. Brun et de haute taille, avec de larges pommettes et de petits yeux, il devait avoir dans son ascendance du sang tatare ou finnois. Il arriva en ville sans un sou vaillant, flanqué d'une petite valise, et d'une jeune femme assez laide, qu'il donnait pour sa cuisinière. La jeune femme nourrissait un enfant. Eugène Fiodorovitch portait une casquette à visière et de hautes bottes, et l'hiver une demi-pelisse de moujik.

Il lia amitié avec Serge Sergueitch et avec l'économiste. Il traita tous les autres tchinovniks, on ne sait pour quoi, d'aristocrates, et se tint éloigné d'eux. Il n'avait chez lui qu'un seul livre : *Les nouvelles ordonnances de la clinique de Vienne pour l'année 1881*. Il

portait toujours ce livre avec lui quand il allait voir un malade. Le soir au club, il jouait au billard, il n'aimait pas les cartes. Il affectionnait lancer dans le discours des mots comme « cannetille », « menthe au vinaigre », « cessez d'accumuler des ombres, » etc...

Il venait à l'hôpital deux fois par semaine, parcourait les salles, et faisait la consultation. Le manque complet d'antisepsie et l'application de ventouses le révoltaient, mais ils n'introduisait pas les nouvelles méthodes, craignant d'offenser André Efimytsch. Il le considérait comme un vieux coquin, le croyait extrêmement riche et l'enviait en secret. Il aurait bien voulu sa place.

## IX

Un soir de la fin de mars, comme il n'y avait déjà plus de neige sur la terre et que les sansonnets chantaient dans le jardin de l'hôpital, André Efimytsch sortit pour accompagner son ami le maître de poste jusqu'à la grande porte de l'hôpital. Il y rencontra Moïseïka qui rentrait. Le juif était sans chapeau, les pieds nus dans des caoutchoucs, et il portait un petit sac plein des aumônes qu'on lui avait faites.



— Donne-moi un petit kopek! demanda-t-il au docteur, tremblant de froid, et souriant.

André Efimytsch, qui ne savait pas refuser, lui donna un grievenik; et il songea, voyant les pieds nus de Moïseïka, aux chevilles rouges et maigres :

— Comme c'est pitoyable ! Il y a tant de boue!

Mû par un sentiment mixte de pitié et de dégoût, il suivit le juif dans l'annexe de l'hôpital, regardant tantôt sa tête chauve et tantôt ses chevilles.

À l'entrée du docteur, Nikita se leva brusquement de dessus le tas de vieilles hardes et prit l'attitude militaire.

— Bonjour, Nikita, lui dit doucement André Efimytsch. Est-ce qu'on ne pourrait pas donner des bottes à ce juif? Il finira par s'enrhumer.

— Bien, Votre Noblesse; j'en parlerai à l'intendant.

— Je t'en prie: tu lui demanderas cela en mon nom. Tu diras que je l'ai demandé.

La porte du vestibule conduisant à la salle n° 6 était ouverte, Ivan Dmitritsch, soulevé sur son lit, tendant l'oreille, écoutait plein d'alarmes, cette voix qu'il n'était pas accoutumé à entendre. Il reconnut tout à coup la voix du docteur, se mit à trembler de colère, se jeta à bas de son lit, et, les yeux égarés, le visage rouge et mauvais, se précipita au milieu de la salle.

— Le docteur est venu! cria-t-il, en éclatant de rire. Enfin!... Messieurs, je vous félicite! Le docteur

nous honore de sa visite!.. Maudite canaille! vociférait-il, dans un accès de délire comme on ne lui en avait jamais vu. Il faut tuer cette canaille! Non, ce n'est pas assez de la tuer! Il faut la noyer dans les cabinets!

André Efimytsch, l'entendant, regarda dans la salle, et lui demanda doucement :

— Pourquoi?

— Pourquoi? cria Ivan Dmitritsch marchant sur lui d'un air terrible et se drapant convulsivement dans sa capote. Pourquoi? Voleur! fit-il avec dégoût, avançant les lèvres comme s'il voulait cracher. Charlatan! Bourreau!

— Calmez-vous, dit André Efimytsch, souriant d'un air coupable. Je vous assure que je n'ai jamais rien pris, et, pour le reste, je crois que vous exagérez fortement. Je vois que vous êtes fâché contre moi. Calmez-vous, je vous en prie, si vous le pouvez, et dites-moi posément pourquoi vous voulez me tuer?

— Pourquoi me gardez-vous ici?

— Parce que vous êtes malade.

— Oui, malade. Mais des dizaines, des centaines de fous se promènent en liberté parce que votre ignorance ne sait pas les discerner des gens bien portants! Pourquoi ces malheureux que voici, et moi, sommes-nous obligés pour tous les autres de rester ici comme des boucsémissaires? Vous, l'intendant, l'aide-chirurgien-

gien, et toute votre séquelle hospitalière, êtes, dans l'ordre moral, infiniment au-dessous de nous tous ! Pourquoi donc sommes-nous ici, et vous pas ? Où est la logique ?

— L'ordre moral et la logique n'ont ici rien à voir ; tout dépend des circonstances. Ceux qu'on a envoyés ici y demeurent, et ceux qu'on n'y a pas envoyés se promènent ; voilà tout. Je suis docteur et vous êtes un malade de l'esprit, il n'y a là-dedans ni moralité, ni logique, mais une simple circonstance.

— Je ne comprends pas ces sornettes..., dit Ivan Dmitritch sourdement, et il s'assit sur son lit.

Moïseïka, que Nikita avait eu peur de fouiller devant le docteur, installa sur son lit des petits morceaux de pain, de papier, et des petits os, et, tout tremblant encore de froid, il commença à débiter quelque chose en hébreu, vite et d'une voix chantante : il s'imaginait sans doute ouvrir une boutique.

— Renvoyez-moi ! dit Ivan Dmitritch d'une voix tremblante.

— Je ne puis pas.

— Pourquoi donc cela ? Pourquoi ?

— Parce que je ne le puis pas... Réfléchissez ! A quoi cela vous servirait-il que je vous renvoie ? Vous partez : les habitants de la ville ou la police vous saisissent et vous ramènent.

— Oui, c'est vrai..., murmura Ivan Dmitritch,

se frottant le front. C'est horrible! Mais que faire? Quoi?...

La voix d'Ivan Dmitritch et la mobilité de son visage jeune et intelligent plurent à André Efimytsch ; il voulut lui dire quelque chose d'agréable et le calmer. Il s'assit à côté de lui sur son lit, réfléchit, et dit :

— Vous le demandez : Que faire? Le mieux, dans votre situation, serait de vous enfuir. Mais, malheureusement, c'est inutile. On vous arrêtera! Quand la société écarte de soi les criminels et les malades de l'esprit, et en général tous les gens qui la gênent, est inexorable... Il ne vous reste qu'à vous reposer dans cette pensée que votre séjour ici est nécessaire.

— Il ne sert à personne.

— Du moment qu'il existe des prisons et des asiles d'aliénés, il faut qu'il y ait quelqu'un dedans. Si ce n'est vous, c'est moi; si ce n'est moi, c'est quelqu'un autre. Dites-vous que dans un avenir lointain il n'y aura plus de prisons et d'asiles d'aliénés; il n'y aura plus ni fenêtres grillées, ni capotes d'hôpital... Après tout, ce temps viendra tôt au tard.

Ivan Dmitritch sourit ironiquement :

— Vous plaisantez? dit-il, fermant un peu les yeux. Des messieurs comme vous et comme votre aide, Nikita, ne s'inquiètent guère de l'avenir. Mais vous pouvez être assuré, cher Monsieur, qu'il viendra des

temps meilleurs ! Je puis m'exprimer trivialement, moquez-vous, mais l'aube luira d'une vie nouvelle : la justice triomphera ; il y aura fête dans notre rue ! Je ne le verrai pas, je serai crevé, mais les petits-fils de quelqu'un le verront. Je les salue de toute mon âme et je me réjouis ; je me réjouis pour eux ! En avant ! Que Dieu vous aide, mes amis !...

Ivan Dmitritch, les yeux brillants, se leva et, tendant les mains vers la fenêtre, il poursuivit avec feu :

— De derrière ces grilles, je vous bénis ! Vive la vérité !... Je me réjouis !

— Je ne trouve pas qu'il y ait lieu de se réjouir, dit André Efimytsch, à qui le mouvement d'Ivan Dmitritch parut théâtral, et qui cependant le goûta... Il n'y 'aura plus de prisons et d'asiles d'aliénés, et la vérité, comme vous avez daigné le dire, triomphera. Mais voilà ! la nature des choses ne sera point changée. Les lois de la nature resteront les mêmes. Les gens souffriront, vieilliront et mourront comme maintenant ; quelle aube splendide n'aura pas illuminé votre vie, mais au bout du compte, on vous clouera dans le cercueil et on vous jettera dans la tombe !

— Et l'immortalité ?

— Ah ! de grâce !

— Vous n'y croyez pas ; moi j'y crois ! Quelqu'un, Dostoïevski ou Voltaire, a dit que s'il n'y avait pas de Dieu, il faudrait l'inventer. Et moi je crois ferme-

ment que si l'immortalité n'existait pas, le grand esprit de l'homme l'inventerait tôt ou tard.

— C'est bien parlé, dit André Efimytsch, souriant de plaisir. C'est bien de croire ! Avec une pareille croyance on peut vivre en chantant, même emmuré. Vous avez certainement dû recevoir de l'instruction ?

— Oui, j'ai suivi les cours de l'université, mais je n'ai pas terminé.

— Vous êtes un homme de méditation et de pensée, où que vous soyez, vous pouvez trouver en vous-même les raisons de vous consoler. Une pensée libre et profonde menant à la compréhension de la vie, et le complet mépris de la stupide vanité du monde, ce sont les deux biens les plus élevés que l'homme puisse connaître. On peut les posséder, même enfermé sous triple grille. Diogène dans son tonneau était plus heureux que tous les rois de la terre.

— Votre Diogène était un idiot, répondit sombrement Ivan Dmitritch... Que me parlez-vous de Diogène et d'une sorte de compréhension ? fit-il soudain, s'emportant, et sautant à bas de son lit. — J'aime la vie ; je l'aime passionnément ! La monomanie de la persécution me torture d'une peur continuelle, soit ! Mais il est des minutes où il me prend une telle soif de vivre que j'ai vraiment peur de perdre la tête. Je désire furieusement vivre ; furieusement !

Il se mit à parcourir la salle avec agitation et dit, baissant la voix :

— Quand je rêve, des visions me poursuivent. Des gens s'approchent de moi, j'entends des voix, de la musique; il me semble que je me promène dans quelque forêt, au bord de la mer, et je désire avec passion avoir des occupations et des soucis... Dites-moi, demanda brusquement Ivan Dmitritch : y a-t-il quelque chose de nouveau là bas? Que s'y passe-t-il ?

— Désirez-vous savoir ce qui se passe en ville ou dans le monde ?

— Eh bien, dites-moi d'abord ce qui se passe en ville, ensuite, vous me direz ce qui se passe ailleurs!

— Bien! Voyons?... La vie en ville est mortellement ennuyeuse... Il n'y a personne à qui parler, personne à écouter. Pas de nouveaux venus... Pourtant il est arrivé, il y a peu de temps, un jeune médecin, Khobotov.

— Il est arrivé quand je vivais encore. Eh bien qu'est-ce que c'est? un laquais?

— Oui, un homme sans culture. C'est étrange, savez-vous? A tout prendre il n'y a pas dans nos grandes villes de stagnation : il y a un mouvement intellectuel; il devrait y avoir de véritables hommes; eh bien! chaque fois qu'on nous envoie de ces gens-là, ils ne sont pas à regarder... Malheureuse ville!

— Oui, malheureuse ville! soupira Ivan Dmitritch

railleusement. — Et ailleurs que se passe-t-il?... Qu'écrivit-on dans les journaux et dans les revues ?

Dans la salle, il faisait déjà sombre. Le docteur se leva et, debout, se mit à raconter ce qu'on écrivait à l'étranger et en Russie, et quel était le mouvement des idées. Ivan Dmitritch l'écoutait attentivement et le questionnait. Mais tout à coup, commesse souvenant de quelque chose d'horrible, il se prit la tête entre les mains et se coucha sur son lit, tournant le dos au docteur.

— Qu'avez-vous ? lui demanda André Efimytsch.

— Vous n'aurez pas de moi un mot de plus ! lui dit rudement Ivan Dmitritch ; laissez-moi !

— Pourquoi donc ?

— Je vous dis de me laisser ! Quel diable !

André Efimytsch leva les épaules, soupira et sortit. Arrivé dans le vestibule, il dit :

— Il faudrait mettre un peu d'ordre ici, Nikita. Cela sent affreusement mauvais.

— Bien, Votre Noblesse.

« Quel agréable jeune homme ! pensa-t-il rentrant chez lui. Depuis que je suis dans cette ville, c'est, je crois, le premier être que je rencontre avec lequel on puisse causer. Il sait raisonner, et il s'intéresse précisément à ce qu'il faut. »

Il se mit à lire et ensuite alla se coucher ; mais tout le temps il ne put penser qu'à Ivan Dmitritch.



Le matin, en se réveillant, il se souvint qu'il avait fait connaissance la veille avec un homme intéressant et spirituel, et il résolut de retourner le voir dès qu'il pourrait.

## X

Le fou était couché dans la même position que la veille au soir, la tête dans les mains et les jambes repliées. On ne pouvait pas voir son visage.

— Bonjour, mon ami, lui dit André Efimytsch. Vous ne dormez pas ?

— D'abord je ne suis pas votre ami, dit dans son oreiller Ivan Dmitritch. Puis vous perdez votre temps, je ne vous dirai pas un mot !

— Étrange..., balbutia André Efimytsch, troublé. Hier soir nous causions tranquillement et, tout à coup, je ne sais pourquoi, vous vous êtes choqué et vous vous êtes arrêté net... J'aurai dit sans doute quelque parole malheureuse ou j'aurai exprimé quelque idée contraire à vos convictions...

— Oui, je vous croirai ! fit Ivan Dmitritch, se levant et regardant le docteur avec une ironie inquiète. (Ses yeux étaient tout rouges.) Vous pouvez aller essayer vos espionnages ailleurs ! Ici rien à faire. Depuis hier soir, j'ai compris pourquoi vous veniez.

— Étrange fantaisie ! murmura le docteur en riant. Alors vous vous figurez que je suis un espion ?

— Oui, je me le figure!... Espion ou docteur à l'examen de qui on m'a soumis, pour moi, c'est tout un.

— Ah! en vérité, excusez-moi ;... quel original vous faites !

Le docteur s'assit sur un tabouret, près du lit d'Ivan Dmitritch et secoua la tête d'un air blessé.

— Enfin, dit-il, admettons que vous disiez vrai! Admettons que je vous écoute traîtreusement pour vous livrer à la police ; on vous arrête ; puis on vous juge. Serez-vous pendant la prévention et en prison plus mal qu'ici?... Et si l'on vous déporte, ou même si l'on vous envoie aux travaux forcés, y souffrirez-vous plus que confiné dans cette annexe? Je ne le crois pas... Alors qu'avez-vous à craindre?

Ces mots manifestement agirent sur Ivan Dmitritch ; il s'assit, calmé.

Il était cinq heures — l'heure à laquelle habituellement André Efimytsch chez lui faisait les cent pas, et à laquelle Dariouchka lui demandait s'il voulait prendre de la bière. Le temps était dehors doux et limpide.

— Après dîner je suis allé me promener, et, comme vous le voyez, je suis entré en passant, dit le docteur. C'est tout à fait le printemps.

— Quel mois sommes-nous? demanda Ivan Dmitritch ; mars?

— Oui, la fin de mars.

— Il y a de la boue ?

— Très peu. Il y a déjà des petit sentiers propres dans le jardin.

— Il ferait bon aller se promener en voiture hors de la ville, soupira Ivan Dmitritch, frottant ses yeux rouges, comme s'il se réveillait. Et ensuite rentrer chez soi, dans un appartement bien chaud et confortable, et... et se faire soigner du mal de tête par un médecin compétent... Il y a longtemps que je n'ai pas vécu en être humain... Ici, c'est sale; intolérablement sale.

Depuis son excitation de la veille, il était fatigué et las, et ne parlait que malgré lui. Ses doigts tremblaient et on voyait qu'il avait un mal de tête violent.

— Entre une chambre tiède et confortable et cette salle il n'y a aucune différence, dit André Efimytsch. Le bonheur de l'homme et son repos ne sont pas hors de lui, mais en lui-même.

— Comment l'entendez-vous ?

— L'homme vulgaire attend de quelque objet, d'une calèche ou d'une chambre confortable, le bien ou le mal ; l'homme qui pense l'attend de lui seul.

— Allez prêcher cette philosophie en Grèce, où il fait chaud et où fleurissent les orangers, mais ici, elle est hors de saison. Avec qui donc parlais-je de Diogène ? N'est-ce pas avec vous ?

— Oui, avec moi, hier soir.

— Diogène n'avait pas besoin d'une chambre chauffée. En Grèce on a chaud sans cela; on se couche dans un tonneau et on se nourrit d'olives et d'oranges. Mais s'il eût dû vivre en Russie, ce n'est pas au mois de décembre, c'est dès le mois de mai qu'il eût réclamé une chambre. Je vous assure que le froid l'aurait courbé comme un crochet.

— Non, on peut, comme toute autre douleur, ne pas ressentir le froid. Marc-Aurèle a dit : « La douleur est une représentation forte du mal; fais force de volonté pour changer cette représentation; détourne-la; cesse de te plaindre; la douleur s'évanouira. C'est exact! Le sage, ou, simplement, le penseur, l'homme méditatif, se distingue surtout par cela qu'il fait fi de la souffrance. Il est toujours content et ne s'étonne de rien.

— Ce qui veut dire que je suis un idiot parce que je souffre, parce que je ne suis pas content, et que je m'étonne de la lâcheté humaine?...

— Vous dites cela à tort. Si vous aviez plus l'habitude de réfléchir, vous comprendriez combien négligeable est tout ce monde extérieur qui nous trouble. Il faut se hausser à la compréhension de la vie; là est le vrai bien.

— La compréhension..., fit Ivan Dmitritch, fronçant les sourcils. L'extérieur, l'intérieur... Pardonnez-

moi ; je ne comprends pas. Je sais seulement, dit-il, en se levant et en regardant le docteur avec courroux, que Dieu m'a fait de sang chaud et de nerfs ; parfaitement !... Le tissu cellulaire, s'il est vivant, doit réagir à toute excitation ; je réagis. Le mal me fait crier et pleurer ; la lâcheté m'indigne ; la saleté me dégoûte. C'est là, proprement, ce que j'appelle vivre. Plus un organisme est simple, moins il sent et moins il réagit. Plus il est élevé, plus il est impressionnable, et plus il réagit avec énergie et effet. Qui ne sait cela ? Il est docteur et ignore ces choses élémentaires ! Pour mépriser la souffrance, être toujours content de son sort et ne s'étonner de rien, il faut en arriver à cet état-là, — et Ivan Dmitritch montra l'informe moujik, noyé dans la graisse, — ou alors il faut se tremper dans la souffrance jusqu'à y perdre toute sensibilité : ce qui revient à cesser de vivre. Pardonnez-moi, je ne suis ni un sage, ni un philosophe, poursuivit Ivan Dmitritch irrité. Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites. Je ne suis pas en état de raisonner.

— Au contraire, vous raisonnez parfaitement.

— Les stoïciens, dont vous contrefaîtes les théories, étaient des gens remarquables, mais leur doctrine est figée depuis déjà deux mille ans, et pas une goutte n'a pu s'en revivifier depuis, ni ne le pourra, car c'est une doctrine impraticable et sans vie. Elle n'eut jamais de succès qu'auprès d'une minorité de gens studieux

passant leur vie à déguster toutes les doctrines ; la foule ne la comprenait pas. Une doctrine qui prêche l'indifférence à la richesse et aux aises de la vie, et le mépris de la souffrance et de la mort, est tout à fait incompréhensible à la grande majorité des gens, qui ne connaîtra jamais ni les aises de la vie ni les richesses. Mépriser la souffrance signifierait pour elle mépriser la vie elle-même, car toute la vie de l'homme consiste à ressentir le froid, la faim, les injures, les privations, et la peur ham létique de la mort. C'est là toute la vie. On peut la trouver pesante, la haïr, mais non la mépriser. Oui, je le répète, la doctrine stoïcienne ne peut pas avoir d'avenir. Comme vous le savez, depuis le commencement du siècle jusqu'à aujourd'hui, la lutte contre le mal, l'affinement à souffrir, la force de réaction n'ont fait que progresser.

Ivan Dmitritch perdit soudain le fil de ses pensées, s'arrêta et se frotta le front avec ennui :

— Je voulais dire quelque chose d'important, dit-il, mais je ne sais plus quoi... Où en étais-je?... Ah ! voilà ! Je voulais dire qu'un stoïcien se vendit pour racheter son prochain. Eh bien, ce stoïcien lui-même réagissait contre l'impression désagréable, car, pour faire un acte si généreux que se renoncer pour autrui, il fallait une âme souffrante et troublée. J'ai oublié ici, en prison, tout ce que j'ai appris, autrement je me serais souvenu encore de quelque chose. Voulez-vous

que nous prenions le Christ? Le Christ paya tribut à la réalité en ce qu'il pleura, sourit, s'affligea, s'irrita, et languit. Il ne vint pas en souriant au-devant des souffrances, et ne méprisa pas la mort. Il pria au jardin de Gethsémani qu'on lui épargnât ce calice.

Ivan Dmitritch sourit et s'assit.

— Admettons, dit-il, que le repos et le bonheur de l'homme ne soient pas hors de lui, mais en lui; admettons qu'il faille mépriser la souffrance et rester impassible; mais, vous, sur quoi vous appuyez-vous pour prêcher cette doctrine? Êtes-vous un sage? Êtes-vous un philosophe?

— Je ne suis pas philosophe, mais chacun doit prêcher cette doctrine parce qu'elle est raisonnable.

— Je voudrais bien savoir pourquoi vous vous croyez compétent en matière de conception de la vie, démépris de la souffrance et autres choses semblables? Avez-vous jamais souffert? Avez-vous idée des souffrances que l'on peut endurer? Permettez-moi une question: vous a-t-on donné les verges dans votre enfance?

— Non, mes parents professaient l'aversion des châtimens corporels.

— Moi, mon père me fouettait cruellement! Mon père était un riche fonctionnaire à hémorrhoides, avec un grand nez et le cou jaune... Mais parlons de vous. De toute votre vie personne ne vous a touché du doigt; personne ne vous a fait peur; personne ne vous a

rossé. Vous êtes fort comme un bœuf; vous avez grandi sous l'aïeron de votre père; on vous a instruit à ses frais, et tout de suite après on vous a donné une sinécure. Depuis plus de vingt ans vous habitez un appartement gratuit; chauffé, éclairé, servi; ayant le droit de travailler, s'il vous plaît, et celui de ne rien faire, s'il vous agrée. Vous êtes par nature un homme mou et paresseux, et vous vous êtes efforcé d'arranger votre vie en sorte que rien ne vienne vous troubler et ne vous oblige à changer de place; vous avez délégué vos fonctions à l'aide-chirurgien et à d'autres racilles, et vous restez au chaud et au repos, amassant de l'argent, lisottant des livres, vous dorlotant de raisonnements variés sur diverses absurdités de haut vol, et... — Ivan Dmitritch regarda le nez rouge du docteur — et nous nous enivrons!... En un mot, vous n'avez rien vu de la vie, vous l'ignorez complètement et vous ne la savez qu'en théorie. Vous méprisez la souffrance et ne vous étonnez de rien pour une très simple raison. Considérer la vanité de toute chose; avoir un dédain intérieur et avoué de la vie, des souffrances et de la mort; penser que la compréhension est le bien véritable: tout cela est la philosophie qui convient le mieux au russe paresseux. Ainsi, par exemple, vous voyez un moujik battre sa femme. Pourquoi intervenir? Qu'il la batte, peu importe! Tous deux mourront un jour ou l'autre. Et celui qui bat, par les coups qu'il



donne, s'humilie plus que celui qu'il bat... Se souler est indécent et bête, mais que l'on boive, il faut mourir, que l'on ne boive pas, il faut mourir... Voici une femme qui a mal aux dents. Bah ! Qu'importe ? Le mal n'est qu'une imagination, et l'on ne peut pas vivre ici-bas sans souffrir. Nous mourrons tous. Aussi, allez, femme, va-t'en ; ne m'empêche pas de penser et de boire ma vodka ! Un jeune homme vous demande ce qu'il faut faire, comment il faut vivre. Avant de lui répondre, le premier venu réfléchirait ; mais le philosophe a répondu toute prête à ce cas-là : Tends à la compréhension des choses et au bien véritable. Et qu'est-ce qu'est ce fantastique « bien véritable » ? En somme personne ne peut le dire !... On nous tient ici sous grille ; on nous laisse croupir ; on nous torture : c'est très bien, c'est raisonnable, parce qu'il n'y a aucune différence entre cette salle n° 6 et une bonne chambre chaude !... Commode philosophie ! On ne fait rien, on a une conscience tranquille, et l'on se croit un sage !... Non, Monsieur, ce n'est pas de la philosophie, ce n'est pas du raisonnement, ce n'est pas une vue large et profonde ; ce n'est que de la paresse, du fakirisme : ce n'est qu'un rêve dément. Oui ! se fâcha encore Ivan Dmitritch, vous dédaignez la souffrance ; mais que vous vous pinchiez le doigt dans une porte, vous braillez à plein gosier !

— Il se peut que je ne braille pas, dit André Efimytsch, souriant doucement.

— Allons donc ! Si une paralysie vous prenait, ou si, supposons-le, un fou ou un insolent, à la faveur de sa position ou de son rang, vous offensait en public sans que vous en puissiez tirer réparation, alors vous sentiriez ce que c'est que renvoyer les autres à la compréhension des choses et du bien véritable.

— C'est original, dit André Efimytsch, souriant de plaisir et se frottant les mains. Votre penchant aux généralisations me frappe et me plaît, mais la caractéristique que vous avez daigné donner de moi n'est que brillante. J'en conviens, je prends à votre conversation le plus grand plaisir. Allons, je vous ai écouté ! Ayez la bonté de m'écouter à votre tour...

## XI

Cet entretien se continua pendant près d'une heure et produisit sans doute sur André Efimytsch une impression profonde. Il se mit à venir à l'annexe chaque jour. Il y venait le matin et après son dîner, et souvent l'obscurité le trouvait en conversation avec Ivan Dmitritch. Dans les premiers temps, Ivan Dmitritch le fuyait, le soupçonnait de mauvais desseins, et exprimait ouvertement son déplaisir. Puis, il s'habitua à lui, et son aversion se changea en condescendance ironique.

Le bruit courut vite à l'hôpital que le docteur André

Efimytch s'était mis à fréquenter la salle n° 6. Personne, ni Nikita, ni l'aide-chirurgien, ni les infirmières, ne put comprendre ce qu'il y venait faire et pourquoi il y demeurait des heures entières, ni de quoi il pouvait parler, et pourquoi enfin il n'écrivait pas d'ordonnances. Ses allures parurent singulières. Souvent Michel Avérianitch ne rencontrait plus le docteur chez lui, ce qui autrefois n'arrivait jamais. Et Dariouekha était tout effarée de voir son maître boire de la bière en dehors des heures accoutumées, et arriver en retard pour dîner.

Un jour, au commencement de juin, le docteur Khobotov vint pour affaire chez André Efimytch, et, ne l'ayant pas trouvé chez lui, il alla dans la cour pour le chercher. On lui dit que le vieux docteur était à l'annexe. Khobotov y entra, et, arrêté dans le vestibule, il entendit la conversation suivante :

— Nous ne nous accorderons jamais et vous ne me convertirez jamais à votre croyance, disait Ivan Dmitritch exaspéré. Vous ne savez rien de la réalité et vous n'avez jamais souffert. Vous vivez comme une sangsue, de la souffrance d'autrui. Moi j'ai souffert sans trêve depuis le jour de ma naissance. Aussi je vous le dis nettement : je me considère, à tous les points de vue, comme plus élevé et plus compétent que vous. Ce n'est pas à vous de me donner des leçons.

— Je n'ai pas du tout la prétention de vous conver-

tir à ma façon de voir, répondit André Efimytsch paisiblement, regrettant qu'on ne voulût pas le comprendre. La question n'est pas là, mon ami. La question n'est pas que vous ayez souffert et moi pas. Les souffrances et les joies sont fugitives ; laissons-les de côté, Dieu les garde ! L'important est que nous pensions ensemble. Nous nous sentons l'un et l'autre capables de penser et de raisonner ; cela nous rend solidaires comme s'il n'y avait dans nos manières de voir aucune divergence. Si vous saviez, mon ami, combien me pèsent la sottise universelle, la médiocrité et la stupidité, et quelle joie j'éprouve chaque fois que je viens causer avec vous ! Vous êtes un homme plein d'esprit et je me délecte avec vous.

Khobotov poussa la porte et regarda dans la salle. Le docteur, et Ivan Dmîtritch en bonnet de coton, étaient assis à côté l'un de l'autre sur le lit. L'aliéné grimaçait, frissonnait et se drapait convulsivement dans sa capote. Le docteur était immobile, tête basse, et son visage était rouge, abattu et triste. Khobotov leva les épaules, sourit, et fit un clignement d'œil à Nikita ; Nikita leva lui aussi les épaules.

Le lendemain, Khobotov revint à l'annexe, accompagné de l'aide-chirurgien. Tous deux s'arrêtèrent dans le vestibule et écoutèrent.

— Je crois que notre petit oncle est tout à fait timbré ! dit Khobotov en sortant.

— Seigneur Dieu, ayez pitié de nous, pauvres pécheurs!... soupira le pieux Serge Sergueitch, évitant soigneusement de salir aux flaques d'eau ses bottes fraîches cirées. Je dois vous l'avouer, très estimé Eugène Fiodorovitch, je m'attendais à cela depuis longtemps!

## XII

A partir de ce jour-là, André Efimytch remarqua autour de lui quelque chose de mystérieux. Les infirmières, les aides et les malades le regardaient curieusement quand ils le rencontraient, et ensuite chuchotaient quelque chose entre eux. La petite Macha, la fille du surveillant, qu'il aimait à rencontrer dans le jardin de l'hôpital, s'enfuyait maintenant sans raison quand il s'approchait d'elle tout riant, pour la caresser. Le maître de poste, après l'avoir écouté, ne disait plus : « Parfaitement exact ! » Il marmottait seulement, avec une gêne incompréhensible : « Oui, oui, oui... », et il le regardait d'un air pensif et affligé. Il se mit, hors de propos, à conseiller à son ami de ne plus boire de vodka et de bière. Mais, en homme délicat, il ne lui dit pas cela tout droit ; il parlait tantôt d'un chef de bataillon, excellent homme, tantôt d'un aumônier de régiment, brave garçon, qui buvaient, et devinrent malades, mais

ils cessèrent de boire et revinrent à leur état normal. Khobotov, deux ou trois fois, vint voir André Efimytsch, il lui conseilla lui aussi de renoncer aux boissons alcooliques et lui recommanda, sans cause précise, de prendre du bromure.

Au mois d'août, André Efimytsch reçut du maire de la ville une lettre l'invitant à aller le voir pour une affaire très importante. Au jour fixé, André Efimytsch trouva, réunis à la chambre du zemstvo, le chef des affaires militaires, le surveillant de l'école du district, un membre de la commission du zemstvo, et un gros monsieur blond, qu'on lui présenta comme docteur en médecine. Ce docteur, au nom polonais difficile à prononcer, habitait dans un haras, situé à trente verstes de la ville, et n'était là que de passage.

Quand tout le monde se fut salué et se fut assis autour de la table, le membre du zemstvo se tourna vers André Efimytsch et lui dit :

— Nous avons-là un petit rapport dont l'objet entre dans vos attributions. Eugène Fiodorovitch dit que la pharmacie est à l'étroit dans le bâtiment principal de l'hôpital et qu'il faut la transférer dans l'une des annexes. Évidemment, c'est peu de chose, on peut l'y transporter; mais la difficulté est que, pour cela, l'annexe a besoin d'être remise à neuf.

— Oui, dit André Efimytsch, réfléchissant, on ne peut faire sans la remettre à neuf. Si on transforme le

pavillon d'angle en pharmacie, je présume qu'il n'y faudra pas moins de cinq cents roubles. C'est une dépense improductive.

Il y eut un court silence.

— J'ai déjà eu l'honneur d'exposer, il y dix ans, reprit André Efimytsch, d'une voix douce, que cet hôpital, dans sa forme actuelle, constitue pour la ville un luxe au-delà de ses moyens. Cet hôpital a été construit vers 1840, époque à laquelle les ressources étaient très différentes. La ville dépense trop en constructions superflues, et en fonctions inutiles. Je tiens que, pour la même somme d'argent, on pourrait, avec d'autres combinaisons, entretenir deux hôpitaux modèles.

— Bon, indiquez-nous ces autres combinaisons ! dit vivement le membre du zemstvo.

— J'ai déjà eu l'honneur de proposer qu'on plaçât le service médical sous le contrôle du zemstvo.

— Si vous remettez de l'argent au zemstvo, il vous le volera, dit en riant le docteur blond.

— Cela arrive, accorda le membre du zemstvo, en riant lui aussi.

André Efimytsch jeta sur le docteur blond un regard terne et las, et dit :

— Il faut être juste.

Il y eut un nouveau silence. On apporta du thé. Le chef des affaires militaires, très ému on ne sait pour-

quoi, toucha par-dessus la table les mains d'André Efimytsch et lui dit :

— Vous nous avez tout à fait oublié, docteur. Au reste, vous êtes un vrai moine; vous ne jouez pas aux cartes; vous n'aimez pas les femmes; vous vous ennuyez avec votre prochain.

Tous se mirent à dire combien il était ennuyeux pour un honnête homme de vivre dans cette petite ville, sans théâtre, ni musique. A la dernière soirée dansante, au club, il y avait vingt dames et tout juste deux cavaliers. La jeunesse de maintenant ne danse plus; elle se presse autour du buffet ou joue aux cartes. André Efimytsch, d'une voix douce et lente, sans regarder personne, exprima combien il était regrettable, profondément regrettable, que les habitants perdissent toute leur énergie vitale, leur cœur et leur esprit, à jouer aux cartes et à commérer; ils ne savaient, ni ne voulaient employer leur temps à lire ou à quelque conversation intéressante, ils ne voulaient pas goûter les jouissances que donne l'esprit. Les choses de l'esprit sont cependant seules intéressantes et importent. Tout le reste est mince et bas.

Khobotov écoutait son collègue avec une grande attention, et tout à coup il lui demanda :

— André Efimytsch, quel jour sommes-nous ?

Quand le docteur eut répondu, Khobotov et le médecin blond, d'un air d'examineurs qui pressentent



l'ignorance de celui qu'ils interrogent, se mirent à lui demander quelle date c'était, combien il y a de jours dans l'année, et s'il était exact qu'il y eût dans la salle n° 6 un remarquable prophète.

A cette dernière question André Efimytsch rougit et répondit :

— Oui, un malade ; mais c'est un jeune homme très intéressant.

On ne lui fit aucune autre question. Dans l'anti-chambre, tandis qu'il mettait son pardessus, le chef des affaires militaires lui frappa sur l'épaule et lui dit en soupirant :

— Ah ! nous sommes vieux... Il est temps de nous reposer !

Sorti de la chambre du zemstvo, André Efimytsch comprit qu'il venait de comparaître devant une commission chargée de rendre compte de ses facultés mentales. Il se rappela les questions qu'on lui avait faites, devint tout rouge, et se mit soudain, pour la première fois de sa vie, à prendre en pitié, amèrement, la médecine.

« Mon Dieu ! songea-t-il, eux qui ont étudié la psychiatrie si récemment, qui ont passé des examens... d'où leur vient une ignorance si grossière ? Ils n'ont pas la moindre idée de la psychiatrie ! »

Et pour la première fois de sa vie, il se sentit offensé et en colère.

Le soir de ce même jour, Michel Avérianitch vint le voir. Sans lui dire bonjour, il lui prit les deux mains, et lui dit d'une voix émue :

— Mon ami, mon cher ami, donnez-moi la preuve que vous croyez à mon sincère attachement et que vous me regardez comme votre ami!... Mon ami! reprit-il, se troublant de plus en plus et empêchant André Efimytsch de parler, je vous aime pour votre instruction et pour la noblesse de votre âme; écoutez-moi, mon cher. Les préceptes de la science forcent les médecins à vous cacher la vérité, mais, moi, avec une franchise toute militaire, je dirai la vérité toute nue : Vous êtes malade ! Excusez-moi, mon cher, ma's c'est la vérité. Tous ceux qui vous entourent l'ont remarqué depuis longtemps. Le docteur Eugène Fiodorovitch me disait, à l'instant, qu'il vous est nécessaire pour votre santé de vous reposer et de vous distraire. C'est parfaitement exact. Bon ! Ces jours-ci, je prends un congé et je vais changer d'air. Prouvez-moi que vous êtes mon ami, partons ensemble ! Partons ! Secouons notre vieillesse !

— Je me sens très bien portant, dit André Efimytsch, rêveur. Je ne puis pas partir. Vous me permettrez de vous prouver mon amitié à un autre moment.

Partir sans savoir où, ni pourquoi ; laisser ses livres, sa bière, Dariouchka ; changer brusquement l'ordre de sa vie établi depuis plus de vingt ans : ces idées lui

semblèrent, au premier abord, fantastiques et atroces.

Mais il se rappela la séance qui avait eu lieu à la chambre du zemstvo et retrouva l'impression amère de tristesse qu'il avait éprouvée en rentrant chez lui : la pensée de s'éloigner quelque temps d'une ville où des gens stupides le prenaient pour un fou lui sourit.

— Où avez-vous particulièrement l'intention d'aller? demanda-t-il.

— A Moscou, à Pétersbourg, à Varsovie... J'ai passé à Varsovie cinq des plus heureuses années de ma vie. Quelle ville étonnante!.. Allons-y, mon cher!

### XIII

Une semaine plus tard, on suggéra à André Efimytsch l'idée de se reposer, ou, en d'autres termes, de donner sa démission. Il écouta cette proposition sans se fâcher.

Et, au bout d'une autre semaine, André Avérianitch et lui étaient assis dans un tarantass de poste et roulaient vers la plus proche station de chemin de fer. Il faisait un temps froid, clair, avec un ciel bleu et un horizon transparent. Les voyageurs firent en deux jours les deux cents verstes qui les séparaient de la station et couchèrent deux fois en route. Lorsque, aux relais, on mettait trop longtemps à atteler ou qu'on

servait le thé dans des verres mal lavés, Michel Avérianitch bleussait de colère, tremblait de tout le corps et criait : « Silence ! Qu'on ne raisonne pas ! » Dans le tarantass, il ne cessait de raconter ses voyages au Caucase et dans le royaume de Pologne. Que d'aventures, quelles rencontres ! Il parlait haut et faisait des yeux si étonnants que l'on devait croire qu'il mentait ; en parlant, il soufflait dans la figure d'André Efimytsch et lui riait dans l'oreille : tout cela incommodait le docteur et l'empêchait de songer et de se recueillir.

En chemin de fer, ils prirent, par économie, la troisième classe, et montèrent dans le wagon des non-fumeurs. Le public y était à demi-propre. Michel Avérianitch eut vite fait connaissance avec tout le monde, et allant de banquette en banquette il criait qu'il était impossible de voyager sur des lignes si effroyables. C'était un vol manifeste ! N'aurait-il pas mieux valu aller à cheval ? Vous abattez cent verstes par jour et vous vous sentez le soir frais et dispos. Il disait que les mauvaises récoltes provenaient du dessèchement des marais du Pinsk. Au demeurant, partout chez nous des désordres affreux. Il s'échauffait, pérorait et ne laissait pas les autres dire un mot. Ses fanfaronnades continuelles, entrecoupées de gros rires et de gestes expressifs, accablaient André Efimytsch.

« Lequel de nous deux est fou ? pensait-il, excédé ;

de moi qui tâche de ne déranger en rien les voyageurs, ou de cet égoïste qui croit être plus spirituel et plus intéressant que n'importe qui, et qui ne laisse de trêve à personne ? »

A Moscou, Michel Avérianitch revêtit un pantalon à bandes rouges et une redingote militaire sans pattes d'épaulettes <sup>1</sup>. Les soldats dans la rue saluaient sa casquette militaire et son manteau d'officier. Il semblait à André Efimytsch être avec un homme qui avait dépensé tout ce qu'il avait eu autrefois de distinction et à qui il ne restait rien que de laid. Il aimait qu'on s'empressât à le servir, même quand c'était inutile. Il avait, par exemple, devant lui sur la table des allumettes qu'il voyait, et pourtant il criait au garçon bien fort : « Des allumettes ! » Il se promenait sans scrupule, en chemise, devant la femme de chambre. Il tutoyait tous les garçons sans distinction d'âge, il se fâchait après eux et les qualifiait d'imbéciles et de bûches. Cela paraissait à André Efimytsch aristocratique, mais laid.

Avant toute chose, Michel Avérianitch conduisit son ami à la chapelle de la Vierge d'Ibérie <sup>2</sup>. Il pria

1. Les « pattes d'épaulettes » — *pogoni* — différencient les uniformes militaires des uniformes civils. On va voir que Michel Avérianitch, — employé civil — agit à Moscou un peu à la façon de nos adjudants qui cherchent par des détails de tenue à être pris pour des officiers.

2. C'est la fameuse image que les tsars visitent toujours avant d'entrer sur la Place Rouge, quand ils vont au Kremlin.

avec ardeur, avec des inclinations jusqu'à terre, et pleura. Quand il eut fini, il soupira profondément et dit :

— Alors même qu'on ne croit pas, on se sent cependant plus tranquille quand on a prié. Embrassez l'Image, mon petit pigeon.

André Efimytsch se déconcerta et alla embrasser l'image. Michel Avérianitch, tendant les lèvres et s'inclinant, marmottait des prières, et, de nouveau, les larmes lui vinrent aux yeux. Ils allèrent ensuite au Kremlin et y regardèrent le canon du tsar <sup>1</sup> et la cloche du tsar; ils ne manquèrent pas de les toucher. Puis ils admirèrent la vue que l'on a au-delà de la Moskva, sur le bas Moscou; ils visitèrent l'église du Sauveur <sup>2</sup> et le musée Roumiantsov <sup>3</sup>. Ils dînèrent chez Tiestov <sup>4</sup>. Michel Avérianitch compulsait longuement le menu en se lissant les favoris, et il dit du ton d'un gourmet habitué à se trouver au restaurant comme chez lui :

1. Le canon du tsar, comme on traduit couramment, ou pour plus d'exactitude : le roi des canons, est, paraît-il, le plus gros canon du monde. Il a un mètre de calibre. La cloche du tsar (reine des cloches) pèse 1.900 kilos. On ne put jamais la mettre en place; elle tomba et se brisa.

2. L'église du Sauveur, construite en mémoire de la délivrance de Moscou en 1812, est une des plus harmonieuses et des plus somptueuses églises de la Russie.

3. Le musée Roumiantsov est un musée mixte contenant une galerie ethnographique, une galerie de peinture et une bibliothèque.

4. Restaurant réputé.

— Voyons ce que vous nous donnerez à manger aujourd'hui, mon ange!

## XIV

Le docteur se promenait, regardait, mangeait, buvait et n'éprouvait qu'un seul sentiment, l'ennui de se trouver avec Michel Avérianitch. Il voulait se reposer de son ami, le quitter et se cacher, mais Michel Avérianitch considérait comme son devoir de ne pas le quitter d'une semelle et de lui procurer le plus de distractions possible. Quand il n'y avait rien à voir, il le distrayait par ses discours. André Efimytsch souffrit deux jours sans rien dire, mais le matin du troisième jour il déclara qu'il était malade et qu'il ne voulait pas sortir de la journée. Michel Avérianitch répondit que dans ce cas il ne sortirait pas non plus. Il fallait d'ailleurs se reposer ou leurs jambes n'y suffiraient pas. André Efimytsch s'étendit sur un canapé, la tête tournée vers le dossier, et, les dents serrées, il entendait son ami lui assurer avec ferveur que tôt ou tard la France vaincrait l'Allemagne infailliblement, qu'il y a à Moscou beaucoup de filous, et qu'il ne faut pas juger de la qualité des chevaux sur l'apparence.

Le docteur commençait à avoir des bourdonnements

dans la tête et des battements de cœur. Mais par délicatesse, il n'osait pas prier son ami de s'en aller ou de se taire. Heureusement pour lui, Michel Avérianitch se lassa de rester enfermé dans une chambre d'hôtel, et après le repas il s'en fut se promener.

Resté seul, André Efimytsch éprouva une sensation de soulagement délicieuse. Comme il est agréable de rester couché sur un divan et de pouvoir se dire qu'on est seul dans sa chambre!... Hors de la solitude, le vrai bonheur est impossible... Le docteur pensa que l'ange déchu avait trahi le Seigneur par désir de la solitude, qui n'est pas donnée aux anges. André Efimytsch voulut songer à ce qu'il avait vu et entendu les jours précédents, mais il pensait toujours à Michel Avérianitch.

« Ainsi donc, se disait le docteur avec ennui, il a pris un congé et est venu avec moi par amitié, par générosité!... Rien n'est plus insupportable que cette tutelle amicale. Il peut être bon, généreux, boute-en-train, mais il m'ennuie; il est insupportablement ennuyeux! Il y a ainsi des gens qui ne disent jamais que de bonnes et de belles paroles, et que vous sentez n'être que des imbéciles. »

Les jours suivants, André Efimytsch continua à se dire malade et ne sortit pas. Couché sur le canapé, il languissait quand son ami voulait le distraire et ne respirait que quand il n'était pas là. Il s'en voulait d'être



parti et en voulait à Michel Avérianitch, qui devenait chaque jour plus bavard et moins gêné. Il n'arrivait plus à monter ses pensées à un diapason élevé et sérieux.

« Voilà que me pénètre cette réalité dont parlait Ivan Dmitritch, songeait-il, fâché de l'inapplication de son esprit. Au reste, ces tracasseries... Je rentrerai chez moi et tout reviendra comme avant. »

A Pétersbourg, ce fut pareil. Des jours entiers il ne sortit pas de sa chambre, ne se levant de son divan que pour boire de la bière.

Michel Avérianitch le pressait sans cesse de partir pour Varsovie.

— Mon cher ami, lui demandait André Efimytsch d'une voix suppliante, pourquoi irais-je là-bas? Allez-y seul et laissez-moi rentrer chez moi! Je vous en prie!

— Sous aucun prétexte! protestait Michel Avérianitch. Varsovie est une ville étonnante! J'y ai passé cinq des plus heureuses années de ma vie.

André Efimytsch n'eut pas la force de s'en tenir à son idée; il partit, à contre-cœur, pour Varsovie.

Là non plus il ne sortit pas de sa chambre, toujours couché sur un divan et ne décollant plus contre lui-même, contre Michel Avérianitch, et contre les garçons qui s'obstinaient à ne pas comprendre le russe. Michel Avérianitch bien portant, vif et gai à son ordinaire,

courait la ville du matin au soir à la recherche de ses anciennes connaissances. Il découcha plusieurs fois. Après une nuit passée on ne sait où, il rentra un matin à l'aube, dans un état de violente excitation, tout rouge, les cheveux en désordre. Il fit longtemps les cent pas, de long en large, marmottant tout seul. Enfin, il s'arrêta et dit :

— L'honneur avant tout !

Il marcha encore quelques pas, se prit la tête entre les mains, et prononça d'une voix tragique :

— Oui, l'honneur avant tout!... Maudite soit la minute où me passa dans l'esprit l'idée de venir dans cette Babylone ! Mon cher, dit-il, se tournant vers le docteur, méprisez-moi ; j'ai joué ! Il faut que vous me prêtiez cinq cents roubles.

André Efimytsch compta cinq cents roubles et les tendit sans mot dire à son ami. Michel Avériaïtch, encore tout rouge de honte et de colère, proféra un grand serment inutile, prit sa casquette et sortit.

Il rentra deux heures après, tomba dans un fauteuil, fit un grand soupir et dit :

— L'honneur est sauvé ; partons, mon ami ! Je ne veux pas rester une minute de plus dans cette ville maudite. Les filous ! Espions d'Autriche !

Quand les deux amis rentrèrent dans leur ville, c'était déjà le mois de novembre et une épaisse couche de neige couvrait les rues. Khobotov avait pris la

place d'André Efimytsch. Il habitait encore son ancien logement, attendant le retour du docteur pour entrer en possession du sien à l'hôpital. Déjà la femme laide, qu'il appelait sa cuisinière, était établie dans une des annexes. En ville couraient de nouveaux cançans. On disait que la femme laide s'était fâchée avec l'intendant de l'hôpital et qu'il s'était traîné à ses genoux, lui demandant pardon.

André Efimytsch, dès le jour de son retour, dut se mettre en quête d'une habitation.

— Mon ami, lui demanda timidement le maître de poste, excusez mon indiscrétion : de quelles ressources disposez-vous ?

André Efimytsch compta en silence l'argent qu'il avait sur lui, et dit :

— Quatre-vingt-six roubles.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répartit Michel Avérianitch d'un air effaré. Je vous demande quelles sont vos ressources totales.

— Mais je vous le dis : quatre-vingt-six roubles !... Je n'ai rien plus.

Michel Avérianitch regardait le docteur comme un homme noble et honnête, mais, toutefois, il lui croyait un capital d'au moins vingt mille roubles. Apprenant soudain qu'André Efimytsch était pauvre, qu'il n'avait pas de quoi vivre, il se mit brusquement à pleurer et il embrassa son ami.

## XV

André Efimytsch alla loger dans une petite maison à trois fenêtres, chez M<sup>me</sup> Biélova. La petite maison n'avait que trois pièces et une cuisine. Le docteur occupa les deux chambres qui avaient des fenêtres sur la rue; Dariouchka, la logeuse, et ses trois enfants vivaient dans la troisième pièce, et dans la cuisine. Parfois, l'amant de M<sup>me</sup> Biélova, moujik ivrogne, venait encore coucher dans la maison: il faisait du bruit et effrayait les enfants et Dariouchka. Il se mettait à demander de la vodka dès qu'il était assis, et comme dans la cuisine on était fort à l'étroit, le docteur, par pitié, prenait chez lui les enfants qui pleuraient et les laissait coucher sur le plancher. Cela lui faisait un grand plaisir.

Il se levait comme autrefois à huit heures, et, après avoir bu du thé, il se mettait à lire ses vieux livres et ses vieux journaux puisqu'il n'avait plus d'argent pour en acheter de neufs. Parce que ses livres étaient vieux, ou peut-être parce qu'il se trouvait dépaysé, la lecture ne l'absorbait plus beaucoup et le fatiguait. Pour ne pas demeurer oisif, il se mit à faire un catalogue détaillé de ses livres et à leur coller des étiquettes. Ce travail mécanique et minutieux lui semblait

plus agréable que la lecture ; sa monotonie, incompréhensiblement, berçait sa pensée ; il ne songeait à rien et le temps coulait. Même s'asseoir dans la cuisine et aider Dariouchka à éplucher des pommes de terre ou à trier du gruau de blé noir lui paraissait intéressant. Le samedi et le dimanche, il allait à l'église. Accoté à un mur, les yeux fermés, il écoutait les chants et pensait à son père, à sa mère, à l'université, aux religions. Ce lui était mélancolique et doux, et, sortant de l'église, il regrettait que le service durât si peu.

Deux fois il alla à l'hôpital voir Ivan Dmitritch et causer avec lui. Mais les deux fois Ivan Dmitritch fut extraordinairement surexcité et mauvais. Il pria qu'on le laissât en paix, disant que depuis longtemps les vains bavardages l'ennuyaient, et qu'il ne demandait en compensation de ses souffrances qu'une chose aux hommes maudits et lâches : être enfermé dans une cellule. Était-il possible qu'on lui refusât même cela ! Les deux fois, lorsqu'André Efimytsch le quitta en lui souhaitant le bonsoir, il gronda comme un chien et lui cria :

— Va-t-en au diable !

André Efimytsch ne savait plus s'il irait le voir une troisième fois. Il en aurait eu envie.

Le docteur après son repas faisait autrefois les cent pas dans sa chambre et pensait ; mais à présent il se couchait sur son divan, jusqu'au soir, à l'heure de

prendre le thé, et glissait de plus en plus aux idées mesquines qu'il ne pouvait pas surmonter. Il était blessé de ce qu'après plus de vingt années de service on ne lui eût donné ni pension, ni secours temporaire : il n'avait plus un kopek. Il avait honte de passer devant les boutiques et devant sa logeuse ; il devait trente-deux roubles pour de la bière, et il devait aussi à M<sup>me</sup> Biélova. Dariouchka vendait en secret ses vieux livres et ses vieux habits, et disait mensongèrement à la logeuse que le docteur allait recevoir bientôt beaucoup d'argent.

Il s'en voulait d'avoir dépensé en voyage les mille roubles qu'il avait rassemblés ; comme ces mille roubles lui auraient servi maintenant ! Il s'irritait de ce qu'on ne le laissât pas en repos. Khobotov considérait comme son devoir de visiter de temps à autre son vieux collègue malade. Tout, en lui, était antipathique à André Efimytsch, son visage bouffi, son ton suffisant et méchant, ses hautes bottes, et l'appellation de confrère dont il gratifiait le docteur. Le pire de tout est qu'il croyait devoir soigner le docteur et qu'il croyait le soigner en effet. A chaque visite, il lui portait un flacon de bromure et des pilules de rhubarbe.

Michel Avérianitch regardait aussi comme un devoir de rendre visite à son ami, et de le distraire. Il abordait chaque fois André Efimytsch avec une légère affectée, se forçait à rire et lui assurait qu'il avait

tout à fait bonne mine, et que son état, grâce à Dieu, allait s'améliorant. De toutes ses façons de procéder, on pouvait conclure qu'il considérait la situation de son ami comme désespérée. Il n'avait pas encore remboursé sa dette de Varsovie et en était accablé de honte et de gêne. Cependant il s'efforçait de rire d'autant et de raconter des histoires plus plaisantes. Ses anecdotes et ses récits, maintenant, paraissaient sempiternels et torturants, non pas à André Efimytsch seulement, mais à lui-même.

Quand il venait, André Efimytsch se couchait sur le divan, la tête tournée vers la muraille, et l'écoutait les dents serrées. Il sentait comme des couches d'ennui se déposer sur son âme, plus épaisses après chaque visite, et qui lui remontaient littéralement à la gorge.

Pour étouffer toute la futilité de ces sentiments, il s'efforçait de penser que Khobotov, que Michel Avérianitch et que lui même mourraient tôt ou tard sans laisser même trace de leur passage. Imaginons, dans un million d'années, un esprit volant dans l'espace autour de la terre, il n'y verrait que rochers nus et que limon : tout est aboli, loi morale et culture, et le glouteron même ne poussé plus. Pourquoi donc rougir devant un boutiquier et s'embarrasser de l'insipide Khobotov ou de la lourde amitié de Michel Avérianitch ? Fadaises et bagatelles, tout cela !

Mais ces considérations même étaient vaines... A peine André Efimytsch était-il arrivé à se représenter dans un million d'années le globe terrestre, que Khobotov, chaussé de hautes bottes, y surgissait de derrière quelque rocher, ou Michel Avérianitch se forçant à rire, et balbutiant : « Mon petit pigeon je vous rendrai ces jours-ci l'argent que vous m'avez prêté à Varsovie... sans faute ! »

## XVI

Un jour, Michel Avérianitch arriva après le dîner comme André Efimytsch était couché sur son divan. Bientôt après, Khobotov apparut, portant du bromure. André Efimytsch se leva pesamment, et s'assit, les deux bras appuyés sur le divan.

— Aujourd'hui, mon cher, commença Michel Avérianitch, vous avez beaucoup meilleur teint qu'hier. Ah ! mon gaillard ! Pardieu, un gaillard !...

— Il est temps de vous rétablir, confrère, dit Khobotov, bâillant. Il est temps. Allons, je vois que toute cette cannetille commence à vous ennuyer vous-même.

— Nous guéirons, dit Michel Avérianitch, joyeusement. Nous vivrons encore cent ans. Parole d'honneur !



— Cent ans, c'est beaucoup dire, dit Khobotov consolant, mais vingt ans, nous y arriverons. Bah ! confrère, ce n'est rien, ne perdez pas courage ! Cessez d'accumuler des fantômes.

— Nous nous montrerons encore, dit en riant Michel Avérianitch, tapant sur les genoux de son ami ; nous nous ferons voir. L'été prochain, si Dieu le veut, nous filons au Caucase et nous le parcourons à cheval, hop ! hop ! hop ! Et en revenant du Caucase, attendez un peu, nous nous amuserons encore à une noce (Michel Avérianitch clignota les yeux d'un air fin), nous vous marierons, mon bon ami !... Nous vous marierons...

André Efimyitch se sentit tout à coup excédé. Son cœur se mit à battre violemment.

— C'est insipide ! dit-il, se levant vite et marchant vers la fenêtre. Comment ne comprenez-vous pas que vous dites des insipidités ?

Il voulait garder un ton poli, mais, malgré lui, ses poings se serrèrent et il les leva au-dessus de sa tête.

— Laissez-moi ! cria-t-il d'une voix qui n'était pas la sienne, et il devint tout rouge, et son corps se mit à trembler. Sortez ! Sortez d'ici, tous deux !

Michel Avérianitch et Khobotov se levèrent et le regardèrent d'abord avec stupeur, puis avec effroi.

— Sortez tous les deux ! continua à crier André Efimyitch. Imbéciles ! Anes ! Je n'ai besoin ni de ton

amitié, ni de tes remèdes, idiot ! C'est stupide ! c'est dégoûtant !

Khobotov et Michel Avérianitch, décontenancés, effarés, se regardèrent, reculèrent vers la porte, et sortirent dans le couloir. André Efimytsch prit son flacon de bromure et le lança de leur côté. Le flacon se brisa sur le seuil avec bruit.

— Allez au diable ! leur cria-t-il, d'une voix pleurante, accourant derrière eux. Au diable !

Ses hôtes partis, André Efimytsch, tremblant comme un fiévreux, s'étendit sur son divan et répéta encore longtemps :

— Imbéciles !... Idiots !...

Dès qu'il se fut calmé, il songea combien le pauvre Michel Avérianitch allait être embarrassé maintenant avec lui, et quel poids il aurait sur l'âme. Et il songea combien tout cela était affreux ! Jamais il ne lui était arrivé rien de semblable. Où donc avait-il eu la tête ? Qu'étaient devenues sa politesse, sa compréhension des choses et sa sérénité philosophique ?

Toute la nuit, il ne put dormir, de honte et d'ennui. Le matin, à dix heures, il se rendit au bureau de poste et s'excusa auprès de Michel Avérianitch.

— Nous oublierons ce qui s'est passé, lui dit Michel Avérianitch, ému, lui serrant la main fortement. « Qui garde rancune, arrachez-lui les yeux ! »

Lioubavkine! cria-t-il tout d'un coup si fort que le public et tous les employés tressaillirent, donnez une chaise! — Toi, attends! cria-t-il à une femme qui lui tendait par le guichet une lettre recommandée; ne vois-tu pas que je suis occupé?... Nous oublierons le passé, reprit-il doucement, se tournant vers André Efimyitch; asseyez-vous, mon cher, je vous en prie...

Une minute, en silence, il se passa les mains sur les genoux, et dit enfin :

— Je n'avais pas la pensée de m'offenser de votre procédé. Le mal n'est pas notre ami, nous savons cela... Votre accès nous a effrayés hier soir, le docteur et moi, et nous avons ensuite parlé de vous longuement. Mon cher, pourquoi ne voulez-vous pas vous occuper sérieusement de votre maladie? Est-ce que cela peut durer ainsi? Excusez la franchise d'un ami, vous êtes ici dans les conditions les plus défavorables. C'est étroit, sale, vous manquez de soins; vous n'avez pas de quoi vous soigner... Mon cher ami, le docteur et moi, nous vous en supplions de tout notre cœur, suivez notre conseil : entrez à l'hôpital! Vous y aurez une nourriture saine, un régime et des soins; Eugène Fiodorovitch, bien qu'il soit (nous pouvons le dire entre nous) mal élevé, connaît son affaire : on peut se fier à lui entièrement. Il m'a donné sa parole de s'occuper de vous.

André Efimytsch fut touché de cette sollicitude sincère et des larmes qui brillèrent tout à coup sur les joues du maître de poste.

— Estimable ami, détrompez-vous..., balbutia-t-il, mettant la main sur son cœur; détrompez-vous! Il y a erreur! Je n'ai d'autre maladie que de n'avoir, en vingt années, trouvé dans cette ville qu'un homme spirituel et c'était un fou. Je n'ai aucune maladie. Je suis seulement tombé dans un cercle fatal et sans issue. Tout m'est égal; je suis prêt à tout.

— Entrez à l'hôpital, mon cher ami!

— Tout m'est égal, jusqu'à la fosse.

— Mon petit pigeon, donnez-moi votre parole que vous écouterez en tout Eugène Fiodorovitch!

— Vous le voulez, je vous donne ma parole. Mais je vous le répète, estimable ami, je suis tombé dans un cercle fatal. Tout maintenant, jusqu'à la sincère compassion de mes amis, me pousse au même résultat, à ma perte. Je me perds et j'ai le courage de m'en rendre compte.

— Mon petit pigeon, vous guérirez.

— Pourquoi dire cela? fit André Efimytsch agacé. Il y a peu d'hommes qui n'éprouvent pas vers la fin de leur vie ce que j'éprouve maintenant. Qu'on vous dise que vous avez quelque chose comme une hypertrophie du cœur ou une néphrite, et que vous guérirez, ou qu'on vous dise que vous êtes un criminel

ou un fou, c'est, à parler net, que vos semblables ont soudain reporté leur attention sur vous : dites-vous bien que vous êtes tombé dans un cercle fatal dont vous ne sortirez plus. Plus vous essaieriez d'en sortir, plus vous vous perdrez ! Résignez-vous, car aucune puissance humaine ne peut plus vous sauver. Voilà ce qui m'en semble.

Le public pendant ce temps-là s'amassait derrière le guichet. André Efimytsch, pour ne pas déranger le maître de poste, se leva et se mit à prendre congé de lui. Michel Avérianitch, une fois de plus, lui fit donner sa parole de faire ce qu'il lui avait promis, et le raccompagna jusqu'à la porte de la rue.

Le soir même, à l'improviste, Khobotov, avec sa demi-pelisse et ses hautes bottes, apparut chez André Efimytsch, et lui dit, comme si rien ne s'était passé le jour précédent :

— Confrère, je viens vous trouver pour affaire. Je viens vous demander de venir avec moi en consultation.

Pensant que Khobotov voulait le faire promener pour le distraire et en même temps lui faire gagner quelque argent, André Efimytsch prit son manteau et sortit avec lui. Il était content de l'occasion qui se présentait de réparer son injure de la veille et de se réconcilier avec Khobotov, et il remercia du fond de l'âme son confrère qui ne lui faisait pas la moindre

allusion aux faits de la veille, et qui, manifestement, le ménageait. De la part d'un homme si peu cultivé que Khobotov, il était loin de s'attendre à une pareille délicatesse.

— Où est votre malade ? demanda André Efimytsch.

— Chez moi, à l'hôpital. Depuis longtemps, je voulais vous le montrer... C'est un cas intéressant.

Ils pénétrèrent dans la cour de l'hôpital, et, contournant le bâtiment principal, ils se dirigèrent vers l'annexe où étaient logés les fous. Tout cela, on ne sait comment, en silence. Quand ils entrèrent dans l'annexe, Nikita, selon son habitude, se redressa en sursaut, et se rangea militairement.

— Il est survenu chez un malade une complication du côté des poumons, dit Khobotov, à demi voix, à André Efimytsch en l'introduisant dans la salle n° 6. Attendez-moi ici, je reviens tout de suite. Je vais chercher un stéthoscope.

Et il sortit.

## XVII

Le crépuscule tombait.

Ivan Dmitritch était étendu sur son lit, la tête enfoncée dans l'oreiller. Le paralytique général, assis,

immobile, pleurait doucement et remuait les lèvres. Le moujik énorme et l'ancien trieur de lettres dormaient. Tout était calme.

André Efimytsch, assis sur le lit d'Ivan Dmitritsch, attendait. Au bout d'une demi-heure, au lieu de Khotov, Nikita apparut, portant une capote de malade, quelque chose de blanc et des chaussons de lisière.

— Ayez la bonté de vous habiller, Votre Noblesse, dit Nikita placidement. Voici quelle sera votre couchette, s'il vous plaît, ajouta-t-il, montrant un lit vide que, sans doute, on avait apporté là depuis peu. Ce ne sera rien, grâce à Dieu ; vous guérirez.

André Efimytsch comprit tout. Il se rendit sans rien dire au lit que lui montrait Nikita et s'assit. Puis, voyant que Nikita, debout, attendait, il se déshabilla en entier et eut honte d'être nu devant lui. Ensuite il revêtit les effets de l'hôpital. Le caleçon était trop court, la chemise longue, et la capote sentait le poisson fumé :

— Vous guérirez, grâce à Dieu ! répéta Nikita.

Il prit à brassée les habits d'André Efimytsch, sortit et referma la porte derrière lui.

— Tout m'est égal..., pensa André Efimytsch, s'enveloppant avec honte dans sa capote et se rendant compte que, dans son nouveau costume, il ressemblait à un prisonnier. Tout m'est égal... Un frac, un uniforme, ou cette capote?... Tout m'est égal...

Mais qu'était devenue sa montre ? Et le portefeuille

qui était dans sa poche de côté? Et ses cigarettes? Où Nikita emportait-il ses vêtements?... Maintenant jusqu'à la mort il ne lui arriverait peut-être plus de mettre ni pantalon, ni gilet, ni bottes... Tout cela lui sembla étrange et même incroyable au premier moment. André Efimytsch restait convaincu qu'entre la maison de M<sup>me</sup> Biélova et la salle n° 6 il n'y avait aucune différence, et que tout en ce monde est absurdité et vanité des vanités, et cependant, ses mains tremblaient, ses pieds étaient glacés, et il lui était pénible de songer qu'Ivan Dmitrititch allait se dresser sur son lit et le voir en capote de malade.

Il se leva, fit quelques pas et se rassit.

Voilà qu'il était assis là depuis une demi-heure, une heure, et il s'ennuyait à mourir. Était-il possible de passer là un jour, une semaine, des années comme ces gens qui l'entouraient?... On s'assoit, on marche et on s'assoit de nouveau ; on peut encore aller regarder à la fenêtre et aller d'un coin à l'autre de la salle. Et ensuite quoi?... Rester assis tout le temps comme une idole et penser?... Non, ce doit être à peine possible !

André Efimytsch se coucha, mais il se releva tout de suite. Il essuya de sa manche une sueur froide sur son front et il lui sembla que tout son visage sentait le poisson fumé. Il se mit encore à marcher un peu.

—C'est un malentendu! se dit-il, levant les bras avec angoisse. Il faut s'expliquer. Il y a là un malentendu...



Ivan Dmitritch s'éveilla à ce moment-là. Il s'assit sur son lit et s'appuya la tête sur les poings ; il cracha. Puis il jeta nonchalamment un regard vers le docteur et, sans doute, n'y comprit rien tout d'abord. Mais son visage endormi devint vite méchant et narquois.

— Ah ! on vous a collé ici, mon petit pigeon ! dit-il d'une voix mal éveillée, fermant un de ses yeux. J'en suis fort aise. Vous buyiez le sang d'autrui et maintenant on boira le vôtre. A merveille !

— C'est un malentendu..., dit André Efimytsch effrayé des paroles d'Ivan Dmitritch. Il leva les épaules et répéta : Un malentendu...

Ivan Dmitritch cracha une seconde fois et se recoucha.

— Maudite vie ! grommela-t-il. Et ce qu'il y a d'amer et d'affligeant, c'est que cette vie ne finit pas comme à l'Opéra en apothéose et par la récompense des souffrances ! elle finit par la mort. Il vient des moujiks qui traînent par les pieds et par les mains votre cadavre dans la cave ; brrr !... Bah, qu'importe ?... Puisque dans l'autre monde viendra notre tour ! Je leur réapparaîtrai comme une ombre et épouvanterai toutes ces canailles. Je leur ferai blanchir les cheveux.

Moïseïka rentra, aperçut le docteur et lui tendit la main :

— Donne-moi un petit kopek ! lui dit-il.

## XVIII

André Efimytsch s'était mis à la fenêtre et regardait les champs. Il commençait à faire nuit et à droite, sur l'horizon, se levait une lune froide et rouge. A une centaine de toises de la barrière de l'hôpital, une maison blanche se dressait, entourée de murs blancs, c'était la prison.

— Voilà la réalité! songea André Efimytsch, et il eut peur.

La lune, la prison, les clous de la barrière, une aigrette de feu, au loin, à la cheminée d'une fabrique de noir animal, tout lui sembla effrayant.

Quelqu'un soupira derrière lui; André Efimytsch se retourna et vit l'homme aux décorations qui lui souriait et lui faisait des signes d'intelligence; cela aussi lui parut effrayant.

André Efimytsch s'attesta que la lune ni la prison n'offraient rien de particulier, et qu'il est même des gens sains d'esprit qui portent des décorations, et qu'au reste, avec le temps, tout tombera en décomposition et se réduira en argile. Pourtant le désespoir l'envahit; il saisit la grille des deux mains et la secoua de toutes ses forces. La grille ne bougea pas.

Alors, pour avoir moins peur, il alla vers le lit d'Ivan Dmitritch et s'assit.

— J'ai perdu courage, mon cher, murmura-t-il, tremblant et mouillé d'une sueur froide; je suis désespéré.

— Philosophiez ! lui dit railleusement Ivan Dmitritch.

— Mon Dieu, mon Dieu... sans doute ! Vous avez daigné me dire qu'en Russie il n'y a point de philosophie, mais que tout le monde y philosophe, même la canaille. Et bien ! la philosophie de la canaille ne fait de mal à personne, dit André Efimytsch, triste comme s'il allait pleurer et voulait attendrir quelqu'un. Pourquoi donc, mon cher, cette joie ironique ? Comment la canaille ne philosopherait-elle pas, si elle n'est pas satisfaite ? Un homme sensé, instruit, fier, indépendant, fait à l'image de Dieu, ne trouve qu'à venir faire de la médecine dans une sottie et sale petite ville, et à appliquer toute sa vie des ventouses, des sangsues et des sinapismes ! Tout est charlatanisme, petitesse, platitude ! Ah ! mon Dieu !

— Vous dites des bêtises ; si la médecine ne vous plaisait pas, il fallait devenir ministre.

— Rien, on ne peut rien devenir ! Nous sommes faibles, mon cher... J'étais courageux et prêt à tout, je raisonnais sainement, et il m'a suffi d'un contact un peu rude avec la vie pour perdre tout courage... Prostration complète... Nous sommes faibles ; nous sommes misérables... Et vous aussi, mon ami ! Vous

êtes intelligent et noble ; vous avez sucé avec le lait toutes les bonnes inclinations ; et, à peine êtes-vous entré dans la vie, vous avez été las et vous avez été malade... Nous sommes faibles, faibles !...

Quelque chose encore d'obsédant, outre la peur et le sentiment d'une offense, tourmenta André Efimytsch toute la soirée. Il trouva enfin que c'était le désir de boire de la bière et de fumer.

— Je vais sortir d'ici, mon cher, dit-il. Je vais dire qu'on me donne de la lumière... Je ne puis pas rester comme cela... C'est au-dessus de mes forces...

André Efimytsch se dirigea vers la porte et l'ouvrit, mais Nikita sursauta aussitôt et lui barra la route.

— Où allez-vous ? demanda-t-il. Il faut rester ici. Il est temps de dormir !

— Je ne sors que pour une minute. Je ne vais que dans la cour.

— Non, non, non ! On ne peut pas, c'est défendu !... Vous le savez bien.

Nikita ferma la porte bruyamment et s'arc-bouta derrière.

— Qui cela peut-il gêner que je sorte ? demanda André Efimytsch, haussant les épaules. Je ne vous comprends pas ! Nikita, il faut que je sorte !... dit-il d'une voix qui trembla. J'en ai besoin.

— Ne causez pas de désordre ici, lui dit Nikita d'un ton de leçon. Ce n'est pas bien.

— Que diable est-ce que tout cela? s'écria tout à coup Ivan Dmitritch bondissant. Quel droit a-t-il de nous empêcher de passer? Comment ose-t-on nous retenir ici! Dans la loi, il est expressément spécifié que personne ne peut être privé de sa liberté sans jugement. C'est de la violence! C'est de l'arbitraire!

— Certainement, c'est de l'arbitraire! dit André Efimytsch, soutenu par les cris d'Ivan Dmitritch. J'ai besoin de sortir, il faut que je sorte! Il n'a pas le droit! Ote-toi de là, je te dis!

— Tu entends, lourde brute! cria Ivan Dmitritch, frappant à la porte à coups de poings; ouvre, ou j'enfonçe la porte! Équarrisseur!

— Ouvre! cria André Efimytsch, tremblant de tout le corps. Je l'exige.

— Répète, voir! répondit Nikita derrière la porte. Répète un peu!

— Au moins, va appeler Eugène Fiodorovitch! Dis-lui que je le prie de venir... A la minute!

— Demain matin il viendra de lui-même.

— Jamais ils ne nous lâcheront! continuait cependant Ivan Dmitritch. Ils nous laisseront pourrir ici! O Seigneur! est-il possible qu'il n'y ait pas d'enfer dans l'autre vie et que ces gredins soient pardonnés? Où est la justice? Ouvre, gredin, j'étouffe! cria-t-il d'une voix rauque, et il pesa sur la porte. Je vais me briser la tête! Assassins!

Nikita ouvrit la porte brusquement, repoussa avec raideur des deux bras et du genou André Efimytsch, donna de l'élan à son bras et lui donna un coup de poing dans la figure.

Il sembla à André Efimytsch qu'une immense vague salée l'enveloppait de la tête aux pieds et le roulait sur son lit, car il avait un goût de sel dans la bouche : c'étaient ses dents qui saignaient. Il songea à nager, étendit les bras et s'accrocha à un lit. A ce moment-là, il sentit que deux fois Nikita le frappait dans le dos.

Ivan Dmitritsch poussa un grand cri : on devait le battre aussi.

Ensuite tout se calma... La lumière liquide de la lune filtrait à travers les grilles et détachait sur le plancher une ombre pareille à un filet; c'était effrayant! André Efimytsch se coucha, retenant sa respiration : il s'attendait avec effroi à être battu encore.

Il lui semblait qu'on lui avait enfoncé une faucille dans le corps et qu'on la lui avait retournée dans les viscères et dans la poitrine. De douleur, il mordait son oreiller et serrait les dents, lorsque, tout à coup, dans le désarroi de son esprit, lui revint la pensée, claire, insupportable, effroyable, que pendant des années, chaque jour, ces mêmes hommes qui, à la lumière de la lune, lui semblaient des fantômes, avaient dû supporter cette même souffrance !.. Comment avait-

il pu se faire que, dans l'espace de plus de vingt années, il ne se fût pas rendu compte de cela? Il ne savait pas. Il n'avait pas connu la douleur, donc il n'était pas coupable. Mais cependant sa conscience, aussi dure et aussi intraitable que Nikita, lui faisait passer le froid de la mort de la nuque aux talons!... Il se leva, voulut crier de toutes ses forces, et courir tuer Nikita, puis Khobotov, l'intendant, et l'aide-chirurgien, et se tuer ensuite; mais pas un son ne sortit de son gosier et ses jambes ne lui obéirent pas. Etouffant, il tira sur sa poitrine, déchira sa chemise et sa capote, et tomba inanimé sur son lit.

## XIX

Le lendemain matin, il avait mal de tête, ses oreilles tintaient et il se sentait une torpeur dans tout le corps. Le souvenir de sa défaillance de la veille ne lui fit pas honte; il avait manqué de courage, il avait eu peur même de la lune, mais il avait éprouvé des sentiments et eu des pensées qu'il n'avait pas soupçonnés auparavant: l'idée, par exemple, du mécontentement de la canaille philosophante. Mais maintenant tout lui était égal.

Il ne mangea ni ne but, et resta couché, inerte et se taisant.

« Tout m'est égal, pensait-il, quand on lui faisait une question ; je ne répondrai pas... Tout m'est égal. »

L'après-midi, Michel Avérianitch vint le voir et lui apporta un quart de livre de thé et une livre de marmelade. Dariouchka vint aussi et demeura une heure entière auprès de son lit avec une expression de chagrin hébété. Khobotov le visita à son tour, lui apporta un flacon de bromure et ordonna à Nikita de brûler quelque chose dans la salle.

Le soir, André Efimytsch mourut d'une attaque d'apoplexie.

D'abord il eut un grand frisson et la nausée. Une odeur, comparable à la puanteur des choux aigres et des œufs pourris, pénétra tout son corps et jusqu'à ses doigts, lui remonta de l'estomac à la tête et emplit ses yeux et ses oreilles, et il eut des lueurs vertes dans les yeux. André Éfimytsch comprit que c'était la fin et il se souvint qu'Ivan Dmitritch, que Michel Avérianitch et que des millions de gens croient à l'immortalité. Eh bien, voyons, si elle existait?... Mais il ne désira pas l'immortalité, et n'y pensa qu'un instant. Un troupeau d'antilopes extraordinairement belles et gracieuses, sur lesquelles il avait lu quelque chose la veille au soir, passa devant lui. Une femme ensuite lui tendit une lettre recommandée. Michel Avérianitch lui dit quelque chose. — Et tout sombra. André Efimytsch oublia tout, pour toujours.



Les moujiks de l'hôpital le prirent par les bras et les pieds, et le portèrent dans la chapelle. On l'y laissa étendu, les yeux ouverts, sur une table, et la lune éclaira son cadavre. Le matin, Serge Sergueitch vint dévotement prier sur le crucifix et ferma les yeux de son ancien chef.

Le lendemain, on enterra André Efimytch.

A son enterrement il n'y avait que Michel Avérianitch et Dariouchka.

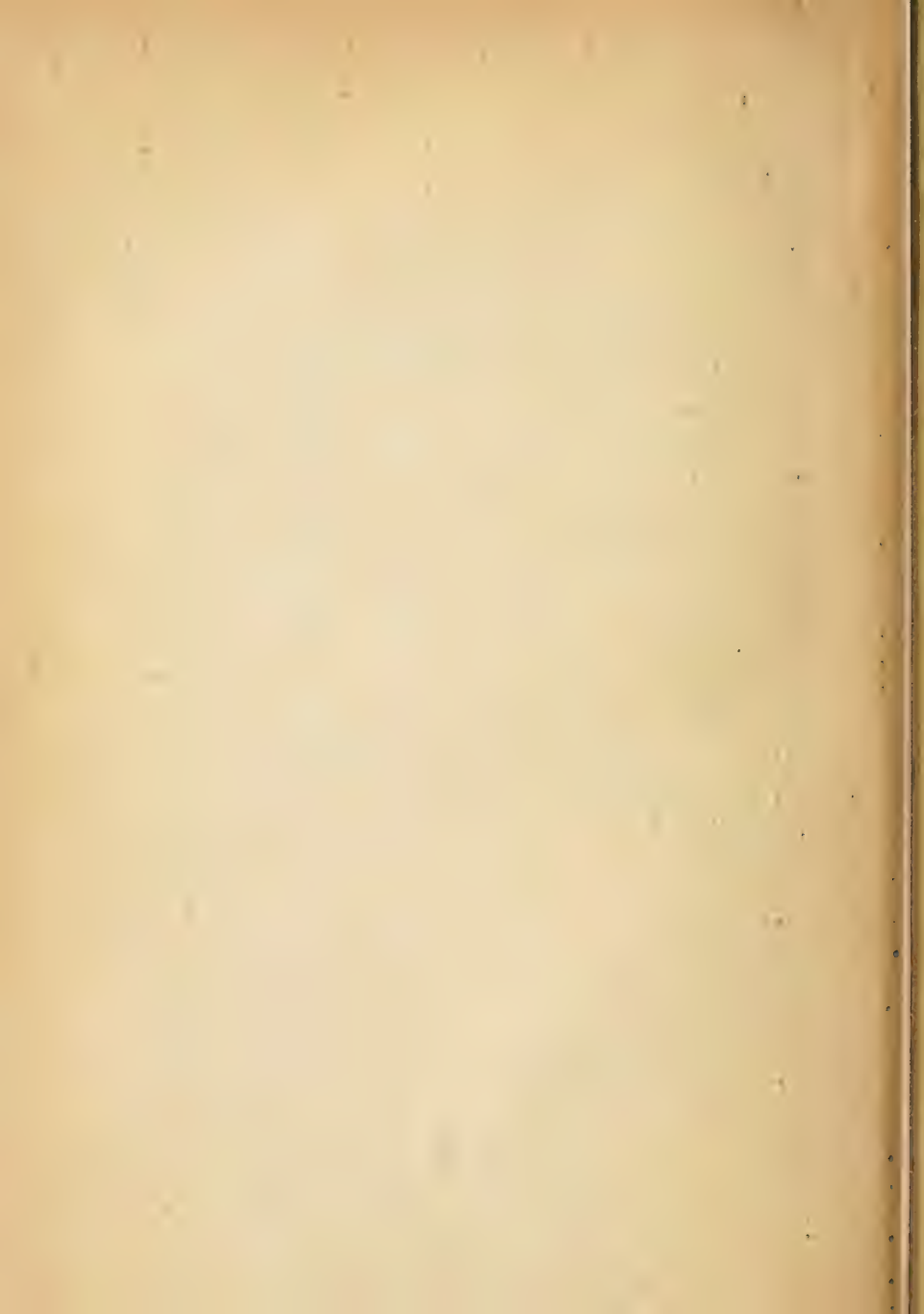
FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

Les Moujiks.....	1
Dans le bas-fond.....	59
Le Pipeau.....	129
Vanka.....	145
Détresse.....	153
La princesse.....	163
Remords.....	185
Sur la terre étrangère.....	209
Chez la maréchale de la noblesse.....	217
Graine errante.....	225
Une fièvre typhoïde.....	253
La salle n° 6.....	267

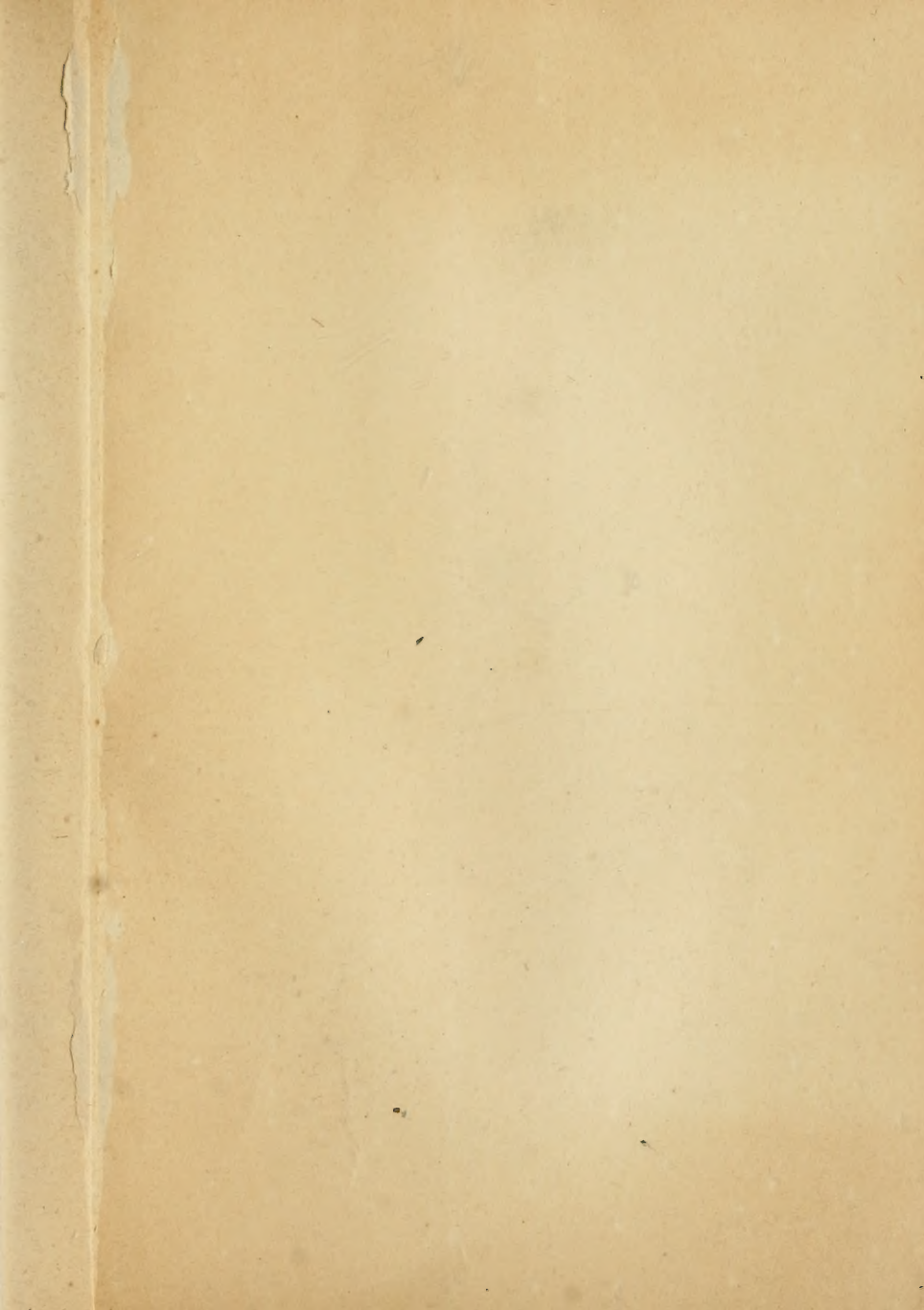


POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7.









391612

Chekhov, Anton Pavlovich }  
r Les moujiks, tr. by Roche. }  
[Translation of Muzhiki ]

LB  
C5157ma  
.Fr

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

